

## La revue catholique des idées et des faits

D'Anvers à l'Yser  
Les Tournaisiens et Jeanne d'Arc au sacre de Charles VII  
Severino Aznar  
Un entretien avec le cardinal Mercier  
Le linceul de pourpre  
L'œuvre d'art et ses caractères  
Souvenirs de la vie littéraire  
Laure Surville de Balzac

Lettres à Mme de Pommerol  
Henri Bate de Malines  
« Les pierres vivantes »

Général Dossin  
Jean-Jacques Brousson  
Giovanni Hoyois  
Severino Aznar  
Alexandre Masseron  
E. De Bruyne  
Henri Massis  
André Chancereau  
J.-N. Faure-Biguet  
Laure Surville de Balzac  
Fernand Van Steenberghe  
Joseph Jolinon

Lesi dées et les faits : Chronique des idées : Histoire militaire des Belges, par le vicomte Charles Terlinden, Mgr J. Schyrgens.

### La Semaine

Il y a six ans — le 23 janvier — l'Eglise militante et la Patrie perdaient celui que Foch appelait « la plus grande figure de la guerre ». Comme chaque année, nous allâmes prier sur sa tombe, le suppliant d'intercéder auprès du divin Maître en faveur des causes auxquelles sa haute autorité et son grand cœur se sont dévoués ici-bas. Qu'il daigne continuer aussi à protéger cette œuvre entreprise sous ses auspices et qui n'a d'autre ambition que de servir tout ce qu'il aime...

\* \* \*

Il faudrait pourtant que l'on finisse de reprocher à des catholiques belges de ne pas aimer suffisamment la paix et de manquer de tendresse à l'égard de la S. D. N. C'est trop absurde, à la fin, de voir des coreligionnaires accusés de faire fi de soi-disant directives pontificales parce qu'ils ne réclament pas le désarmement immédiat de la Belgique ou qu'ils se permettent de penser que la Société des Nations, telle qu'elle existe, n'est pas, suivant la formule de Ludwig Bauer, une véritable Société des Nations, et que, de laisser croire qu'elle l'est, entretient la plus dangereuse des illusions et prépare les plus terribles réveils.

Nous défions qui que ce soit en général, et M. Paul Struye, M. Van Dieren ou ... M<sup>me</sup> Spaak en particulier, de prouver que le Saint-Père demande à la Belgique, soit de réduire ses armements, soit de ne pas mettre tout en œuvre pour assurer la défense la plus efficace possible de son territoire. Le cardinal de Paris rappelait, récemment, que l'Eglise prie pour la paix, prêche la paix, encourage l'esprit de paix, mais que les conditions matérielles de cette paix sont à décider par César. Que l'on nous montre donc ce que le Pape demande du César belge, c'est-à-dire du Roi, du Gouvernement, des électeurs.

Et puisque, ces jours-ci, *La Libre Belgique* a mêlé le nom du cardinal Mercier aux polémiques actuelles, prions ce journal, où M. Paul Struye combat contre des moulins à vent, de remettre sous les yeux de ses lecteurs ces lignes décisives du grand Cardinal, écrites moins d'un an avant sa mort :

« La « Société des Nations », qui s'est constituée depuis l'armistice, a assumé la noble tâche de seconder et de faciliter les relations d'entente et d'entraide entre les peuples, de promouvoir les intérêts généraux de l'humanité. Aussi, bien qu'elle se soit volontairement privée du prestige et de l'influence permanente de la plus haute autorité morale qui soit au monde; bien que, de par un manque d'accord formel sur les principes fondamentaux du christianisme, elle voie inévitablement très limités l'étendue et l'efficacité de son action, néanmoins elle constitue une œuvre de haute bienfaisance internationale, et, pourvu qu'elle se montre fidèle à ses devoirs de bienveillance impartiale et désintéressée, tous les hommes d'ordre et de progrès devront sincèrement y applaudir.

L'hygiène, le commerce, l'industrie, les intérêts supérieurs de l'instruction et de la moralité n'ont qu'à gagner à cet effort général de secours mutuels que favorisera un contact plus étroit et plus assidu entre les Etats.

Est-il un seul catholique belge qui n'accepte pas cela? Et le cardinal Mercier continuait :

*Nos espérances peuvent-elles aller plus loin?*

*Qui ne voudrait pouvoir saluer dans un engagement réciproque et solennel entre les nations, l'aurore d'une paix universelle et définitive?*

*Des âmes, que l'on veut croire généreuses, caressent cette illusion et se donnent le beau nom de « pacifistes ».*

[...] *La guerre, nous aussi, nous l'avons en horreur. Il y a longtemps que l'Eglise l'a assimilée à la famine et à la peste et que, dans ses prières publiques, elle demande à Dieu de nous en délivrer : A peste, fame et bello, libera nos Domine.*

*Mais il y a guerre et guerre. Il y a la guerre d'attaque, dictée par l'ambition, l'envie, l'orgueil et qui se déchaîne au détriment du droit d'autrui : cette guerre est criminelle, et ce n'est pas à la génération d'aujourd'hui qu'il faut en décrire la malaisance. Mais il y a aussi la guerre de résistance à la force brutale et à la violation du droit; il y a l'héroïsme d'un peuple qui se redresse devant l'injustice, et qui, sachant toujours possible, toujours tôt ou tard menaçante, se prépare dans le calme et dans un sentiment de respect pour le droit et l'honneur national, à la repousser, fût-ce au prix de ses intérêts privés et même de sa vie : cette guerre et les sacrifices en hommes et en argent qu'elle nécessite pour pouvoir sortir ses effets utiles à l'heure éventuelle où le danger menacerait l'existence et l'indépendance de la Patrie, sont commandés par le patriotisme et par l'amour de la justice.*

*Rêveurs de pacifisme, trouvez-nous le moyen de supprimer de la surface du globe le besoin de domination, l'orgueil et les autres péchés capitaux; fournissez-nous la garantie qu'il n'y aura plus, dans l'avenir, ni individus, ni peuples, ni gouvernements capables de faire fi de l'intérêt d'autrui et de la parole donnée, et nous vous tendrons la main. Mais, tant que l'humanité restera ce que nous révèle l'histoire et ce que chacun de nous sent bien ce qu'elle est quand elle n'est pas réfrénée, enchaînée par la conscience morale et par la loi de fraternité dans la charité du Christ, nous repoussons votre pacifisme, car il n'est qu'une chimère.*

Voilà un texte que M. Paul Struye a oublié de lire, dimanche dernier, aux pacifistes qu'il haranguait...

\* \* \*

Le Gouvernement belge s'est montré habile en envoyant à Genève, à la Conférence du désarmement, comme conseiller de la délégation belge, le citoyen de Brouckère. Encore que des idéalistes de cette trempe ne soient guère amendables, notre grand « rêveur de pacifisme » est bien moins dangereux là-bas, qu'ici.

On a beau lire et relire son discours au Sénat, impossible de savoir ce qu'il veut. C'est une bouillie informe de romantisme pacifico-humanitariste qui ne résout aucun problème. En bonne logique, après avoir cru démontrer qu'en aucune hypothèse nous ne pouvons nous défendre efficacement et qu'en 1914 notre rôle fut nul, notre prophète eût dû conclure au désarmement immédiat et inconditionnel de la Belgique. Il n'a pas osé. Il a vaticiné dans les nuages.

Il faut d'abord réduire les armements si vous voulez assurer ensuite la solidarité humaine. Il n'y a pas d'autre moyen. Sur ces bancs et sur les vôtres, on songe à assurer la sécurité du pays, mais chaque jour qui passe nous convainc mieux que la sécurité des armes est une sécurité illusoire, et qu'il n'y aura de sécurité réelle que dans un monde nouveau où la solidarité des peuples aura cessé d'être un mot vain.

N'empêche que si, demain, les armes de la France n'étaient égales qu'à ce qu'officiellement l'Allemagne prétend être les siennes, elle serait envahie après-demain...

Il faut démobiliser, car, qu'est-ce que le désarmement, si ce n'est la démobilisation du monde? Démobiliser? Oui, si possible, — et cela demeure possible si nous allons vite. Démobiliser le monde d'une façon ordonnée, méthodique, par échelons, de manière qu'au cours de l'opération même il n'arrive jamais qu'une nation se trouve exposée aux coups d'une autre nation, cette démobilisation-là, ordonnée, méthodique, je le répète, reste possible si l'on ne perd plus de temps. Mais prenons-y garde! Ne voyez-vous pas venir l'autre, celle qui se ferait dans le désordre et au prix d'une catastrophe peut-être?

On aura beau me dire que la solution du désarmement est une solution difficile, qu'elle présente des inconvénients; on aura beau nous dire même qu'elle présente des dangers. Il n'y en a pas d'autre! Cela ou la catastrophe; il faut choisir.

Comme dans la fable, notre bon sénateur n'oublie qu'une chose: éclairer sa lanterne. Que pouvons-nous, Belges, pour démobiliser le monde? Faut-il prêcher d'exemple? Serons-nous suivis?...

J'en arrive à ma conclusion. Il n'y a plus pour nous d'alternative, nous ne pouvons pas assurer notre sécurité par les armes ou par des conventions internationales. Nous n'avons qu'un moyen d'atteindre notre but, nous n'avons qu'un moyen de sortir du trouble présent; je dirai plus, en vérité: nous n'avons qu'un moyen de vivre, c'est d'aller résolument vers la paix, et elle exige le désarmement.

Si j'avais à résoudre la question qui vous était posée par M. Pierlot, Monsieur le Ministre, je répondrais que le seul moyen de rendre notre frontière inviolable est de pousser de toute notre force, de toute notre activité, de tout notre enthousiasme, au progrès ordonné du désarmement.

Messieurs, j'en ai fini. J'entends déjà la réponse qu'on va me faire: nous souhaitons tous le désarmement, nous savons tous qu'il faut désarmer; mais nous savons aussi que le désarmement serait dangereux si les autres ne désarmaient pas et si nous restions exposés aux coups. Nous le comprenons comme vous. Bien sûr, le désarmement ne répondrait pas à son but s'il devait augmenter les dangers de guerre au lieu de les réduire, mais est-il digne de nous, est-il digne de deux camps qui se partagent le monde, dans la situation tragique où nous nous trouvons, de se rejeter ainsi éternellement la balle en échangeant continuellement ces deux vérités premières, devenues si banales dans leur évidence à force d'avoir été répétées? Allons-nous contempler indéfiniment le cercle vicieux? Alors qu'il est si clair pour tous que nous roulons au fond du gouffre, allons-nous nous y laisser choir parce qu'on n'a pas encore très bien déterminé celui qui, le premier, devra faire le geste qui arrête la chute?

Alors, quoi, il faut supprimer demain le Ministère de la Défense nationale? On se demande comment un homme qui n'a pas perdu complètement la raison peut divaguer de la sorte. « Le seul moyen de rendre notre frontière inviolable est de pousser de toute notre force, de toute notre activité, de tout notre enthousiasme, au progrès ordonné du désarmement... » Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire?

J'espère que, dans ce mouvement nécessaire, mon pays prendra les initiatives qu'il faut, J'en ai encore et j'en veux garder la ferme espérance.

C'est un petit pays, et l'on a dit qu'il y avait quelque sottise pour un petit pays à se permettre de tels gestes. Ne croyez pas que les gestes d'un petit pays comme le nôtre soient inutiles et vains dans une question comme celle qui se pose en ce moment. A côté de la force matérielle, il y a la force morale, il y a l'influence sur l'opinion publique; il y a le fait que les petits Etats ont un droit particulier d'exiger que les autres désarment, parce que le désarmement est, plus encore que pour les autres, la condition même de leur vie. Ils paralysent tout s'ils montrent une indifférence presque hostile si volontiers alors imitée par d'autres; ils rendent tout possible s'ils se placent à la tête des bonnes volontés aujourd'hui éparses.

Mais que faut-il donc faire, citoyen?! M. Struye entonne volontiers, lui aussi, cet hymne au rôle décisif des petits pays. Notre droit particulier au désarmement des autres, — comprenez qui pourra... — comment l'exiger? Pour être tout à fait concret, messieurs les rêveurs de pacifisme, comment obtenir que l'Allemagne désarme réellement? Croyez-vous qu'une réduction importante des armements français garantirait davantage, en ce moment, notre sécurité?...

Rien de plus dangereux pour un parti et pour un pays que des hommes comme M. de Brouckère. Illuminés, se trompant radicalement sur la nature humaine et sur les leçons de l'histoire — comparez leur invraisemblable idéalisme au sain réalisme d'un cardinal Mercier — imperméables à l'expérience, vivant de nuées et se grisant de mots, ils sont capables, en démocratie politique,

d'abuser les masses de mortelle façon. M. de Brouckère, c'est le sophisme incarné, le rêveur éveillé, l'halluciné incorrigible...

Dans le très substantiel Rapport de la Commission des Affaires étrangères au Sénat, que vient de faire paraître M. Segers, ministre d'Etat, nous avons trouvé un chiffre bien intéressant. M. Paul Struye nous donnait l'autre jour, en exemple, la pétition « monstre » en faveur du désarmement qui avait réuni, en Hollande, deux millions de signatures. Que ne nous a-t-il dit, à cette occasion, qu'alors qu'en 1931 la Belgique dépensait pour son armement 1,443 millions, les Pays-Bas en dépensaient 2,448, soit un milliard de francs de plus que nous. Décidément, ces messieurs qui ont l'air d'accuser certains de leurs compatriotes de compromettre le succès de la Conférence de Genève, deviennent de moins en moins supportables.

La République espagnole a donc dissous la Compagnie de Jésus en Espagne et confisqué ses biens. Une fois de plus, au nom de la liberté, on persécute et on vole. Aux premières victimes de « l'ordre social nouveau », aux vaillants soldats qui combattaient aux avant-postes et qui donc se trouvent atteints tout d'abord, à ceux que le Saint-Père vient de citer à l'ordre du jour de l'Eglise, nous adressons l'hommage ému de notre vive sympathie.

L'Eglise d'Espagne paie durement ses erreurs et ses carences. Puisse la persécution lui rendre force et vigueur! Mais quelle que soit la responsabilité de nos frères d'Espagne dans les événements actuels, l'injustice, la spoliation et l'iniquité restent ce qu'elles sont: des crimes. D'entrer dans une maison mal fermée ne rend pas le voleur moins voleur.

Les Jésuites jouissaient d'une très grande influence en Espagne. Espérons que tout sera mis en œuvre, par les catholiques de là-bas, pour que leur action bienfaisante soit immédiatement reprise et continuée.

Quant à la démocratie espagnole qui inaugure par cet attentat son régime de libération, tout semble indiquer qu'elle aura quelque peine à se maintenir. Nous lui souhaitons, d'ailleurs, d'avoir la vie aussi courte que possible...

M. Renkin a prononcé, à la Chambre, sur l'emploi des langues en matière administrative, un bien beau discours, sobre, clair, net et précis, un discours de chef. Il s'acquitte d'ailleurs à la perfection de sa très lourde tâche, l'éminent homme d'Etat qui dirige le pays en ces temps exceptionnellement difficiles.

Mais souvent la politique est plus affaire de psychologie que de logique. Rien de plus raisonnable que d'exiger de deux cents fonctionnaires supérieurs, une connaissance suffisante de la seconde langue nationale. Est-ce encore possible après qu'on a laissé se développer en Wallonie le dangereux état d'esprit qui y règne en ce moment? Nous voudrions le croire, mais...

Voilà où nous ont mené nos incompréhensions et nos erreurs en matière linguistique! A force de ne présenter le mouvement flamand que comme un mal en soi, à subir s'il le faut, mais à circonscrire le plus possible, on a créé en Wallonie une opposition à on ne sait trop quel impérialisme flamand, une mentalité anti-flamande, qui va jusqu'à s'insurger contre l'obligation faite à moins de cent fonctionnaires supérieurs wallons de connaître suffisamment le flamand pour comprendre un dossier, alors qu'ils ont quinze ans pour acquérir cette connaissance, alors surtout qu'on leur demande tant d'autres connaissances bien plus difficiles! Et les pêcheurs en eau trouble, les partisans déclarés ou camouflés d'une annexion de la Wallonie à la France ne manquent pas une occasion de jeter de l'huile sur le feu, de remettre du sel dans la plaie.

La solution? Les textes de loi ne sont pas du tout l'essentiel. La vie en commun dans une atmosphère de sympathie reste le grand facteur de pacification et d'entente. Au Gouvernement, à la presse de créer et d'entretenir cette atmosphère.

# D'Anvers à l'Yser

## Journal de la 2<sup>e</sup> D. A.

Du 1<sup>er</sup> au 24 août

Du 1<sup>er</sup> au 3 août, la 2<sup>e</sup> division d'armée (2<sup>e</sup> D. A.), qui comprend les 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> brigades mixtes (B. M.), procède à sa mise sur pied de guerre. Les 4 et 5, par les routes ordinaires, elle se rend d'Anvers à Louvain et environs.

Après avoir occupé des points de passage sur le canal de Louvain à Malines, la 6<sup>e</sup> B.M. se porte à Aerschot; quant au restant de la division, le 13, lendemain du victorieux combat de Haelen, il se rend à Winghe-Saint-Georges, à l'effet d'y établir une position, face à l'Est, prolongeant ainsi vers le Nord celle que les 5<sup>e</sup> et 1<sup>re</sup> D. A. occupent rive gauche de la Gette. Ayant été remplacée à Aerschot par une B. M. de la 3<sup>e</sup> D. A., la 6<sup>e</sup> B.M. rallie la 2<sup>e</sup> D. A.

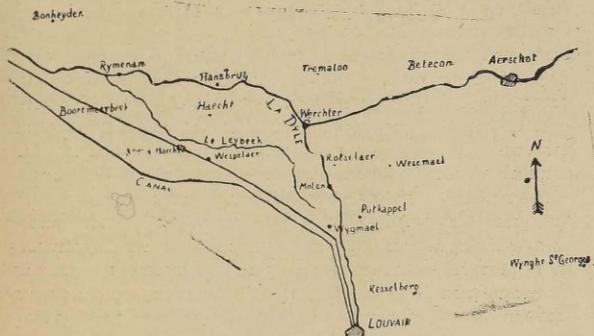
Le 18, à la soirée, les avant-postes de la 2<sup>e</sup> D. A. sont attaqués et je m'attendais à devoir défendre la position organisée, lorsque je reçois l'ordre de battre en retraite au plus tôt. La position est abandonnée le 19, à 1 heure, et dans le courant de la matinée les B. M. atteignent : la 5<sup>e</sup>, Rotselaer; la 7<sup>e</sup>, Werchter; la 6<sup>e</sup>, Wespelaer.

La B. M. de la 3<sup>e</sup> D. A., qui se trouve à Aerschot et qui, en cas de retraite obligée, a reçu l'ordre d'occuper Tremeloo, me fait savoir qu'elle est forcée de se retirer sur Wesemaël et me demande de prendre des dispositions à l'effet, éventuellement, de la soustraire à la poursuite de l'ennemi. A cet effet, j'ordonne à la 5<sup>e</sup> B. M. de prendre position à l'Est et au Sud-Est de Rotselaer, de manière à tenir sous son feu les routes que l'adversaire venant d'Aerschot pouvait utiliser. Comme le commandement désire que Tremeloo soit tenu, je prescris à la 6<sup>e</sup> B. M. de remplacer à Wechter la 7<sup>e</sup> B.M. et à celle-ci de faire occuper immédiatement Tremeloo par une partie de ses forces, en attendant qu'elle puisse s'y rendre en totalité, dès qu'elle sera remplacée à Werchter par la 6<sup>e</sup> B. M. Quant à la B. M. de la 3<sup>e</sup> D. A., par un itinéraire que je lui désigne, elle constituera réserve de la 2<sup>e</sup> D. A.

Les 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> B. M. ont à soutenir les attaques de l'ennemi. Toutefois l'engagement ne fut pas long, parce que vers midi je reçois l'ordre de battre de nouveau en retraite et de gagner la zone de Bonheyden.

Le 20, dès 3 heures du matin, la retraite continue et la 2<sup>e</sup> D. A. atteint Lierre.

Toute l'armée est réunie dans le camp retranché d'Anvers.



En vue des opérations futures, les chefs auraient dû pouvoir disposer de leurs unités, composées presque uniquement d'hommes rappelés, afin de les exercer, d'y établir l'ordre et la cohésion.

Malheureusement, l'armée de campagne dut participer à la mise en état de défense de la position. Par suite de cette obligation, les D. A. sont cantonnées à l'intérieur du camp retranché, au lieu de l'être à l'extérieur sous la protection des canons des forts de la première ligne de défense, ce qui, lors des sorties, aurait évité les fatigues résultant des marches à exécuter pour arriver au contact du réseau de protection de l'armée d'observation allemande.

Les 22, 23 et dans la matinée du 24, la 2<sup>e</sup> D. A. participe aux travaux de mise en état de défense dans le 2<sup>e</sup> secteur. L'après-midi du 24, elle va cantonner à Lierre et environs.

### Les sorties d'Anvers

La 2<sup>e</sup> D. A. participe à la sortie d'Anvers des 25 et 26 août. Le 25, elle franchit la Dyle à Rymenam et à Hansbrück, refoule l'ennemi de Bortmeerbeek, de Haecht, de la station de cette localité et de Wespelaer, mais ne peut franchir le canal de Louvain à Malines.

Le 26, dès l'aube, le combat continue avec des alternatives diverses, mais plutôt à notre avantage. Des forces ennemies menacent de franchir le Démer à Betecom et à Werchter pour attaquer les passages de la Dyle par le Nord. La division de cavalerie, qui se trouve à ma gauche, bat en retraite et passe la Dyle au pont de Hansbruck. Mon flanc étant ainsi découvert, j'ordonne la retraite, mais au préalable je dirige un détachement comprenant trois bataillons d'infanterie et un groupe d'artillerie, seules unités non encore engagées, de Hansbruck dans la direction de Werchter pour, si possible, empêcher l'ennemi de déboucher de cette localité ou tout au moins le contenir afin que je ne sois pas inquiet lors du franchissement de la Dyle au pont de Hansbruck.

Pertes : officiers, 17; troupe, 1,362.

Pendant ces combats, nous eûmes l'occasion de nous rendre compte du nombre considérable de mitrailleuses dont l'ennemi disposait, ainsi que de la puissance et de l'efficacité de son artillerie, partant de l'état d'infériorité dans lequel nous nous trouvions au point de vue de l'armement, d'où il résultait qu'une action offensive de notre part ne pouvait avoir que peu de chances de succès : le moment où, grâce à la résistance de son réseau de protection, l'ennemi se sera rendu compte des points contre lesquels notre attaque doit être dirigée et y aura fait affluer ses réserves.

Le 27, la 2<sup>e</sup> D. A. réoccupe le 2<sup>e</sup> secteur et continue à coopérer aux travaux de mise en état de défense.

La 2<sup>e</sup> D. A. participe à la sortie du 9 au 13 septembre. Après que, le 9, Aerschot fut repris par la 7<sup>e</sup> B. M. et Werchter par la 5<sup>e</sup> B. M., les 10<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup>, la division livre de sanglants combats, au sud du Démer, dans la région de Wesemaël, Rotselaer, Molen, Pietkappel, Wygmael.

Pertes : Officiers, 58; troupe, 2,550.

Ces lourdes pertes, subies surtout par les 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> B. M., proviennent notamment de l'existence au Nord de Louvain des hauteurs du Kesselberg, où l'ennemi avait établi une puissante artillerie, en dehors de la portée de la nôtre, dominant de 60 mètres le terrain où ces deux brigades durent opérer, terrain, ainsi que nous le dirent des habitants, dont l'ennemi avait repéré les points marquants. En outre, les avions allemands ne manquèrent pas de survoler les lieux de l'action, en vue de fournir des renseignements sur nos dispositions.

Les pertes subies lors des deux sorties : 77 officiers et 3,912 hommes eurent une répercussion d'autant plus sensible et plus durable que nos unités d'infanterie, le 4 août, ne possédaient pas les effectifs

\*\*\*

organiques en cadres (il manquait 1 officier sur 3) et en hommes (750 fusils par bataillon au lieu de 1.000) et que dans nos dépôts nous ne disposions ni de cadres, ni d'hommes instruits pour boucher les vides que les combats avaient occasionnés. Pour compenser les pertes subies, je reçus, avant et après la deuxième sortie, en totalité moins de 500 hommes de peu de valeur militaire. Les six régiments de la 2<sup>e</sup> D. A. ne comptant plus qu'un effectif total de 10.000 hommes, soit un peu plus de l'effectif organique de trois régiments, les bataillons n'eurent plus que trois compagnies au lieu de quatre, un régiment qui n'avait plus que huit compagnies fut constitué à deux bataillons au lieu de trois.

#### Défense de la position fortifiée d'Anvers

La 2<sup>e</sup> D. A. participe du 28 septembre au 20 octobre à la défense de la ligne principale de résistance du troisième secteur. Elle occupe les tranchées construites dans les intervalles entre le fort de Wavre-Sainte-Catherine, le fort de Koeningshoyck et la redoute de Tallaert.

Quelques projectiles tirés par la puissante artillerie ennemie, obusiers de 420, en position au delà de la portée de nos canons, écrasent successivement nos forts les plus modernes; après quoi, les Allemands tentent une attaque brusquée qui, bien appuyée par l'artillerie, réussit.

Le 2 octobre, la résistance étant brisée, le commandement reporte la défense sur la rive droite de la Nèhe. La 2<sup>e</sup> D. A. passe alors en réserve, mais bientôt je dois fournir des troupes pour renforcer l'occupation de la rivière, de telle sorte que le 5 je ne dispose plus que d'un de mes six régiments d'infanterie et d'un de mes cinq groupes d'artillerie.

Le 6, dans le courant de la matinée, je reçois l'ordre d'occuper avec les éléments de la 2<sup>e</sup> D. A. restés à ma disposition, une B. M. de la 1<sup>re</sup> D. A. et la *Royal Navy division* anglaise (R. N. D.) — 9.000 hommes sous les ordres du général Paris, — qui venait d'arriver, une position intermédiaire — Contich-Vremde — entre la Nèhe et la deuxième ligne de défense constituée par les anciens forts 8 à 2 et l'inondation du grand Schyn. L'après-midi, les autres unités de la 2<sup>e</sup> D. A. sont remises à ma disposition.

A peu près au même moment, je suis désigné pour prendre le commandement de la deuxième ligne et en assurer la défense à l'aide de la R. N. D., de la 2<sup>e</sup> D. A. et de deux régiments d'infanterie de forteresse.

A 20 heures, le commandement ordonne aux autres D. A. qui ont combattu rive droite de l'Escaut, de franchir le fleuve pendant la nuit.

A minuit et demi, ordre m'est donné d'aller occuper la deuxième ligne de défense. La position Contich-Vremde est abandonnée à 2 heures et la retraite s'effectue par trois itinéraires franchissant les intervalles entre les forts 2 et 3, 3 et 4, 4 et 5.

Conformément à l'ordre du commandement, les troupes sous mes ordres sont disposées comme suit : la R. N. D. occupe les tranchées entre les forts; la 6<sup>e</sup> B. M., celles établies le long de l'inondation du grand Schyn; les bataillons des deux régiments d'infanterie de forteresse sont placés en réserve immédiate des troupes anglaises; le restant de la 2<sup>e</sup> D. A. constitue la réserve à ma disposition. Je place la 5<sup>e</sup> B. M. à Kiel et la 7<sup>e</sup> B. M. à l'ancien fortin de Deurne. Par ordre du commandant de la position, la 7<sup>e</sup> B. M. doit participer à la garde de l'ancienne enceinte depuis le grand Schyn jusqu'aux darses au nord d'Anvers et c'est ainsi qu'il ne resta plus que deux compagnies en réserve. Le village de Wavre-Sainte-Catherine est occupé par un régiment d'infanterie de forteresse. Les forts restent sous les ordres du commandant de la position.

La résistance sur la deuxième ligne, étant donnée le peu de distance qui la sépare de la ville d'Anvers, doit fatalement provoquer le bombardement de celle-ci.

La ligne de la Nèhe étant conquis, l'ennemi va pouvoir s'avancer vers la deuxième ligne et en entreprendre l'attaque avec les puissants moyens de destruction qui lui ont permis de se rendre maître de la principale ligne de défense du troisième secteur en cinq jours (28 septembre au 2 octobre). Or, la deuxième ligne est une simple enceinte de sûreté de valeur très médiocre, dont les forts, non bétonnés, très vastes, admirables nids à projectiles, ne sont même pas à l'abri des coups de l'artillerie lourde d'armée, obusiers de 150. Quant à notre infériorité en artillerie et en munitions, elle dépassait tout ce que l'on peut imaginer. Je fus obligé de prélever des projectiles sur les colonnes de munitions de la

2<sup>e</sup> D. A. pour les donner aux pièces de 75 des forts qui n'en possédaient pas; en outre, je dus fournir des mitrailleuses en remplacement des canons d'un fort devenus inutilisables par suite de l'abandon de l'ouvrage par la garnison d'artillerie. Quant aux tranchées, elles étaient larges et peu profondes, non munies d'abris même contre les éclats de schrapnels. Même si l'on avait eu le temps nécessaire, peu de travaux auraient pu être entrepris par suite du manque d'outils et de matériaux.

En ce qui concerne les unités chargées de défendre la deuxième ligne, la plupart des troupes anglaises n'avaient que quelques semaines d'instruction, et celles de la 2<sup>e</sup> D. A., comme conséquence des combats qu'elles livraient depuis le 28 septembre, se ressentait de la fatigue. Quant aux deux régiments d'infanterie de forteresse, composés des hommes des sept plus anciennes classes de milice rentrées dans la vie civile depuis un grand nombre d'années, n'ayant plus qu'une vague expérience du métier militaire et qui, dès leur rappel, avaient dû immédiatement coopérer à la mise en état de défense de la position, n'ayant pu être réinstruites, ni reprises en main, leur valeur était ce qu'elle pouvait être, c'est-à-dire faite uniquement de bonne volonté.

Le bruit circulait que si l'armée avait passé sur la rive gauche de l'Escaut, c'était pour se porter vers l'Ouest, parce qu'elle était menacée d'encerclement par les forces allemandes, croissant sans cesse et qui, depuis quelques jours, attaquaient le fleuve en amont d'Anvers à l'Ouest du coude de Baesrode. Partant, il semblait qu'elle abandonnerait ceux qui avaient mission de prolonger la résistance du réduit national, les vouant à la destruction ou à la capture, et ceci n'avait pas été sans produire un effet moral considérable. Ayant connaissance de la manière barbare dont l'ennemi traitait leurs compatriotes restés en pays occupé, ainsi que leurs compagnons d'armes tombés en leur pouvoir, les troupes redoutaient par-dessus tout d'être faites prisonnières. Notre armée n'était nullement préparée au suprême sacrifice que peut exiger la défense de la Patrie.

Tels étaient les éléments d'une situation bien peu favorable à une longue résistance à opposer à une armée assiégeante, bien outillée sous tous les rapports, et dont le moral devait être surexcité à l'extrême par les foudroyants succès qu'elle venait d'obtenir, en quelques jours, d'abord contre notre principale ligne de défense, la plus fortement organisée, ensuite contre la ligne de la Nèhe.

\* \* \*

Le 7 au matin, comme suite à une proposition de l'état-major de l'armée (E. M. A.), mes chevaux ainsi que ceux des officiers de mon état-major sont expédiés à Ostende, parce que, comme il me fut dit, ils ne devaient plus nous être utiles, d'où il résultait que la 2<sup>e</sup> D. A. ne devait plus quitter Anvers, partant qu'elle devra y déposer les armes.

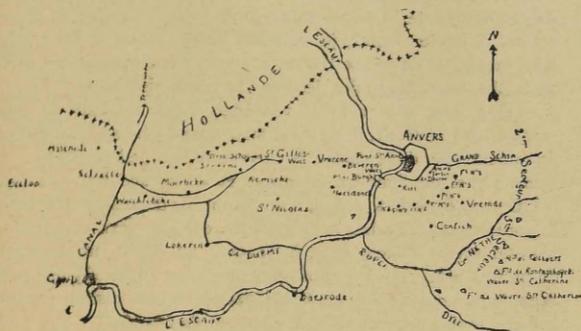
Pendant la journée, l'artillerie ennemie commence l'attaue. Au début de l'après-midi, le général Deguise, commandant de la position, me fait part de ce que le Roi, avant son départ d'Anvers, lui avait dit : « qu'au lieu que les troupes sous mes ordres soient prisonnières des Allemands, il préférerait que j'aie leur faire déposer les armes en Hollande ». Ce désir du commandant en chef améliorerait le sort réservé à la 2<sup>e</sup> D. A.; néanmoins, elle ne sera plus utile au pays, puisqu'elle sera internée.

Dans la nuit du 7 au 8, à minuit, le bombardement de la ville d'Anvers commence et, à partir de ce moment, toute communication téléphonique avec mes sous-ordres devient impossible.

Le 8 au matin, à la suite des événements qui s'étaient passés la nuit, j'étais convaincu que la résistance ne pourrait être de longue durée et que les troupes anglaises ne pourraient, sous le feu de la puissante artillerie ennemie, contre laquelle nous ne pouvions rien, résister à une attaque brusquée qui me paraissait imminente, procédé qui avait réussi contre notre plus forte ligne de défense. Désirant connaître ce sujet l'avis du général Paris, je le convoquai à mon poste de commandement. La manière de voir de mon collègue anglais étant conforme à la mienne, je lui dis que j'allais demander au commandant de la position l'autorisation de quitter Anvers à la nuit tombante, pour tâcher de rejoindre l'armée de campagne. Le général Deguise, mis au courant de cet entretien, me prescrivit de demander au général Paris de mettre par écrit son avis sur la possibilité de continuer la résistance. Muni de cette note, je me rends chez le commandant de la position, pour lui exposer la situation et lui faire part des dispositions à prendre en prévision de l'abandon, à la nuit, de nos positions

Le général Deguise ne se rallia pas à notre manière de voir et exigea que la deuxième ligne fut défendue le plus longtemps possible.

Mais si, à un moment donné, les troupes venaient à elles plus pour tenir leurs positions, quelle mission auraient-elles alors à remplir? Il importait d'y songer, car si j'attendais, pour donner à ce sujet des ordres à mes subordonnés immédiats, le moment



où les troupes lâcheraient pied, celles-ci ayant derrière elles l'immense ville d'Anvers bombardée, il serait trop tard et il pourrait en résulter un désastre. C'est pour être fixé sur ma mission future que je me rends à nouveau chez le général Deguise qui, à la question que je lui pose, me répond : qu'alors la mission à Anvers de la R. N. D. et de la 2<sup>e</sup> D. A. sera terminée et que je n'aurai plus qu'à tâcher de rejoindre l'armée de campagne.

L'ordre que je reçois, comme suite à cet entretien, me permet d'arrêter mes dispositions en vue : de l'abandon de la deuxième ligne; du franchissement de l'Escaut et du ralliement des éléments de la R. N. D. et de ceux de la 2<sup>e</sup> D. A. Quant à la manière dont la retraite pendant la journée du 9 sera exécutée, rien ne pouvait être arrêté à ce sujet le 8, puisque les dispositions à prendre à cet effet devaient dépendre notamment des renseignements, que, éventuellement, j'obtiendrais sur la situation des forces ennemies rive gauche de l'Escaut. De l'armée qui avait quitté Anvers depuis bientôt deux jours, je ne savais absolument rien.

Le but que je devais atteindre, c'était de rejoindre l'armée avec le maximum de forces, objectif qui ne serait obtenu que si je parvenais à franchir le canal de Gand à Terneuzen, sans avoir dû livrer combat. Dans l'entretien que j'avais eu le matin avec le général Paris, lui ayant fait ressortir l'avantage qu'il y aurait pour nous d'atteindre en une marche cette ligne d'eau, mon collègue me fit remarquer, qu'après la marche de nuit, ses troupes ne pourraient, le 9, fournir une étape que d'une quinzaine de kilomètres. Malgré les inconvénients graves qui pouvaient en résulter, je ne pouvais me désintéresser des troupes anglaises et je devais admettre, ainsi que je le dis au général Paris, que, quoiqu'il arrivât, le sort de la R. N. D. serait lié à celui de la 2<sup>e</sup> D. A.

Conformément à mon ordre conditionnel, transmis à 13 h. 45 : a) les troupes anglaises devaient passer rive gauche de l'Escaut, par le pont de Burghit et se rallier à Haesdonck, où je leur ferai parvenir des ordres pour la retraite proprement dite vers l'ouest; b) les troupes de la 2<sup>e</sup> D. A. devaient franchir le fleuve au pont de Saint-Anne et se rallier sur les différentes voies de communication aboutissant à Vracene.

Cet ordre ne pouvait recevoir son exécution que lorsque, informé que des troupes auraient été forcées d'abandonner leurs positions, je le prescrirais formellement.

Vers 17 h. 30 me parvint l'avis que les troupes anglaises quittaient les tranchées et que la droite de la 6<sup>e</sup> B. M. cédait. Connaissance de ce renseignement ayant été donnée au général Deguise, devant le général Paris, il me prescrit de faire exécuter mon ordre de 13 h. 45, mais que, contrairement à ce qui était décidé, les troupes anglaises pourraient également utiliser le pont de Sainte-Anne et que je devais les laisser passer avant les éléments de la 2<sup>e</sup> D. A.

Après avoir prescrit d'exécuter les dispositions arrêtées, vers 18 h. 45, je suis informé que les troupes de la 6<sup>e</sup> B. M. avaient réoccupé leurs tranchées. J'invitai un officier de mon état-major à porter cet avis au commandant de la position. Cela fait, cet officier vint me dire que celui-ci lui avait répondu que, malgré ce

renseignement, l'ordre d'abandonner la position devait recevoir son exécution. Etonné de cette décision, — j'ignorais alors que la R. N. D. devait quitter Anvers le jour même (1) — je me rends personnellement auprès du général Deguise désirant qu'il me confirme cet ordre, ce qu'il fit sans toutefois le justifier.

C'est donc sur l'ordre formel du commandant de la position que la 2<sup>e</sup> D. A. a abandonné la défense de la deuxième ligne, ordre que seul il pouvait donner en connaissance de cause étant sur place, n'ayant plus aucune relation avec l'E.-M. A., qui avait quitté Anvers le 7 de bonne heure et depuis l'avait laissé dans l'ignorance la plus complète des événements qui se passaient dans le pays de Waes.

Mon ordre du 13 h. 45 est donc mis à exécution. La traversée de la ville bombardée, le passage de l'Escaut et le ralliement des unités vont pouvoir s'effectuer avec autant d'ordre que possible, avec le moins de fatigue pour les troupes et dans le minimum de temps.

Des officiers de mon état-major sont chargés de surveiller le passage au pont de Sainte-Anne et de donner les instructions nécessaires à l'effet de laisser passer les troupes anglaises, dès qu'elles se présenteront (2).

Lieutenant général DOSSIN,  
commandant la 2<sup>e</sup> D. A. en 1914.

## Les Tournaisiens et Jeanne d'Arc au sacre de Charles VII

Les ouvrages sur Jeanne d'Arc forment une ample et illusoire bibliothèque. De ce monstrueux amas de documents contradictoires, on sort la tête harassée d'objections, les yeux brouillés de poussière érudite, et le cœur déçu. Faut-il tant de conjectures pour suivre dans sa marche triomphale, de l'arbre des fées au bûcher de Rouen, la plus lucide des héroïnes? Elle resplendit comme un vitrail. Elle ne dit un mot qui ne tinte comme un grelot d'or. Elle est populaire. A peine apparaît-elle, bergerette, le peuple l'adopte. Il reconnaît en elle, gracieuse et frémissante, l'invincible espérance. Et non seulement le peuple de France, mais toute la chrétienté. Car, alors, la France est le lys de la chrétienté. *Gesta Dei per Francos*, répétait-on. Ce qui peut se traduire : « Le geste de Dieu par les gestes des Francs. » L'an passé, un Allemand ironique, intitulait un livre, aigre et doux, sur la France : *Dieu est-il Français?* Au procès de Rouen, les théologiens du parti, bourguignons ou anglais, s'indigneront moins des visions de Jeanne d'Arc, que de ses Voix françaises.

— Quoi! Quand les plus belles provinces de ce pays sont envahies, quand Paris, la grande ville, prépare le couronnement du petit roi d'Angleterre, quand Saint-Denis, métropole des rois de France, est entre les mains des éternels ennemis du royaume, un archevêque, saint Michel, gonfalonier de la milice céleste, et Mesdames sainte Marguerite et sainte Catherine, parleraient la langue des vaincus?

Aussi, les docteurs essaient-ils d'embarrasser, de leurs questions captieuses, la vierge au grand cœur : « Pourquoi vos saintes ne parlaient-elles pas anglais? » Et elle, avec son souverain bon sens :

(1) Vers 17 heures le général Paris avait dit au commandant de la position : « Que les Anglais ne pouvaient être ni prisonniers des Allemands, ni devoir aller déposer les armes en Hollande, qu'ils devraient gagner la côte pour y être embarqués pour l'Angleterre, qu'ils devaient quitter Anvers le jour même sinon ils ne pourront plus partir. »

(2) La fin de cette étude paraîtra dans notre prochain numéro.

« Pourquoi parleraient-elles anglais, puisqu'elles sont du parti des Français? »

C'est le côté homérique — si j'ose dire — de cette épopée médiévale, qui émeut à la fois, la terre et le ciel. Saint Georges est pour l'Angleterre, et saint Michel pour la France. Il conservera aux lys, son Mont, à la fois forteresse et abbaye, comme à l'autre frontière, du côté de l'Espagne, sur un rocher, dominant une grotte, une bastille demeurera invincible : celle de Lourdes. Qui ne veut apporter dans cette histoire que les clartés humaines, n'aura que des déboires! Elle est faite pour réjouir les simples et humilier les savants.

Je le vis bien, au temps que je recherchais, dans les bibliothèques, les matériaux de la *Jeanne d'Arc* d'Anatole France. C'était, sans conteste, l'esprit le plus délié, le plus souple, le plus ondoyant, le plus capricieux. Il était avide de comprendre Jeanne d'Arc, de la vulgariser, de la laïciser. Sur elle, il savait tout ce qu'on peut savoir. Pourquoi ces deux gros tomes, si polis, si léchés, si référés, demeurent-ils de plus en plus inertes et stériles? A l'illustre historien, il n'a manqué qu'un peu de naïveté. Pourtant, il avait juré de répudier l'esprit critique et voltairien : « Pour Jeanne d'Arc, écrivait-il, je me suis fait une âme du Moyen âge. Pour sentir l'esprit d'un temps qui n'est plus, pour se faire contemporain des hommes d'autrefois, une lente étude et des soins affectueux sont nécessaires. Mais la difficulté n'est pas tant dans ce qu'il faut savoir, que dans ce qu'il faut ne plus savoir. Si, vraiment, nous voulons vivre au XV<sup>e</sup> siècle, que de choses nous devons oublier : science, méthode, toutes les acquisitions qui font de nous des modernes! Nous devons oublier que la terre est ronde, et que les étoiles sont des soleils, et non des lampes suspendues à une voûte de cristal... « J'ai raccourci ma vue », dit le Chatterton d'Alfred de Vigny, quand il explique comment il ne voit rien de ce qui s'est passé, après les vieux Saxons. Mais Chatterton composait des poèmes, des pseudo-chroniques, et non pas une histoire. L'historien doit, tour à tour, allonger et raccourcir sa vue. S'il se mêle de conter une vieille histoire, il lui faudra successivement, et parfois à la même minute, la naïveté des foules qu'il fait revivre et la critique la mieux avertie. Il faut que, par un phénomène étrange de dédoublement, il soit en même temps, l'homme ancien et l'homme moderne, et vive sur deux plans différents, semblable à ce personnage étrange, d'un conte de J.-H. Wells, qui se meut et se sent dans une petite ville d'Angleterre, et qui cependant, se voit au fond de l'océan.

En vain, M. Bergeret a-t-il accompli le pèlerinage de Domrémy, parcouru les bords illustres et riants de la Loire, la Beauce aux vastes horizons, l'Ile-de-France où le ciel est si doux, la Champagne aux vignes insignes, l'âtre Picardie, la grasse Normandie. En vain a-t-il collectionné, caressé les images, peintes et taillées, en ces jours-là, en Flandre, en Bourgogne, en Provence, en Italie. Le héros du conte de Wells, c'est lui... captif au fond d'un océan de doute et d'amertume. Est-ce vivre la vie des compagnons de Jeanne d'Arc, est-ce lire dans leur âme que de visiter la cathédrale de Reims, ou l'âtre Saint-Ouen, à Rouen, un Baedeker à la main? Pour renouer l'incantation, ne conviendrait-il pas de choisir l'heure, mystique, où la cathédrale chante? Eh! oui, le livre de l'illustre écrivain est double. C'est sa faiblesse. Pour le décor et le paysage, bravo! Mais la chaleur, mais la piété, mais l'amour! Dès qu'apparaît la clarté d'un miracle, le philosophe de la Béchellerie prend ses lunettes voltairiennes et l'enluminure s'achève en caricature.

Il y eut plusieurs versions de cette laborieuse *Jeanne d'Arc*. Commencée après 71, et la Commune, elle refléta tour à tour les vicissitudes d'un esprit qui n'était jamais en repos. La Pucelle fut boulangiste, renanienne, dreyfusarde. Sous couleur de critique, de rationalisme, l'écrivain déchiqueta, à coups de ciseaux, la belle

huque dorée. Parfois, je demandais grâce pour une fleur de lys, pour une fleurette du courtil des d'Arc. La description de ce jardin — première version — était un éblouissement. Les phrases gazouillaient, se poursuivaient, sur l'humble courtil, les jeux de l'ombre et de la lumière. Et les mirabelliers, chers à Barrès, répandaient autour de la petite sainte, une ombre coralline et douce-amère. A jointes mains, je suppliais l'historien de se faire grâce à lui-même, de ne pas se lacérer et mutiler cruellement, au profit de la plus inconstante des déesses : la vérité historique.

— Que vous êtes enfant! répondait-il, en raturant la page ensoleillée. J'ai écrit, il y a vingt ans, quand j'étais tout imprégné de romantisme, de Michelet, le clos des d'Arc. Je l'ai planté à ma guise. J'y ai prodigué les églantines et les mirabelliers. Ces agréments vous ravissent. A moi, mon enfant, ils donnent aujourd'hui, la peau de poule! Sachez-le bien : il y a, quelque part, en Lorraine, à Domrémy, à Vaucouleurs, à Nancy... un érudit, un dénicheur de petites bêtes, qui me prouvera, par actes authentiques, qu'en 1424, le jardin des d'Arc était une luzernière, sans rosiers ni mirabelliers, mais avec une allée de choux et de ciboules!

Pieusement, sous l'établi du ciseleur illustre, je recueillis ces copeaux vermeils de la Légende dorée.

Dans *Les Fioretti de Jeanne d'Arc*, on ne trouvera pas le secret de la plus étonnante des énigmes, de la plus surprenante des histoires, mais on aura le bouquet des imaginations populaires, de son temps. A respirer cette gerbe naïve de bluets de Domrémy, de lys d'Orléans, d'églantines sanglantes de Rouen, on gagnera, je l'espère, la grâce bocagère de ce mystère. Cette histoire entre le ciel et la terre s'humanisera. On partagera les espérances de deux qui, alors, malgré tout, ne doutèrent pas de la France. Et ce n'étaient pas seulement des Français, mais des Rhénans, des Belges, des Vénitiens... Toute la chrétienté est en alarme. « Le léopard l'emportera-t-il sur les lys? » L'Anglais réaliste a pour lui, la terre et la matière. Mais, il a contre lui, la Reine des Anges, qui possède, en France, tant de fontaines miraculeuses. C'est en français que chantent les Anges du Paradis. C'est vers le beau pays de France, vers le jardin des lys, que le Crucifié, aux abois, tourna les yeux quand il rendit l'esprit. Ces lys altiers du jardin des Ecritures, ils fleurissent maintenant, sur le blason d'azur des rois de France. Par miracle, le jour du sacre de Cloyis, ils remplacèrent les hideux crapauds du monarque converti. Et la colombe du Saint-Esprit, ce jour-là, apporta du ciel au baptistère la Sainte-Ampoule, ruisselante de l'huile inépuisable, qui rend les rois de France doux avec les humbles et victorieux avec les forts. Cet insigne royaume ne périra pas. « Ce qu'une folle femme a perdu — Isabeau de Bavière — une vierge héroïque le gagnera ». Pour elle, par elle, refleureront les lys et les roses du Carmel; elle reviendra, apprivoisée, avec la sainte Ampoule, la colombe de la paix.

\* \* \*

Dans cette anxiété chrétienne, il est juste de faire une place à la Belgique. Des prophéties annoncèrent le triomphe du lys sur le léopard. Une des premières, une des plus émouvantes, c'est celle de Jean de Gand. Je cueille dans *Les Fioretti* :

« Vint trouver le dauphin Charles, fugitif et apeuré, un ermite de saint Claude, Jean de Gand. Et lui demanda :

— Désirez-vous vraiment la paix?

— Oui, s'il plaît à Dieu, répondit le Dauphin.

— Eh bien! vous aurez la paix, assura le prud'homme. Votre race ne périra pas. Vous naîtra bientôt, un enfant mâle, dont la lignée soutiendra le trône de France.

Puis, se transporta, le dit ermite, par devers le roi d'Angleterre, qui se tenait alors, dans le pays de France, qu'il avait en partie conquis. Et lui demanda :

— Sire, voulez-vous vraiment la paix?

— Oui, répondit le roi d'Angleterre. Mais après avoir conquis tout ce royaume.

— Ton espérance est orgueilleuse et vaine, répliqua le saint ermite. Car tu vas mourir!

Et, en effet, passa de vie à trépas, bientôt après, le roi d'Angleterre ».

Beaucoup d'années après, le royaume, délivré des Anglais, en pleine et paisible gloire, on se souvint des prédictions de frère Jean de Gand. Louis XI fit rechercher ce qu'il avait pu devenir. On découvrit qu'il était mort au couvent des Frères Prêcheurs, à Troyes. On exhuma son corps, pour lui faire de solennelles funérailles. Et le roi écrivit au Pape pour qu'il fut canonisé.

Autre preuve de l'amitié belge, pour la France. Au plus noir de la guerre de Cent ans, à la veille du sacre, Jeanne d'Arc y convie les villes fidèles. Elle se garde bien d'omettre la ville de Tournai, qui tient pour les lys. Et elle dicta de Gien, le jour de la Saint-Jean 1429, à frère Pasquerel, cette lettre qui associe les habitants de la ville lointaine, à la miraculeuse épopée française :

« Jésus-Maria,

» Gentils loyaux Français de la ville de Tournai, la Pucelle vous fait savoir des nouvelles de par deçà, que, en huit jours, elle a chassé les Anglais de toutes les places qu'ils tenaient, sur la rivière de Loire, par assaut ou autrement, où on en a eu maints morts et pris; et les a déconfits en bataille. Et croyez que le comte de Suffolk, Lapouille, son frère, le sire de Talbot, le sire de Scalles et messire John Falstoff, et plusieurs chevaliers et capitaines ont été pris. Et le frère de Suffolk, et Glassidas, morts.

» Maintenez-vous bien loyaux Français, je vous en prie, et vous prie et vous requiers que vous soyez tout prêts de venir au sacre du gentil roi, Charles, à Reims, où nous serons brièvement, et venez au devant de nous, quand vous saurez que nous approcherons. A Dieu vous commande, Dieu soit garde de vous, et vous donne bonne grâce que vous puissiez maintenir la bonne querelle du royaume de France.

» Ecrit à Gien, le vingt-cinquième jour de juin.

» Sur l'adresse : « Aux loyaux Français de la ville de Tournai. »

La ville de Tournai, cédée à Philippe le Bon par le gouvernement anglais, en 1423, n'avait pas reconnu son nouveau maître. Jean de Thoisy, son évêque, résidait auprès du duc Philippe. Mais elle restait « chambre du roi ». Et son attachement à la fortune du dauphin était exemplaire. Dans une note très brève, rédigée sur les merveilles de l'année 1429, les consuls d'Albi prirent soin de marquer que cette ville du Nord, si lointaine, si incertaine, tenait pour la France, au milieu des ennemis de la France : « Le fait est, écrivaient-ils, que les Anglais occupent tout le pays de Normandie et de Picardie, fors Tournai ».

Les Tournaisiens agréèrent l'invitation de la Pucelle. Ils députèrent quelques notables, au sacre miraculeux de ce roitelet, pour lequel ils avaient ordonné tant de belles processions. Et, au retour, les ambassadeurs, en présence du peuple, sur le perron, devant la halle, relatèrent les splendeurs du mystère.

Dans le même temps, la Pucelle adressait au duc de Bourgogne une même invitation, pour qu'il fût au sacre du roi. Mais, le magnifique duc dédaigna les avances de la bergerette. Un peu plus tard, quand il requerra les Flamands de venir au secours des Anglais, ceux-ci refuseront de le servir hors de leur pays. La marche du sacre, les prodiges accomplis par la Pucelle ont rendu encore plus hésitantes des populations, de tous temps sympathiques aux lys.

JEAN-JACQUES BROUSSON

## Severino Aznar

Lorsqu'on rencontre M. Severino Aznar, on se trouve d'abord en présence d'un homme de cœur. L'affabilité de son accueil, l'émotion de sa voix, sa serviabilité sans mesure, le don qu'il a fait visiblement de toute sa personne à une grande cause préviendraient en faveur de ses idées l'adversaire le plus convaincu. On voudrait être son élève pour éprouver plus longuement la douce chaleur de persuasion qui émane de ce contact et, lorsqu'on a été celui de Victor Brants, on trouve à ces deux apôtres du catholicisme social, en dépit d'un contraste physique aussi complet qu'on peut le rêver, une sorte d'identité d'âme.

Ce n'est pas un rhéteur. Dans un pays où la politique, qu'elle soit de droite ou de gauche, demeure à base de grandiloquence, M. Aznar s'est juré de dégager la cause qu'il veut servir de tout le clinquant des phrases à effet. S'il vibre, lui, ce n'est pas en vertu d'un rythme littéraire ni d'une ambition politique. S'il s'est voué au relèvement du peuple, c'est parce qu'il a été voir de près en quel état est le peuple, parce qu'il n'ignore rien de ce que le peuple pense et dit. Amateur de réalités bien plus que de formules illusoire, il sait aussi quelles merveilles un peu d'intelligence et de bonne volonté pourrait opérer, si l'on consentait à entrer dans les voies du catholicisme moderne, celui que prescrivent les papes. C'est ce souci qui vous frappe à la lecture des *Impresiones de un democrata cristiano*, le dernier livre de M. Aznar (1). On y assiste aux colères populaires; on y ressent aussi la honte du chrétien averti, qui constate que tant de ses frères n'entendent pas, ne voient pas, et laissent dénaturer aux yeux de la foule qui peine et qui pleure le nom sacré du catholicisme.

A lire ces pages recueillies dans une multitude d'articles et de feuillets éparpillés en trente années de propagande, comme on sent que l'action sociale chrétienne est pour M. Aznar une vocation! Elle inspire toutes ses attitudes. Le souci de la rendre efficace préside à son évolution personnelle. M. Aznar était autrefois au nombre de ces carlistes qui, pour mieux assurer le retour du christianisme dans la vie nationale, soutenaient un prétendant plutôt que le roi. Ce parti fut longtemps le refuge des catholiques énergiques et inventifs, qui prenaient appui dans le peuple pour préconiser un programme de réformes. Il ne faut pas s'étonner que de ce camp soient issus plusieurs pionniers de l'action sociale, comme Severino Aznar ou Salvador Mingujón. Mais avant les espérances carlistes, M. Aznar a toujours placé la doctrine plénière et vivante de l'Eglise. Il a retenu *Rerum Novarum* comme son catéchisme et choisi pour guide de sa carrière, non point une revendication de parti, mais les Encycliques.

Il était écrit, cependant, que M. Aznar ne militerait jamais qu'au sein d'une minorité réduite. Après avoir, dans la *Paz Social*, frayé un dur chemin aux idées nouvelles, lorsque, en 1917, il fonda le groupe de la Démocratie chrétienne, il semblait que le vent allait tourner. Du haut du siège primate de Tolède, le cardinal Guisasaola donnait aux œuvres populaires une impulsion vigoureuse. Autour de Severino Aznar s'unissaient des talents de premier plan : Inocencio Jimenez, Juan de Hinojosa, Luis Jordana, Burgos Mazo, J. Calvo Sotelo, A. Lopez Nuñez, Salvador Mingujón, Pedro Sangro, Sancho Izquierdo, Zaragüeta, Arboleya, etc. D'autres, hélas! veillaient. Ils veillaient pour détruire. Et le travail d'illustration populaire auquel commençaient à se livrer ces maîtres vit ses voies coupées de bien des côtés. Non par des ennemis, mais par des frères et au nom de la foi. Voilà l'une des principales raisons pour lesquelles l'action sociale catholique s'acclimata si difficilement en Espagne. On ressent, à travers les *Impresiones*, la douleur tragique de ces déceptions. Tragique mais contenue, car M. Aznar ne cesse jamais d'être charitable et constructif. Quand il polémiquait, ce n'est pas pour le plaisir de faire briller l'épée.

Homme de cœur, ai-je dit. Le cœur chez lui ne gâte rien. C'est une surprise, en quittant ces *Impresiones* expansives et pittoresques, de feuilleter les ouvrages où le professeur de sociologie de l'Université de Madrid déploie les fruits d'une méthode aussi positive et exacte que peut l'exiger la science actuelle. On a

(1) Madrid, Compañía Ibero-Americana de Publicaciones, 1931.

le choix, dans cette vaste bibliographie, entre les monographies rigoureuses, les analyses juridiques, les statistiques mathématiquement commentées. Autant que sur la diffusion d'un sentiment, M. Aznar compte sur l'observation soignée et sur la précision des idées pour faire progresser la réforme sociale.

La vie est dure aujourd'hui pour le catholicisme en Espagne. Dans la catastrophe présente bien des catholiques doivent se reprocher d'avoir pris une part, la part de ceux qui n'ont rien fait pour la prévenir. M. Aznar peut traverser ce chaos la tête haute. Depuis plus de vingt ans, il prédit à qui veut l'entendre ce qui est aujourd'hui arrivé. Depuis aussi longtemps, il préconise l'action, l'organisation, il réunit des auditoires, il multiplie les avertissements dans toute la presse et propose aux bonnes volontés des programmes mûris. Mais les « bonnes volontés » se sont détournées en masse avec un sourire et l'on est allé répétant :

« Quel théoricien, tout de même, que ce bon don Severino! »

M. Aznar tient maintenant sa revanche. Il en souffre plus que personne.

GIOVANNI HOVOIS.

## Le rapprochement des peuples

### Un entretien avec le cardinal Mercier

Septembre 1924.

Le Cardinal me reçoit dans un cabinet de travail qui ressemble plutôt à un atelier. Pas de meubles de luxe, aucun confort, ni tableaux ni tentures. Par sept fenêtres hautes et étroites, la lumière entre à flots, et l'on aperçoit la silhouette élancée des hêtres et des tilleuls du jardin. Les tables sont encombrées de livres, de documents, de papiers et de fiches; des chaises modestes en bois courbé révèlent des services déjà bien anciens. Il n'y a d'autre décoration qu'un grand crucifix sur une table et une bibliothèque de bois blanc, sans moulures, qui masque les murs. Pour travailler, il ne faut rien de plus au Cardinal. La lumière et le silence, du papier et des livres, la grande inspiration de Jésus qui le regarde du haut de la croix, les bras ouverts, et au dehors, pour reposer l'esprit, les frondaisons, le chant du merle dans la ramure, les nuages qui rarement, en ce ciel de Flandre, laissent entrevoir le bleu du ciel.

Son Eminence est en convalescence d'une pénible maladie des jambes, qui l'oblige à les tenir constamment étendues. C'est ainsi, couché sur une chaise-longue qui est comme son lit de douleur, mais près de ses instruments de travail, qu'il me reçoit; il est aimable, souriant, paternel. Me voici devant un homme de génie, l'orgueil de la Belgique et peut-être, aujourd'hui, la première figure du monde chrétien. Le souvenir de son œuvre scientifique imposante, celui de sa merveilleuse et dramatique carrière pastorale me donnent une conscience claire et déprimante de ma petitesse. Cela me trouble un peu l'esprit et me fait balbutier aux premiers mots. Mais le cardinal me parle avec une simplicité si cordiale, si effusive, qu'un moment plus tard il me semble que nos relations datent de plusieurs années. Il me rappelle l'agréable visite que lui a faite, cette année, le cardinal Reig, archevêque de Tolède, et exprime un éloge dont je le remercie; il me parle de l'Espagne avec admiration et tendresse. On voit qu'il est de ceux qui n'oublient pas.

Lorsque je lui demande une interview pour *Renovacion Social*, le Cardinal se met à rire de bon cœur en entendant mes motifs, et il me l'accorde aimablement tout de suite. Il a pour notre revue des paroles de louange et d'encouragement; il est assuré que, de cette

tribune, sa voix rencontrera un écho sympathique dans les cœurs amis. Je ne rapporterai pas ici tous ses propos, mais j'espère que ce que j'en vais dire suscitera l'intérêt. La haute vie spirituelle du Cardinal met sur ce qu'il dit, comme sur ce qu'il fait, le sceau manifeste de la sincérité et de la grandeur.

*(Le Cardinal parle de l'Union de Malines et de l'action sociale, de l'attitude de l'Eglise à l'égard du socialisme, du péril communiste, de l'union des Eglises, et l'on en vient aux souvenirs de guerre. La conversation est interrompue et reprend le lendemain.)*

Ce matin, le cardinal Mercier m'a appelé. Il m'a dit : « Je voudrais vous confier une mission très délicate auprès de S. Em. le Cardinal Primat d'Espagne. Vous avez proposé hier d'inviter aux travaux de l'Union de Malines une représentation des démocrates-chrétiens ou catholiques sociaux d'Allemagne et d'Autriche. Nous sommes convenus de le faire le plus tôt possible, en profitant de la première occasion. Mais à ce moment, j'ai pensé qu'il conviendrait de vous confier à vous-même cette mission.

« Ce que nous avons décidé hier ne suffit pas. A quoi servirait-il que, à quelques-uns, nous oublions nos griefs nationaux mutuels pendant quelques jours et dans la zone étroite du sujet de nos délibérations si, entre les catholiques des nations qui ont lutté à mort, continue à rouler ce noir torrent de rancœur qui les tient aussi éloignés les uns des autres que s'ils vivaient dans des planètes différentes?

« Mes collègues les évêques de Belgique et moi-même, nous souhaitons, nous voulons ardemment que tous les catholiques de notre pays ouvrent les bras aux catholiques d'Allemagne, d'Autriche et des autres pays qui, durant la guerre, se sont rangés avec eux et contre nous. Ce qui nous y pousse, c'est l'esprit de l'Evangile, qui ne connaît ni la haine ni la rancune. Mais il s'y mêle aussi une grande inquiétude spirituelle : nous pressentons que notre rancœur obstinée scandalise les catholiques du monde entier. »

La voix du Cardinal s'est mise à trembler; une larme qu'il n'a pu contenir humecte ses yeux. Sans doute, cette pensée torture-t-elle son âme depuis longtemps et, en l'exprimant peut-être comme un humble et héroïque aveu, il a éprouvé une secousse violente, une peine immense, douloureuse comme une souffrance physique.

Il continue : « Nous voulons pardonner et aimer, ouvrir le cœur et les bras, mais une barrière nous retient que nous voudrions voir abattre. La Belgique se rappelle encore trop vivement les outrages reçus de l'Allemagne, et surtout en ces quatre points :

1. L'Allemagne a juré de défendre l'inviolabilité de la Belgique; au lieu de la défendre, elle l'a violée, faisant couler ainsi un fleuve de douleur;

2. Elle a assailli et assassiné des prêtres et des religieuses;

3. On a interné en Allemagne des dizaines de milliers de fils de la Belgique, dispersant les familles sans nécessité et provoquant délibérément les prétextes sur lesquels s'appuyait la déportation;

4. En quittant la Belgique, les Allemands ont volé et détruit ce qu'ils n'ont pu enlever de l'industrie belge, ce qui occasionna une famine que l'Etat n'a pu soulager qu'au prix de grands sacrifices.

« Tout cela constitue une violation de la justice et requiert une réparation de caractère spirituel non moins justifiée que la réparation des dommages matériels. Tant que cette réparation ne sera pas venue, la Belgique ne comprendra pas un sentiment de solidarité et de cordialité des catholiques belges envers les catholiques allemands. Si nous nous y livrions, nous exposerions les catholiques belges à une accusation d'antipatriotisme qui mettrait en péril, non seulement leur tranquillité, mais aussi leurs œuvres. Ce serait un triomphe pour les libres-penseurs et les socialistes.

« J'ai fait des démarches pour supprimer cette barrière. J'ai envoyé une personne de confiance auprès du Cardinal de Cologne

pour lui faire cette demande : « Que les évêques allemands aient un mot de condamnation pour les outrages que nous avons subis, et nos bras s'ouvriraient. » Ainsi lui fut-il dit. Le Cardinal s'y est refusé, peut-être pour des motifs analogues à ceux qui nous retiennent nous-mêmes.

» Je pense qu'il faut arriver à ce résultat et je crois que l'Église espagnole se trouve dans des conditions exceptionnelles pour rendre ce service à la paix de l'Europe, à la cause de l'oubli des injures, à la réconciliation effective des catholiques.

» Ces conditions, les voici :

» a) Le fait d'être des évêques d'une puissance neutre au sein de laquelle un nombre important de catholiques, et même la nation en général, a conservé la sympathie de l'Allemagne et par conséquent de ses évêques;

» b) Le principe suivant lequel, dans toute réconciliation, il est juste et noble que le premier pas soit fait par l'offenseur et non par la victime;

» c) L'assurance que je donne de ce que, mes collègues de l'Épiscopat et moi, nous nous trouvons dans les meilleures dispositions d'esprit pour réaliser et pour recommander cette réconciliation;

» d) Enfin, la mort de l'ancien cardinal de Cologne, qu'il faut regretter à tant d'égards, faciliterait l'action de l'Église d'Espagne, puisque les autres, à mon sens, désirent comme moi cette réconciliation.

» Nous réduirions les conditions au minimum et ne demanderions que ce qui est indispensable pour éviter la persécution de l'Église catholique en Belgique. Il nous suffirait que les cardinaux allemands écrivent au primat de Belgique une lettre dans laquelle ils exprimeraient leurs regrets des offenses faites à son pays par l'Allemagne. Il ne serait pas nécessaire de détailler les offenses; une allusion en forme générique et vague serait suffisante.

» Cette lettre reçue, les évêques belges inviteraient à l'oubli et à la solidarité envers les catholiques allemands. Même ainsi, ils auraient à éprouver des injures et des attaques, mais ils les subiraient patiemment pour l'unité de l'Église, pour la concorde entre les catholiques et pour contribuer à apaiser les haines entre les peuples.

» Voilà ce que, par votre entremise, je voudrais dire à S. Em. le Cardinal Primat de Tolède, que je connais et de qui je garde le plus aimable souvenir. Voulez-vous le lui dire? »

Je répondis que c'était là pour moi un honneur extrême, que j'y mettrais toute mon âme et que je portais envie au Cardinal Reig, à qui la Providence procurait ainsi une occasion solennelle et historique d'avoir influence sur la paix du monde et de contribuer à ramener dans les voies de l'Évangile des millions d'âmes qui en avaient été arrachées par l'explosion de haine que fut la guerre

15 octobre 1924.

Pour ma sûreté personnelle, j'ai recueilli immédiatement les paroles du cardinal Mercier et je me suis préoccupé d'avoir la garantie que mes notes étaient fidèles. Mais je n'ai pu trouver jusqu'à présent une occasion propice pour les remettre au Cardinal de Tolède. Je lui ai parlé de l'affaire avec émotion. Mon âme tressaillait comme au moment où j'écoutais la voix grave et solennelle du Cardinal de Malines, et j'ai défendu sa cause avec l'énergie et la liberté que me permettaient la vieille amitié et la grande bonté du cardinal Reig. Mais il me semble que je n'ai pu lui communiquer ni mon émotion ni mon enthousiasme. Le Cardinal de Tolède ne se croit pas autorisé à parler au nom de l'Épiscopat en une affaire aussi brûlante. Il respecte à tel point l'autorité de ses collègues

de l'Épiscopat que je suis certain qu'il ne fera rien sans leur assentiment.

Quoi qu'il en soit, l'affaire est passée de ma responsabilité dans la sphère de sa juridiction (1).

SEVERINO AZNAR.

(Traduit de l'espagnol par G. Hoyois.)

## Le linceul de pourpre<sup>(2)</sup>

Le linceul de pourpre, suprême défroque des dieux morts, fut, comme l'on sait, découvert par Renan dans les ruines de l'Acropole. Cette exhumation sensationnelle fut, en son temps, accueillie avec enthousiasme par les littérateurs, et beaucoup plus froidement par les archéologues; les archéologues n'aiment pas que les littérateurs se mêlent de leurs affaires.

Lorsque Renan vint s'agenouiller devant la déesse aux yeux bleus, et lui raconter son histoire et les mœurs des Cimmériens, le linceul était encore une pièce d'étoffe fort convenable; mais, depuis un demi-siècle, l'humanité a fait une telle consommation de dieux, qui tous, les uns après les autres, ont été roulés, avec une piété de plus en plus faible, dans cette éclatante draperie, que le fameux linceul est aujourd'hui abominablement usé : il montre la corde.

On commençait même à se demander si le linceul de pourpre n'était pas relégué définitivement au magasin des accessoires, car s'il n'avait pas été remis, en grand secret, à quelque matador espagnol, qui pouvait encore l'utiliser à la rigueur à exciter les taureaux. Il n'en est rien, ce dont nous ne saurions trop nous réjouir : car, si le vénérable et glorieux lambeau, dans sa fraîcheur renaienne, a paru plein de majesté à nos ancêtres, il ne laisse pas, depuis qu'il est si fatigué, de nous paraître plutôt divertissant; et les linceuls divertissants sont rares.

C'est M. Abel Hermant qui vient d'avoir le courage d'essayer de retaper l'oripeau funèbre, de rafraîchir ses couleurs délavées, de lui donner un nouveau lustre. Et M. Abel Hermant a très bien compris qu'une pareille entreprise était vouée d'avance à l'insuccès, si elle n'avait une très grande envergure. Seul, un dieu vraiment sérieux, un dieu de tout premier plan, avait des chances de nous intéresser encore à ses dernières pompes. M. Abel Hermant a choisi l'amour.

— L'amour est mort, répéta Serge avec autorité; nous ne nous sommes pas souciés de le retenir : franchement, il ne nous intéressait plus. Il a bien senti qu'il se démodait, il s'est piqué, il en est mort; mais nous lui avons très convenablement rendu les derniers devoirs. Nous l'avons soigneusement roulé dans le linceul de pourpre.

Aurélië se récria sur la beauté de cette image. Serge balança un instant s'il souffrirait qu'on lui fit honneur du bien d'autrui, ou s'il humilierait la comédienne en faisant voir à tous qu'elle avait peu de lecture et qu'elle ignorait la *Prière sur l'Acropole*. Il prit ce dernier parti, sans doute par malice mais un peu aussi par probité. Aurélië reçut le coup sans témoigner le moins du monde qu'elle en fût humiliée.

Elle pensait avoir du goût : elle ne se flattait pas; elle n'avait aucun snobisme littéraire. « Linceul de pourpre » lui avait plu; le nom de l'inventeur lui était indifférent...

Nous savons tous que M. Abel Hermant a trois titres à l'admiration de ses contemporains, et à l'admiration, un peu plus hypothétique, de la postérité, — l'admiration de la postérité est toujours hypothétique. Il s'est révélé comme un historien très averti des mauvaises mœurs de notre époque; et parce que les mauvaises mœurs de notre époque sont nombreuses, et qu'un historien ne peut tout savoir, il a choisi délibérément les plus mauvaises : ce qui fait que les directeurs de conscience ne recommandent que très exceptionnellement la lecture de ses livres. Il est le grammairien français le plus éminent du XX<sup>e</sup> siècle; et il a montré, par son exemple, que les grammairiens n'étaient pas tous ce qu'un vain peuple pense, c'est-à-dire des pédants aux ongles crasseux.

(1) *Impresiones de un Demócrata-cristiano*. Madrid, 1931, p. 343.

(2) *Le linceul de pourpre*, par ABEL HERMANT, de l'Académie française.

Enfin, M. Abel Hermant est membre de l'Académie française; mais il est à craindre que nous ignorions toujours dans quelle mesure exacte chacun de ses deux premiers titres a contribué à l'obtention du troisième... L'histoire des élections littéraires n'est pas moins conjecturale que l'histoire des élections politiques.

Quoi qu'il en soit de cet insoluble problème, il est évident que si l'amour devait passer dans le rouge linceul qui avait déjà servi à son grand-père Jupiter, — ou Zeus, — à sa mère Vénus, — ou Aphrodite, — à ses oncles, à ses tantes, et au pieux Enée, son demi-frère, il était convenable que cet ensevelissement solennel fût dirigé, comme ordonnateur des pompes funèbres, par M. Abel Hermant. Et que si d'aventure l'opération ratait, — parce que le défunt ne l'était pas (1), — M. Abel Hermant nous paraissait encore tout particulièrement désigné pour nous documenter sur les péripéties de cet insuccès.

Voici donc ce que l'éminent académicien nous a conté.

\* \* \*

En 1828, la duchesse Sidonie de Charost, abandonnant son mari et ses enfants, fila avec un irrésistible violoniste polonais, Adam Niemcewicz, très célèbre, très riche, et qui avait acheté un château dans les Ardennes. L'idylle dura six ans, et son décor comme ses péripéties furent entièrement conformes à la technique romantique : un donjon moyenâgeux, une chevelure coupée et envoyée dans une mantille espagnole, une correspondance brûlante, des ruptures, des réconciliations, les lettres rendues, et même les cheveux, etc., plus une fille, ce qui n'est pas particulier au romantisme. Lorsque la duchesse et l'artiste en eurent assez, Sidonie revint au foyer conjugal, où son mari l'accueillit avec une froide courtoisie, ce dont elle se consola en étudiant des ouvrages révolutionnaires.

Aujourd'hui, un siècle exactement plus tard, le duc Armand de Charost, qui ressemble extraordinairement à son arrière-grand-mère, considère, pour des motifs qui, il faut l'avouer, nous échappent un peu, que la gloire de Sidonie est la gloire même de sa famille. La duchesse ajoute que « bonne maman est une des gloires de la France », ce qui nous paraît exagéré; mais la duchesse est née Maggie de Lorentzweiler...

- De quelle année datent les *de Lorentzweiler* ?
- Sans année, comme on dit des petits vins.
- Riches ?
- Dame !
- Et le duc... moins ?
- Évidemment... Ma chère, elle et lui, on ne fait pas plus moderne.

Depuis qu'elle est devenue duchesse et qu'il a fait fortune, ils n'ont tous les deux qu'une idée, c'est d'épater le Faubourg comme nos grands ancêtres ne pensaient qu'à épater le bourgeois...

Et comme Armand de Charost possède, sauf une, toutes les lettres de « bonne maman » à son virtuose, il ne veut pas qu'un pareil trésor soit perdu pour la postérité. En tirant un livre serait vieux jeu, le duc décide d'en tirer un film, et de tourner les aventures de son arrière-grand-mère avec Niemcewicz et... autres. D'ailleurs, ce film ne sera pas projeté en public, et seuls des privilégiés — assez nombreux — du monde du Faubourg, des lettres, des arts et du théâtre, seront admis à contempler les épisodes tumultueux de la gloire de Sidonie.

Mais cette manifestation, un peu hardie, de piété ancestrale, rencontre un obstacle qu'il sera difficile de surmonter. Le film ne peut être décentement tourné que dans le décor « shakespearien » des Ardennes, dont les murs et les ombrages ont abrité les scènes originales. Or le château de *Comme-il-vous-plaira*, en nid d'aigle sur la Lesse, ses parcs et ses forêts, appartient à l'arrière-petite-fille de Niemcewicz et de Sidonie, petite cousine « de la main gauche » du duc Armand, Marina. Et Marina, qui se refuse à connaître les Charost, feint de ne pas partager du tout leurs idées sur la vertu de sa bisaïeule. De plus, elle détient un document indispensable, la lettre qui manque à la collection du duc, la plus audacieuse de la série; non pas, il est vrai, la lettre elle-même, mais l'exemplaire unique de sa photographie, parce que la lettre « a été brûlée devant témoins, après avoir été photographiée sans témoin ».

Armand de Charost ne peut songer qu'à pénétrer chez Marina

(1) Parce que le défunt ne l'était pas, — parce que le défunt n'était pas vraiment mort, M. Abel Hermant, qui est un puriste, désapprouverait, je le crains, une tournure aussi incorrecte.

par surprise, et à se fier ensuite à la fortune, qui favorise les audacieux, pour le succès de ses projets cinématographiques.

Le duc et la duchesse partent donc en grande expédition et installent leur quartier général à l'hôtel *Château royal d'Ardenne*, à quelques kilomètres de *Comme-il-vous-plaira*. Ils sont flanqués de deux artistes, dont l'un, M. Serge Vincent du Doubs, tutoie la duchesse, a inventé la sculpture en fils de fer mêlés de fils de laiton, et enrage quand on l'appelle par son nom entier, parce qu'il est ridicule d'avoir le nom d'un département; l'autre est un « timide famulus », Julien Oraison, qui joue les utilités. Ces quatre personnes, et le chauffeur Alfred, dans une Hispano et une Bugatti, arrivent à *Comme-il-vous-plaira* en cortège, « si pour former un cortège, il suffit de deux voitures, même de grande marque ».

Armand de Charost pénètre, seul, chez l'ennemi, au mépris d'un écriteau qui annonce que la propriété est privée et qu'il y a des pièges à loup. Il y pénètre à pied, après avoir laissé sa Bugatti à la porte du parc, et après que la duchesse, inquiète des suites de cette équipée, est repartie avec l'Hispano, le chauffeur, le famulus et Serge Vincent du Doubs, qui essaie en vain de lui prodiguer des consolations, de moins en moins désintéressées.

Quant au duc, il est accueilli dans le parc immense, plein de souvenirs de Sidonie, et où il ne se guide que péniblement, par un orage épouvantable qui ne lui laisse d'autre choix que d'être trempé dans les clairières et foudroyé sous les arbres. Enfin, mouillé jusqu'aux os, dégouttant de pluie, crotté, fangeux, il découvre un hangar; il s'y précipite; une femme est là; deux exclamations : « Tu es Armand de Charost... — Tu es Marina ! »

Ils ne pouvaient se renier. Ils se ressemblaient comme frère et sœur. Ils étaient, l'un et l'autre, le portrait de l'illustre bisaïeule!

Et parmi le fracas étourdissant de l'orage, ce fut le coup de foudre... « c'était bien le cas, pour une fois, d'employer l'antique métaphore ». M. le duc de Charost fit à sa petite-cousine une déclaration passionnée :

Il retrouvait, sans la chercher, l'éloquence chaude, abondante, trop abondante, des lettres de l'aïeule, qu'il savait par cœur et dont il récitait des phrases entières, mais avec l'accent de l'improvisation et de la sincérité. Ah! c'est à présent qu'il se sentait dans la note!...

Soudain, il se fit, dans ce discours d'Armand, comme une déchirure: ce fut, entre ses cris passionnés, comme un éclat de rire sardonique. Il venait cette fois de penser à Serge, et à la phrase du linceul de pourpre. Il lui emprunta sans plus de scrupule que Serge lui-même l'avait dérobée à Renan; et ce fut son mot de la fin. Il se fit gloire d'être venu sur ce rocher abrupt ressusciter le dieu que des niais déclarent mort et enterré et d'avoir déchiré la pourpre illusoire où l'ont roulé des mains impies.

En dépit des affaires probables de M<sup>me</sup> la duchesse, abandonnée dans son hôtel, il reste passer la nuit à *Comme-il-vous-plaira*, où sa petite-cousine, lui offre une chambre du plus pur Louis XV dans un château du plus pur XV<sup>e</sup> siècle. A son réveil, il ne se reconnaît pas : il aime! Et qu'on ne vienne plus lui parler du linceul de pourpre!

Hélas! M. le duc, en quelques heures, allait s'apercevoir que l'amour-passion n'offre pas à ses fidèles une atmosphère de tout repos! Mariana, qui a l'âme de Sidonie comme elle a ses traits, lui fait une scène romantique de très grand style. Elle le menace, s'il l'abandonne, pour retourner près de sa femme, de se jeter immédiatement dans la Lesse, d'une hauteur vertigineuse; et elle joint à la parole un commencement d'exécution : elle ouvre la fenêtre, enjambe l'appui et se suspend par les poignets au-dessus du précipice. M. le duc, terrorisé, lui jure tout ce qu'elle veut. Marina s'étonne que son petit-cousin ne la batte pas, ne la traîne pas par les cheveux, parce qu'elle a « lu, dans les lettres de Niemcewicz à Sidonie, que, de leur temps, un homme qui aimait une femme la traînait par les cheveux sur le parquet ». Enfin, elle lui propose de mourir ensemble...

C'en est assez! M. le duc n'a que trop goûté à l'amour-passion. Et, après avoir vu la fameuse lettre de la bisaïeule, il ne songe qu'à une chose : filer! filer plus vite qu'il n'était venu : « Il est embêtant, l'amour... Ah! fichre!... A qui le dites-vous? Vivement son vestiaire, le linceul de pourpre... et la fuite! »

M. le duc emploie des ruses d'apâche pour dépister Marina, et mettre au moins la frontière entre lui et la nouvelle Sidonie. Il va réussir; déjà la duchesse et les autres sont partis dans l'Hispano; il ne lui reste qu'à les suivre dans sa Bugatti, lorsque Marina, pendant qu'il fait ses derniers préparatifs, découvre la rapide voiture, saute dedans, et démarre d'une manière foudroyante. M. le duc est en panne... Il arrive cependant, par un moyen de fortune, à rejoindre l'Hispano; on se serre un peu; et l'on repart pour la France, et surtout pour la liberté...

A un tournant, le chauffeur arrête brusquement. La Bugatti est là, en travers de la route, exactement en travers. Elle a heurté un frêne plusieurs fois centenaire : Marina est encore au volant ; elle a été tuée sur le coup...

\* \* \*

Aujourd'hui, pas plus qu'au temps du romantisme, on ne badine avec l'amour ; et le petit dieu aux flèches et au carquois se rit des vains efforts des hommes et de leurs plus brillantes figures de rhétorique : il n'est pas encore disposé à se laisser rouler dans le linceul de pourpre ; chaque fois qu'un imprudent essaie l'opération, Eros échappe aux mains de l'ensevelisseur trop pressé, et, pour se venger, entraîne une créature humaine dans un linceul qui n'a rien de la couleur magnifique chère à Renan, mais qui n'en est que plus réel.

Il est permis de supposer que telle est la morale de la fable, si tant est que M. Abel Hermant, de l'Académie française, ait eu l'intention de donner à la fable une morale quelconque, ce qui est sans doute étranger à ses ordinaires préoccupations.

En tout cas, ce ne fut certainement pas son but principal. Il nous paraît même que la mort tragique de Marina est un peu... plaquée. Il faut qu'un automobiliste soit extraordinairement adroit pour se tuer raide, sans abîmer sa voiture, sans... s'abîmer lui-même, et en se mettant en travers de la route de telle sorte que chauffeur et auto restent l'un dans l'autre, comme si en apparence tout marchait normalement : on ne réussit pas ces coups-là une fois sur mille ; c'est de l'acrobatie macabre...

Le véritable dessin de M. Abel Hermant paraît assez différent. Comme son érudition est très grande et qu'il est aussi savant en littérature qu'en grammaire, il nous a fabriqué une série de personnages qui sont incapables de faire un geste et dire une parole par eux-mêmes : ils ne vivent que de réminiscences. Et si d'aventure leur science personnelle est tout de même trop maigre, l'auteur se met tranquillement à leur place et nous souffle la comparaison qui s'impose. *Le Linceul de pourpre* est une extraordinaire mosaïque, que M. Abel Hermant a su nous présenter d'une manière fort divertissante.

Ce n'est certainement pas par hasard que le roman commence par une leçon de maquillage, une leçon de la comédienne Aurélie au duc et à la duchesse de Charost, qui vont aller à la soirée d'un grand-duc où chacun ne doit se rendre qu'avec la tête d'une autre personne. Les héros du *Linceul de pourpre* nous donnent constamment l'impression qu'ils se vissent sur les épaules « la tête d'une autre personne », d'une personne littérairement très distinguée.

Shakespeare, Wagner, *Boris Godounov*, *Tristan et Iseult*, les ballets russes, *le Capitaine Fracasse*, *le Voyage de Monsieur Perrichon*, Molière, Henry Becque, tous les romantiques et quelques autres, de plus ou moins grande envergure, interviennent tour à tour, et parfois simultanément, pour aider à se grimer Armand et Maggie de Charost, née de Lorentzweiler, Serge Vincent du Doubs, Marina, et même le famulus, qui est une vieille connaissance...

M. Abel Hermant met toute sa coquetterie à souligner ses emprunts, et si d'aventure nous risquons, par ignorance, de ne pas nous apercevoir que l'expression n'est pas originale, il vole très obligeamment à notre secours, comme Serge Vincent du Doubs rappelant à Aurélie que le « linceul de pourpre » est de Renan.

Ainsi, lorsque le duc de Charost, excédé par l'amour trop encombrant de sa petite-cousine, se décide à prendre le large, il a la présence d'esprit, vraiment remarquable, de monologuer :

— Dans quelle pièce ai-je donc entendu cette réplique?... Parbleu, c'est à la Comédie-Française... Encore!... Décidément, je ne pense qu'à la Comédie Française aujourd'hui... Oui, c'est dans la *Parisienné*... « Il est embêtant, l'amour... »

Et, dans la grande scène de l'orage, où les éléments et les cœurs sont déchainés, lorsque le duc, fourbu et crotté, rencontre Marina sous le hangar, nous n'entendons pas sans quelque stupeur les deux petits-cousins en appeler à Crébillon fils. M. Abel Hermant excepté, qui donc lit aujourd'hui Crébillon fils? Il ne suffit pas à un auteur d'être licencieux pour avoir du talent et triompher du dédain de la postérité...

Les pastiches succèdent aux pastiches. Il en est d'ailleurs d'excellents. La lettre de Sidonie à Niemcewicz, la seule de la collection qui nous soit produite, est un pur chef-d'œuvre. Elle est trop longue pour qu'il soit possible de la citer ici tout entière. Quelques phrases suffiront :

... Crois-tu en Dieu, mon enfant? Ah pardonne-moi une question qui serait un outrage si elle pouvait t'atteindre, si elle trahissait autre chose que le trouble profond de mon cœur et le désordre de mes pensées. Douter si tu crois! Après qu'on t'a vu, qu'on t'a entendu, comme je t'ai vu et entendu hier, quand l'archet frémissait entre tes mains, tes étranges et belles mains, et que du morne instrument tu faisais comme un enchanteur jaillir des harmonies divines! Ton génie est le témoin de ta foi, et il est la preuve de l'existence de Dieu. Tu crois et tu fais croire.

M. Abel Hermant juge à propos de nous rappeler que c'était une « manie » de l'époque romantique « de mêler Dieu à des transports où la religion n'a aucune part ». Nous aurions pu, à la rigueur, nous en aviser sans son aide.

Le décor est en parfaite harmonie avec les sentiments et le style des personnages. Il est, à souhait, romantique, « shakespearien » et... truqué. Voici, par exemple, la bibliothèque de *Comme-il-vous-plaira* :

C'était le genre des reliures à la cathédrale, ou des entourages que font en série les marchands de monuments funéraires. Les fenêtres et les dossiers des sièges affectaient également la forme de l'ogive. Un fauteuil avait l'air d'un trône épiscopal. Une grande table carrée, aux angles de laquelle, Dieu sait pourquoi, grimaçaient des gargouilles, occupait le centre de la pièce...

Assez! assez! gémit peut-être quelque lecteur exaspéré... Mais ne voyez-vous donc pas que tout cela, fond et forme, est le comble de l'artificiel? Ces personnages sont des fantoches, et ce décor du carton-pâte...

Il est possible... Il est probable... Mais il y a tant de subtile ironie dans ces amusants pastiches que nous y prenons, comme à *Peau-d'âne*, un plaisir extrême.

Et puis, il ne nous déplaît pas d'entendre M. Abel Hermant nous avouer doucement... entre les lignes : J'ai fait ce que j'ai pu en faveur du linceul de pourpre;... je n'ai rien négligé pour le succès de l'opération;... j'ai saisi le linceul d'une main et l'amour de l'autre;... j'ai échoué;... personne ne s'intéresse plus au crépuscule des dieux;... je crois bien que si j'ai organisé des funérailles, ce sont celles du linceul de pourpre, et de lui seul;... mais comme ce linceul était déjà assez réjouissant, j'ai voulu qu'on ne s'ennuie pas à l'enterrement;... et je pense bien avoir réussi... Quant à Eros, c'est une autre affaire;... il s'en est tiré, en dépit de M. le duc;... il s'en tirera toujours.

Voilà pourquoi ce roman m'a paru fort agréable... sans compter que, sous la signature de M. Abel Hermant, il peut presque passer pour un roman moral,.... presque : mais tout est relatif.

ALEXANDRE MASSERON.

## Cinq entretiens sur l'Esthétique (1)

### L'œuvre d'art et ses caractères

Une expérience intéressante à tenter serait de demander à un auditoire nombreux et varié, ce qui surgit dans l'imagination de chacun, lorsqu'on prononce le terme : œuvre d'art. Une infinité de productions humaines sont désignées par ce mot : des tableaux de maîtres et d'apprentis, des sculptures, des poèmes et des vers, des symphonies, des compositions théâtrales, des édifices et des édicules, des monuments aux morts et aux vivants, des bijoux et des porcelaines, des tapis, des coiffures de dame... etc. etc. Arts majeurs et arts mineurs, arts essentiels et arts accessoires, arts purs et arts expressifs, arts décoratifs et arts industriels, de tous les coins de l'horizon (à supposer que celui-ci soit anguleux), il nous en arrive. Déjà nous avons dit comment Aristote distinguait les arts de l'utile des arts de l'agréable, et à sa suite

(1) Voir la *Revue Catholique* des 8 et 15 janvier 1932.

(qu'on excuse l'euphémisme) nous avons essayé de montrer en quoi diffèrent les arts de l'artisan de ceux de l'artiste.

L'œuvre d'art « artistique » informe une matière donnée d'un sens quelconque, de façon à le faire comprendre par le sentiment. L'œuvre d'art est une valeur, une signification matérialisée, apparaissant comme objet d'intuition. Elle est un morceau de vie concrète, personnelle (nous avons vu dans quel sens) devenue perceptible aux sens extérieurs.

Si ces définitions, qui se recouvrent, sont admises, ce n'est plus qu'un jeu d'en tirer les caractères essentiels de l'œuvre d'art. Ces caractères, étant essentiels, doivent se trouver nécessairement dans toute création artistique : ils sont la condition *sine qua non* de son existence et en constituent, pour employer une expression technique, les formes à priori.

Pour qu'il y ait œuvre d'art, il faut deux éléments absolument indispensables : de la matière sensible et la vision intuitive, chargée de sentiment, d'une personne humaine. Sans matière, il n'y aurait que rêve et fumée; sans vision intuitive humaine, il n'y aurait que nature ou art industriel. Dans l'œuvre d'art, tout oscille entre la matière et l'intuition : ce sont les deux pôles d'une seule et même réalité. Comme l'électricité est positive et négative, l'œuvre artistique est matière et esprit, indissolublement. Elle est, comme l'a dit Croce, une intuition devenue matière.

La matière de l'œuvre d'art, c'est l'œuvre tout entière, mais com-  
me idéée dans sa forme perceptible, communiquée à tous : elle suppose donc les sensations déjà ordonnées par l'artiste en vue d'exprimer sa vision.

L'intuition, c'est l'œuvre tout entière, mais considérée comme un centre dans la vie de l'artiste. C'est le principe dynamique qui ordonne la matière, et qui jaillit de l'être profond du créateur. Pas de corps sans âme, et pour l'homme tel que nous le connaissons, pas d'âme sans corps. Le corps est la manifestation spatiale et temporelle de l'âme, l'âme est le principe interne, organisateur d'une portion de matière. Pourtant, le corps n'est pas l'âme, ni l'âme le corps.

### I.

Cependant, chacun des deux termes essentiels se morcelle. La matière, disions-nous, c'est la matière pétrie. Donc elle suppose d'une part, les sensations brutes; d'autre part, la façon personnelle de les traiter.

Quant à l'intuition, elle se compose de bien des choses. Tout le monde admettra, je pense, que l'intuition se présente comme une union, mieux encore, comme une unité d'objet et de sujet. L'intuition est l'intuition de quelque chose et de quelqu'un. Sans doute, ce quelqu'un vivifie par toute son âme, la chose qu'il fait sienne en la percevant. La chose, ainsi, apparaît imprégnée de certains caractères individuels. Il n'en reste pas moins vrai que dans cette compénétration pratiquement inanalysable, il y a moyen de distinguer deux séries d'éléments : les uns se rapportent certainement à « quelqu'un » et lui appartiennent en propre, les autres découlent de « quelque chose » de donné, à quoi réagit l'individu.

Appelons *caractère*, ce qui appartient au sujet individuel, abstraction faite de l'univers qui l'entoure. Appelons *vision du monde*, ce qui résulte de la réaction du caractère à quelque chose qui n'est pas lui. Le caractère est l'élément purement subjectif de l'intuition; la vision du monde suppose des éléments purement objectifs.

Si ces remarques sont exactes, nous devons dire que l'œuvre d'art émane d'une personne à caractère individuel, qui, le sachant ou l'ignorant, exprime sa conception du monde dans une matière laquelle, par là, est originalement transformée.

\* \* \*

Que suppose à son tour la vision du monde exprimée dans l'œuvre d'art? Tout d'abord, c'est un fait que tous, nous adhérons à des systèmes plus ou moins logiques, constitués de quelques découvertes individuelles (parmi lesquelles il y en a qui supposent notre liberté personnelle) et de beaucoup de données sociales. Ces systèmes, mêlés d'éléments rationnels et irrationnels, fondés sur des évidences logiques, et sur des croyances, nous servent de cadres; ils supposent la cristallisation de certains principes qui nous servent pour tout juger : les choses et les hommes, nous-mêmes et les autres. Ils dépendent, comme il faut s'y attendre, d'une valeur considérée comme suprême et comme régulatrice des innombrables valeurs, qu'êtres complexes et compliqués, nous tendons à réaliser.

Ces systèmes, on les appelle des « manières de voir l'univers », *Weltanschauungen*. Chacun de nous a sa *Weltanschauung* : celle du groupe social, ou plutôt celle de l'interférence des groupes sociaux dont il est membre et à laquelle il réagit personnellement.

S'il en est ainsi, il faut s'attendre à ce qu'un artiste en s'exprimant dans la matière, nous fasse part, volontairement ou non, de façon consciente ou inconsciente, de sa vision générale des choses qui s'identifie pour ainsi dire avec sa substance même. On peut donc dire de l'artiste, comme de tout homme, qu'il exprime l'univers tout entier, mais sous un aspect personnel.

L'artiste, comme le simple mortel, concentre et concrétise d'autre part sa vision générale du monde en certains points particuliers : ceux qui l'intéressent et prennent pour lui un sens tout à fait spécial. Dans toute œuvre d'art se manifeste donc une vision du monde, ramassée dans quelque forme ayant une certaine signification. Cette signification ou valeur se concrétise dans le « sujet » de l'œuvre.

Mieux encore. La même valeur peut se présenter à l'homme sous des aspects différents. Nous en avons donné des exemples tirés de l'art religieux, lequel, comme le nom l'indique, tend à matérialiser la signification religieuse d'un événement quelconque. L'événement ne nous intéresse que par le sens que nous y découvrons. Mais le même sens fondamental se présente diversement à Memlinc, à Fra Angelico, à Michel-Ange, à Rubens, à Servaes...

Il faut donc conclure que l'œuvre d'art exprime sous un aspect déterminé une valeur quelconque considérée et réalisée du point de vue d'une *conception générale de l'univers*. Tout ce contenu est strictement individualisé par un caractère, comme il n'en existe pas d'autre, et s'incarne, de manière originale, dans une matière qui, dès lors, prend une forme tout à fait particulière. En d'autres termes :

- 1° Un caractère réagissant sur le monde
- 2° se forme une *Weltanschauung*
- 3° qui se concrétise dans un aspect donné
- 4° d'un « fait » ayant une valeur quelconque
- 5° et exprime cette intuition dans une matière ordonnée à cette fin.

Dans l'œuvre d'art, tout est donc traversé, imprégné, animé d'originalité humaine : il ne s'agit donc pas ici de valeurs générales ou d'aspects généraux, considérés dans leur universalité froide et abstraite, comme celle des axiomes mathématiques, mais de valeurs éprouvées et vécues par des cœurs de chair.

Dans la réalité concrète, l'œuvre d'art est une unité indivisible. Tout en elle est matière, mais matière manifestant une vie personnelle. Tout en elle est intuition devenue sensible. Tout est contenu, tout est forme. D'une part, le caractère de l'artiste choisit la matière et la manière de la traiter; d'autre part, il en subit l'influence : le « métier » influe aussi bien sur la vision du monde que celle-ci sur le métier. L'impressionnisme une fois choisi commande tel traitement de la valeur religieuse. Celle-ci, à son tour, impose certains procédés à la technique matérielle...

Deux exemples ne seront pas de trop pour illustrer ces considérations un peu abstraites et fort concentrées. Voici une statuette. *De quoi est-elle faite?* De bois, de marbre, de pierre? Comment le sculpteur a-t-il traité la matière qu'il s'est choisie? L'a-t-il comprise, aimée et respectée en elle-même? L'a-t-il élue judicieusement pour le dessein qu'il a voulu poursuivre? Quel sens humain lui a-t-il donné? Sens purement esthétique et formel ou sens esthétique, religieux, érotique? Il s'agit d'une maternité, c'est-à-dire de ce que « signifie » pour l'homme en général et pour l'artiste en particulier la maternité. Sous quel aspect est-elle représentée? Maternité jolie? gracieuse? sublime? forte? tragique? Quelle est la philosophie inconsciente qui s'affirme ici? N'allons pas trop loin dans nos investigations : bornons-nous à nous demander ce que l'artiste pense de l'art. Juge-t-il qu'il doit rendre des sensations visuelles aussi fidèlement que possible ou qu'il peut se borner à rendre palpables les images schématisées qui accompagnent sa pensée ou véhiculent sa vie affective? Enfin, quel est en dernière analyse le caractère qui s'exprime ici? Le choix de telle ligne et de telle couleur, le mouvement du ciseau, la préférence donnée à telle valeur ou à tel aspect de cette valeur, traitée de cette manière et d'aucune autre, permettent-ils de conclure, non pas à telles ou telles aventures subies réellement, non pas à tels ou tels complexes refoulés, mais à telle ou telle structure fondamentale, humaine et artistique?

Voici, d'autre part, un artiste très émotif, aux passions violentes, aux réactions vives et puissantes, un enthousiaste, épris d'infini, mais vite déprimé. L'univers le dépasse, comme un mystère formidable, comme une contradiction réalisée, comme une lutte perpétuelle de forces antagonistes. Le monde lui apparaît plein de souffrances, de douleurs et de mort, plein aussi du mystère de Dieu. Cet artiste peint un paysage. Touches tourmentées, rudes, simplistes, brutales. Choix de couleurs dépressives, tendance à une certaine monochromie fondamentale, d'où jaillit un sentiment unique; sur un fond mystique, l'opposition incompréhensible de la vie et de la mort, de l'infini et du fini, de la lumière et des ténèbres, de l'or rutilant et des tonalités sombres. Devine-t-on pourquoi et comment l'œuvre d'art exprime dans la matière, une intuition personnelle, qui d'un point de vue original découvre dans les événements, les choses et les personnes telle valeur fondamentale dans tel aspect déterminé?

## II.

Qu'il me soit permis d'émettre quelques réflexions sur certains caractères essentiels de l'œuvre d'art. Ces réflexions sont forcément incomplètes, mais elles peuvent servir d'amorce à des méditations plus approfondies.

Dans les entretiens précédents, nous avons insisté, à plusieurs reprises, sur l'importance capitale de la technique pure, ordonnatrice de la matière. *Toujours*, qu'il y ait expression d'une valeur anesthésique ou non, l'œuvre révèle la poursuite consciente ou inconsciente d'une harmonie sensorielle. C'est dans cette domination de la matière préexistante par l'esprit contemplateur et démiurgique qu'il faut voir la finalité artistique proprement dite.

La matière à sa beauté propre, naturelle, indépendante de l'homme. C'est un des mérites de l'art moderne de nous avoir fait comprendre la valeur esthétique des bois, aux veines vivantes, harmonieuses, variées. Mais en art, la matière est choisie, arrangée, pétrie par l'artiste, amoureux de perceptions pures, aussi riches et abondantes que possible.

La peinture est avant tout l'art des sensations visuelles, des sensations colorées. Si l'on y poursuit la profondeur et le relief, c'est uniquement par les variations de la lumière qu'on doit les atteindre. Or, la sensation colorée se présente à nous avec une

richesse inexprimable : une grande partie de la psychologie des couleurs serait à rappeler ici.

Il y a tout d'abord, le jeu admirable des *diverses tonalités*, isolées ou s'influençant les unes les autres dans l'étendue spatiale. Toutes ces *nuances*, tous ces contrastes se marient ou se repoussent en s'embellissant, dans des synthèses originales. L'*intensité* y vibre, plus ou moins forte et franche, soit dans les mêmes tons, soit dans des tons différents : je me souviens avec délices de tel ciel doré, uniformément jaune mais admirablement nuancé d'après la distribution lumineuse. La *pureté* des couleurs est tantôt éclatante, tantôt atténuée, tantôt même ternie par les gris plus ou moins foncés qui la menacent ou la mangent.

Toutes ces sensations ont leur sens propre; par suite de l'unité de la conscience humaine, elles ont aussi leur signification associée. Il me semble indéniable que les couleurs ont une valeur affective. Sans doute, beaucoup de fantaisies, charmantes ou insupportables, cherchent dans ce fait des prétextes à poésie. Mais au delà des valeurs affectives admises conventionnellement par des sociétés, il semble bien qu'il faut admettre des répercussions, universellement humaines, de la lumière dans la sensibilité profonde. Certaines couleurs, comme le rouge, excitent rapidement l'organisme : elles sont éblouissantes, violentes, enthousiasmantes, mais suivies de lentes dépressions. D'autres, au contraire, tel le jaune, émeuvent lentement et en crescendo le système nerveux et l'affectivité; elles exaltent calmement et de façon plus durable. Les tonalités sombres, violettes et noires, sont déprimantes : ce n'est pas sans raison qu'on les considère comme des teintes de deuil.

Les couleurs ont leur valeur représentative. Pourquoi les enfants peignent-ils tous les arbres « verts »? Le vert est-il « vu » ou simplement « pensé »? L'impressionnisme nous a appris qu'il fallait le considérer, dans le cas que nous citons, comme une pure construction mentale. Le feuillage que nous percevons sur la rétine est une masse mouvante de points lumineux *hétérogènes* infiniment divers et variés.

Enfin, l'artiste exprime et communique ses sensations colorées, grâce à une matière chimique, grâce à la « couleur » qu'il se prépare ou s'achète. Ce serait le moment de parler de l'esthétique de la pâte, tantôt délayée, tantôt épaisse; tantôt délicatement étendue en minces couches superposées, tantôt grassement et solidement plaquée en touches puissantes; tantôt largement broyée, tantôt finement pointillée. Telle toile nous révèle un effort patient, tel autre une inspiration brusque. Il y a des peintres qui cachent leur labeur, d'autres l'évalent. Quel mystère de vie trépidante et palpitante dans les mouvements du pinceau! Quelle admirable chose que la lutte hardie et patiente, humblement soumise et audacieuse, contre les résistances de la matière brute à l'idéal de beauté sensorielle! Quelle harmonie dans la pure technique qui répète parfois sans le savoir un mouvement-thème en variations innombrables!

Que l'arbre soit vert, comme on le *pense*, ou qu'il soit infiniment nuancé comme on le *voit*, ou qu'il soit d'un rouge incompréhensible, comme on le *sent*, dans certaines circonstances, qu'il soit traité pour lui-même, comme étant le personnage principal ou en fonction d'une ambiance qui influe sur ses teintes, qu'importe tout cela, du point de vue de l'art formel, du moment que l'artiste célèbre la victoire de l'esprit créateur sur n'importe quelle matière visuelle?

\* \* \*

Il ne peut être question d'étudier la matière des arts principaux : quelques remarques doivent suffire. Le dessin est avant tout linéaire et secondairement lumineux en faisant abstraction du jeu des couleurs. Son objet propre est le contour plus que le relief. Dès

qu'intervient la troisième dimension, le sculptural envahit le linéaire. Le dessin émeut à la fois les sens visuels et moteurs. Plus encore que la couleur, il traduit l'émotivité du caractère, encore qu'il puisse être tantôt intellectuel, tantôt affectif, et donner l'impression soit du statique soit du mouvement.

La sculpture pure est formellement un art spatial : ce qui prime ici, c'est la jouissance de la troisième dimension, donc du volume et de la masse. Quelle magnificence dans le balancement ordonné des portions de l'espace ! Sans doute, pour être complètement mises en valeur, il leur faut de la lumière. C'est la lumière qui accusera les arêtes et les lignes et qui donnera tout leur sens aux bosses et aux creux, mais elle n'interviendra que comme adjuvant : pour rendre visible ce que l'œil perçoit aussi bien en se mouvant qu'en subissant les impressions rétinienne. Qu'on ne nous accuse pas d'hérésie esthétique : ce qui importe avant tout à la sculpture pure, c'est qu'elle aime pour lui-même l'espace à trois dimensions. Si elle le subordonne à des valeurs autres que purement esthétiques, elle doit continuer à le respecter et ne point le prostituer à de simples images visuelles ou poétiques.

De la musique pure, on a assez parlé pour que nous ne nous risquions pas à tenter le moindre développement. On sait assez — quoique beaucoup l'oublie en lisant un programme ou en rêvant à un titre ensorceleur — que la musique est faite de sons, de silences et de rythmes. Tous ses éléments se ramènent à ceux-là : les sons vibrent simples ou composés, en accords, socialement admis ou en discordances révolutionnaires, riches ou pauvres suivant les harmoniques et les timbres instrumentaux, forts ou faibles, tantôt unis dans des formes d'ensemble dont le rythme constitue la seule unité, tantôt en se suivant à des intervalles différents, constituant des phrases mélodieuses... toujours s'amalgamant infiniment variés, en des constructions ordonnées, intellectuelles, mathématiques, simples comme des chants enfantins monotones ou complexes comme le *Sacre du Printemps*.

Quant à la poésie pure, le ciel nous préserve de lever nos regards jusqu'à sa virginale beauté.

#### « La fille de Minos et de Pasiphaë. »

« Divine musique, dit-on, sons mélodieux, rythme, ordre et mesure ». Sans doute, sans doute ! Mais on ajoute que rien n'est à comprendre, rien à imaginer puisque toute signification est étrangère à ce qui n'est que purement poétique. Hélas ! Je n'y suis plus, car enfin, la fille de Minos et de Pasiphaë, est tout de même autre chose que la chatte noire de la vieille demoiselle, ma voisine. Il ne s'agit pas en poésie, de sons musicaux, mais de sons *verbaux*. A tout verbe est attaché un sens incarné dans une image auditive, associée, elle, à d'autres images. Du rêve cristallisé dans une intuition évoquée par des sons... Ah ! certes, ne mêlons pas les théorèmes d'Euclide aux poèmes de Verlaine. Point n'est requis que la raison pure (elle aussi !) s'exprime en vers pour que naisse la poésie : il suffit d'un peu de sentiment, d'un peu de rêverie, d'un peu d'intuition, exprimée dans la musique des mots, c'est-à-dire des sons *verbaux*. Qu'on me pardonne de m'arrêter à mi-chemin, car je ne suis qu'à mi-chemin dans mon excursion au pays de la poésie pure. *It's a long way...*

### III.

La vision du monde qui se fait matière dans l'œuvre d'art soulève à son tour de nombreux problèmes. Chaque homme à sa *Weltanschauung* à lui. Chaque philosophie personnelle fait apparaître dans une lumière originale les mêmes valeurs qui intéressent toute l'humanité. Mais ces valeurs sans lesquelles ne s'expliqueraient ni le savoir ni l'agir, sont elles-mêmes aussi nombreuses que les sens que l'homme attache à ses activités et donne

à ses sentiments. L'art manifeste de façon éclatante le religieux, le magique, le social, l'érotique, le sensoriel, le moral, l'esthétique pur, le technique, etc.

Prenons un seul exemple : le religieux, et ne le considérons que matérialisé par la musique. Faisons abstraction de la pure technique, pour autant que cela puisse se faire (car nous l'avons dit, l'œuvre d'art est substantiellement une, comme l'homme). Il nous paraît absolument évident que l'idéal religieux, tributaire d'une conception générale du monde, de la vie et de la mort, de l'art et de la technique, diffère sensiblement, tout en gardant ses traits absolument essentiels, dans les Messes Solennelles dans lesquelles il se matérialise. Opposons, par exemple, le plain-chant aux chœurs de la Renaissance, et ceux-ci aux sentiments sonorisés d'un Bach, d'un Mozart, puis d'un Beethoven ; comparons les Messes de ces incomparables artistes au mystère de *Parsifal*, et plus près de nous, à la merveilleuse *Symphonie de Psaumes* de Stravinsky. N'est-il pas évident, qu'il s'agit ici de « visions » toutes personnelles, tant au point de vue individuel, qu'au point de vue des milieux sociaux qui se cristallisent dans l'individu. Ce qui vaut pour la peinture religieuse — qu'on veuille se rappeler notre conférence précédente — vaut pour la musique et pour tous les arts.

Sous quel aspect l'idéal religieux est-il « vécu » et « éprouvé » ? Comme simplement et divinement harmonieux ? Dans ce cas, il s'agit de cette beauté pure que l'on retrouve chez un Fra-Angelico, dans d'admirables séquences du Moyen âge, dans de très nombreuses pages de Bach. Mais la religion peut être représentée aussi dans ses aspects tragiques : qu'on se rappelle certaines prophéties, l'art tant discuté d'un Servaes, et d'une certaine façon le *Dies Irae*, traversé tout entier de l'angoisse de l'homme devant l'infinie Justice. Sublime, dramatique, grandiose, gracieuse comme la réalité, la religion peut toucher le sentiment de façons bien diverses. Pourquoi réverrait-on d'une manifestation codifiée, abstraite et unique, là où il s'agit de vie profonde, non certes débridée et subjective, mais réagissant fidèlement et originellement à un donné objectif admis ?

\* \* \*

Valeurs et aspects des valeurs subissent l'influence de la conception générale du monde. N'attirons l'attention que sur quelques traits typiques que l'on retrouve assez facilement dans les œuvres d'art. Rappelons-nous, d'autre part, que toute *Weltanschauung* concrète est le point d'intersection de très nombreux courants qui mêlent leurs eaux en les dosant diversement et en les chassant dans des directions parfois opposées.

Il est tout d'abord manifeste que notre expérience vulgaire nous représente un univers composé de « choses » et de « personnes » multiples, distinctes les unes des autres. D'autre part, lorsque nous réfléchissons assez vite, nous en arrivons à conclure qu'au fond de cette multiplicité innombrable git quelque chose de commun et d'unique : matière ? esprit ? ou, *mutatis mutandis*, cause créatrice transcendante ?

Puisque l'homme — c'est un fait — subsiste fort difficilement dans l'équilibre instable qui constitue son essence (l'homme vraiment homme n'est-il pas un danseur de corde ?), il est attiré par des penchants mystérieux à tomber à gauche ou à droite, c'est-à-dire à accentuer tel ou tel aspect de l'univers au détriment de l'autre. Le pluralisme affirme la multiplicité au point d'en arriver parfois à nier l'unité profonde du Tout. Le monisme, au contraire, s'absorbe tellement dans la fixation du Tout unique, qu'il aboutit parfois à considérer le multiple comme pure illusion.

Ne croyons pas que le pluralisme et le monisme ne sont que des systèmes philosophiques logiquement élaborés : ils correspondent

à des tendances profondes. Avant d'être formulés clairement et distinctement, ils préexistent plus ou moins confus et vagues, plus ou moins subconscients, dans la structure humaine, non pas de tel ou tel original qui s'intitulerait un beau jour ami de la sagesse, mais aussi dans la complexion de la masse non moins originale des amis de la sottise. Je veux dire que, philosophe ou non, l'artiste en tant qu'homme, est ou bien plutôt pluraliste ou bien plutôt moniste ou bien harmonieusement équilibré, qu'il en ait conscience ou non. Finissons-en, une fois pour toutes, avec la question ingénue : « Mais enfin, l'artiste « sait-il » tout ce qu'il met dans son œuvre, et ce que les autres y découvrent ? » Non, chère âme inquiète, l'artiste ne le *sait* pas : parfois il le devine, parfois il en a un pressentiment, la plupart du temps il ne s'en soucie guère.

Le pluralisme en art est l'apanage — cela va de soi — des artistes et des époques individualistes. Les objets sont bien délimités dans le temps et dans l'espace. Les couleurs, attachées aux choses, se distinguent et s'opposent entre elles ; les lignes sont bien découpées et nettes. La plupart des artistes du moyen âge et de la Renaissance, tous les classiques et les néo-classiques (David, Ingres) tous les intellectualistes en architecture, en musique, en poésie sont à tendances plutôt pluralistes.

Si cette énumération semble peu précise, elle gagnera peut-être en clarté par la considération des caractères de l'art moniste. Il y a ici infiniment de visions fort nuancées. Comme un Rembrandt est rebelle à toute classification ! Pour lui, il semble y avoir deux forces antagonistes : la lumière et les ténèbres. Elles semblent bien constituer le fond des choses mais sont-elles irréductibles l'une à l'autre, ou unifiées dans une synthèse supérieure ?

Pour les impressionnistes, tout est sensation colorée, tout est point lumineux, la lumière apparaît vraiment comme la substance de tout. Chose curieuse ! Sans le savoir, voici nos peintres « positivistes » partisans d'une philosophie médiévale pour laquelle l'essence de la matière est lumière. C'est à dessiner que je rappelle ce système d'origine néo-platonicienne et à tendances scientifiques... En ce siècle, qui mérite peut-être d'être appelé le siècle de Max Planck, père des théories géniales sur la constitution électro-lumineuse de la matière, ne vaut-il pas la peine de se rappeler nos vieux docteurs de la fin du XII<sup>e</sup> siècle ? Autre problème : n'est-ce pas un fait étrange à constater que le parallélisme des différents facteurs d'une culture : art, science, politique, morale, etc. ont à chaque moment et parfois sans interinfluence directe, des points communs ou analogues. Une métaphysique de l'esprit objectif ne trouve-t-elle pas ici sa place tout indiquée ?

Mais ne nous égarons pas. Le monisme, nous le retrouverions sans peine, dans le futurisme (déjà bien « passé »), pour lequel tout est mouvement, et dans le cubisme orthodoxe, lequel, par réaction contre l'impressionnisme (culte de la *surface* colorée et de l'*apparence* fluide et extérieure de l'univers) proclame la valeur du volume et de la structure interne et solide des masses corporelles. En d'autres termes, le cubisme admet un monisme spatial : ce qui est donné, c'est l'espace. Tout ce qui est, se découpe dans les trois dimensions, suivant des lois géométriques, harmonieuses, allant du simple au complexe. Ne croirait-on pas entendre l'écho du divin Platon, expliquant dans le *Timée*, comment le demiurge organise l'immense et vide réservoir de la matière ?

\* \* \*

A-t-on souvent dit et répété, que l'art doit manifester avec éclat, l'idée, le général, l'universel, le typique ? Il serait temps d'examiner cette formule. Quand on analyse la conscience, on découvre assez vite que, grâce à l'intelligence nous percevons le « sens » de chaque chose. Nous savons que toute chose est ce

qu'elle est : elle-même, en soi, et pas une autre. Le « sens » est-il singulier ou général ? Le fait est que nous pouvons fixer l'attention sur la chose tout originale et particulière dont nous saisissons la signification, ou sur la signification commune à cette chose et à celles qui lui ressemblent. Dans les deux cas, il y a signification et il y a chose concrète perçue. Mais tantôt la signification nous paraît individualisée, tantôt elle nous semble plus générale.

Pour ce qui est des sciences, un philosophe contemporain de grande valeur, Heinrich Rickert a proposé de distinguer les disciplines scientifiques qui cherchent à élaborer un objet « singulier » de celles qui tendent au général et s'en contentent. Il y a, d'après lui, une « individualisierende Wissenschaft » (exemple, l'histoire) à côté d'une « generalisierende Wissenschaft » (exemple, la physique). Ne discutons pas ces termes et admettons que sans aucun doute, certains artistes poursuivent le strictement caractéristique, d'autres ce qui semble typique et moyen. Il semble bien, soit dit entre parenthèses, que plus on s'approche de la moyenne, en superposant des portraits d'homme, plus l'image composite ainsi obtenue semble satisfaisante et harmonieuse.

Il est difficile d'éprouver les mêmes sentiments devant la *Joconde* et la *Vénus* de Milo. Toutes deux, dirait une certaine esthétique, représentent dans la matière la Beauté féminine, l'éternel Féminin. Sans doute. Mais pourquoi me semble-t-il que devant la *Joconde*, ma conscience oscille du mystère de Mona Lisa — de cette femme bien déterminée — au mystère de la femme en général, pour revenir toujours à la femme bien individuelle ? Tandis que devant la *Vénus* de Milo, j'admire une beauté désindividualisée et ne pense que par éclairs, pour un tout petit instant, à telle ou telle Grecque déterminée ?

Ce qui vaut pour les œuvres, vaut pour les artistes et pour les amateurs. Parmi ceux-ci, les uns cherchent partout l'individuel, les autres partout le général, même là où il ne faudrait pas le chercher. Certains amateurs plus ou moins sincères se mettent à philosopher sur leurs impressions, et habitués comme ils sont à professer *ex cathedra* et à généraliser leurs expériences suffisamment nombreuses ou simplement personnelles, ils arrivent à ce que vous savez... Mais ceci est une autre affaire.

\* \* \*

Pluralistes ou monistes, fascinés par l'individuel dans le général ou par le général dans l'individuel, les artistes sont aussi physioplastiques (impressionnistes) ou idéoplastiques (expressionnistes). Encore un coup, ne reculons pas devant les termes — ils n'ont rien d'effrayant — ni devant les réalités : elles sont toutes simples. Lorsque nous percevons le réel (pour faciliter l'exposé, disons le monde extérieur) nous nous en formons une double représentation. L'une est formée surtout de sensations subies au moment même ou conservées par une mémoire très vive, l'autre est transformée par le cerveau et simplifiée par la pensée.

Représentez-vous un arbre et dessinez-le mentalement. Les uns voient un tronc, un cylindre plus ou moins régulier, surmonté d'une masse sphérique. Le cylindre-tronc est sombre, noir, la masse sphérique du feuillage est verte. L'arbre, ainsi esquissé correspond-il à l'arbre réel ? Sans doute. Mais il n'en est que la représentation schématique : il en est le symbole élaboré, il en est la forme pensée ou *idéoplastique*. D'autres, au contraire, s'attachent à leurs sensations actuelles et voient se mouvoir des points diversement colorés dans un ensemble aux contours fuyants : l'arbre qu'ils voient et essayent de peindre est l'arbre tel qu'il est subi par la rétine, tel qu'il est imprimé dans la conscience suivant sa nature sensible : *physioplastique*.

Pour corser l'exposé, ajoutons que les images schématiques peuvent s'éloigner de plus en plus du réel subi par la sensibilité.

D'un bonhomme enfantin, coloré de jaune khaki, un soldat peut devenir une simple ligne, terminée par un rond et traversé par une autre ligne. L'expressionnisme exprime dans la matière la vision schématique du monde, vision élaborée par l'affectivité profonde, tandis que l'impressionnisme incarne dans des formes sensibles la vision subie par l'appareil sensoriel et l'affectivité immédiate.

Rien ne sert de discuter si l'expressionnisme, l'impressionnisme et leur synthèse se justifient tous les trois en art : il suffit, pour le moment de constater que des œuvres sont possibles, d'inspiration diverse. Ce qui importe avant tout, nous l'avons dit, c'est que, impressionniste ou expressionniste, physioplastique ou idéoplastique, l'art soit formellement artistique. La sculpture nègre, vaut d'après certains, au point de vue des pures sensations spatiales, la sculpture grecque : elle n'est pourtant pas belle « totalement » au même sens. Et de même, la *Passion* de Servaes, tout expressionniste et schématique qu'elle soit, est infiniment supérieure, au point de vue de la sincérité de l'expression et de la perfection linéaire et picturale, à des tableaux religieux qui copient fidèlement, et sans beauté sensorielle, ce qu'on croit être le réel extérieur.

## IV.

L'œuvre d'art manifeste dans une matière originalement pétrie, une vision personnelle du monde, concrétisée dans une valeur elle-même considérée dans un aspect déterminé. En dernière analyse, l'œuvre d'art est forme individuelle, parce qu'elle émane d'une personne, ayant des caractères subjectifs incommunicables.

Müller-Freienfels, un des psychologues de l'art les plus connus, a analysé du point de vue de la personne, quelques-unes des œuvres artistiques. Sans doute, ses études ne sont encore que des ébauches mais riches en remarques suggestives.

Si l'on tient compte de ce que tout état de conscience implique représentation et réaction affective, on doit admettre que les hommes se divisent en deux classes extrêmes lesquelles peuvent évidemment se fusionner dans une catégorie intermédiaire. Il y a des intuitifs et il y a des sentimentaux. Donc il y aura des artistes qui expriment ce qu'ils se *représentent*, d'autres ce qu'ils *éprouvent*. Les uns arrêtent le courant de la conscience et le concentrent dans des images *immobiles*, les autres se laissent aller à la course vertigineuse des moments *successifs* : il y aura donc des « statiques » et des « dynamiques ».

D'un autre point de vue encore, il faudra distinguer des créations cérébrales, volontaires, sentimentales; des types sensoriels, imaginatifs, intellectuels.

Veut-on fixer les attitudes du moi, soit en lui-même soit vis-à-vis des autres? Il faudra ranger d'une part des œuvres dépressives d'artistes qui se sentent misérables, pauvres, faibles, désillusionnés; d'autre part, les œuvres optimistes d'hommes qui ont confiance dans la vie et se réjouissent du présent, en affirmant et même en exaltant leur personnalité. Les uns sont animés de sentiments agressifs vis-à-vis de leurs semblables; il n'est pas rare qu'ils les fustigent sans pitié : Aristophane, Molière, Daumier... Les autres s'aperçoivent tout aussi bien des défauts de l'homme mais lui sont plutôt sympathiques; ils aiment, même en châtiant et restent toujours bien disposés : l'humour d'un Dickens en est un frappant exemple.

Il y a des artistes érotiques, il y a des mystiques. Pour n'en point oublier, disons qu'il y en a de toute espèce, de toute nation et de toute tribu : tous, bien individualisés dans leur tempérament, leur caractère et leur personne.

On voit quelle tâche écrasante menace celui qui, les yeux fermés s'attelle à l'étude positive de la vie artistique, dans ses éléments esthétiques et anesthésiques. A supposer que l'on oublie tout ce

qui vient d'être dit ou que l'on prenne parti contre toutes les idées émises, (ces choses n'auraient rien d'étonnant), on ne nous en voudra pas d'espérer que ces notes ont rappelé, une fois de plus, que l'art est un phénomène des plus complexes et qu'il faut en Esthétique se garder des jugements trop rapides ou trop absolus.

E. De BRUYNE,  
Professeur à l'Université de Gand.

## Souvenirs de la vie littéraire<sup>(1)</sup>

1912-1914

En prenant contact avec le grand public, notre enquête allait se dépouiller de ses nuances et se simplifier à l'excès. Nous ne la reconnaissons plus sous les formules arbitrairement découpées où l'on prétendait la réduire; et, de toutes les chroniques qui lui furent consacrées, en ce printemps de 1913, nous vîmes bientôt surgir un type « agathonien », d'aspect caricatural, qui ne ressemblait guère au jeune Français qu'elle avait voulu peindre. A en croire ces journalistes, dont le scepticisme affectait de rester étranger au mouvement profond qui nous l'avait dictée, c'était par son dédain de la pensée, son goût des valeurs brutales, que se définissait la jeunesse nouvelle. Parce que nous avions montré l'influence du sport sur l'esprit et les mœurs de cette génération, nous n'étions plus, Tarde et moi, que les « philosophes du muscle »! Je me souviens encore de l'ironique dialogue où notre cher André du Fresnois, opposant un « agathonien » aux héroïnes sentimentales et décoratives de Jean-Louis Vaudoyer, lui faisait dire en manière de défi : « Le temps est passé des vaines mélancolies; et l'amour n'occupe plus qu'une chapelle dans le temple où nous rendons un culte à la force et à l'énergie. Si nous laissons à l'enfant capricieux ses ailes, c'est pour bien marquer que nous honorons surtout en lui un précurseur, l'aviateur du temps passé! » On y voyait aussi le même « agathonien » malmenant les gentils poètes de l'Ecole de Versailles, les habiles et délicats séides d'Henri de Régnier qu'on surnommait alors les « tapisseries du cœur » : « Nous mourons de trop lire et de trop rêver, leur déclarait notre insolent disciple. Ayez soin de ne pas oublier vos exercices suédois »! Ainsi l'esprit du boulevard s'emparait d'Agathon : c'était la rançon du succès, et nous n'y pouvions rien. Mais quand nous célébrions le rôle de l'aviation et du sport, nous songions bien plutôt à l'auteur du *Grand Meaulnes*, qui ne quittait son royaume de féerie et de rêves que pour rejoindre, chaque dimanche, son équipe de football, à cet Alain Fournier qui, regardant du balcon de *Paris-Journal* les premiers aéroplanes — « cela qu'on n'avait jamais vu » — éprouvait une « angoisse et un orgueil sans mots! » Non, nous n'avions pas, ce faisant, l'impression de travailler à l'« avènement définitif de la panbœtie »; et nous ne retrouvions pas nos jeunes gens, dans ces « petits philistins » à qui la philosophie de l'action donnait « la prétention de parler en maîtres, au lieu de se blottir silencieusement dans leur insignifiance », comme le leur conseillait Paul Souday, que notre « sensationnel et fragile ouvrage » avait eu le don de mettre en colère!

De quel crayon rageur en avait-il couvert les marges, à cette terrasse du café de la Régence, où il venait, chaque soir, lire les livres nouveaux, en buvant son vermouth! Largement carré dans

(1) Voir la *Revue catholique* des 20 novembre, 11 et 25 décembre 1931, 15 janvier 1932.

son fauteuil d'osier, le feutre noir rejeté en arrière, la mine renfrognée, sa moustache de mousquetaire en bataille, c'est avec une sorte de fureur qu'il avait annoté notre fâcheuse enquête! Il tenait d'une main le volume, le dos brisé, les pages repliées sur elles-mêmes et, de l'autre, il soulignait les phrases qui le faisaient bondir, jetant, çà et là, une épithète dont la moins injurieuse était : *crétin, idiot*, ou quelque synonyme plus vigoureux encore. A la dernière page, un juron de grognard résumait son jugement. Puis, ayant fourré le bouquin dans sa poche, avec un haussement de ses lourdes épaules, il était remonté par les quais vers son logis de la rue Guénégaud, dégoûté de sa lecture, mais pleinement convaincu du caractère heureusement conjectural de ces enquêtes pénibles et de ces lugubres prophéties! Le mercredi suivant, au rez-de-chaussée du *Temps*, ce fut un bel abutage!

D'un mot — et qui devait rester — Paul Souday nous faisait notre affaire : il dénonçait en nous « les jeunes ennemis de l'intellectualisme », et notre livre, qu'il dépeçait en six colonnes, n'était plus qu'« un déboulochage général de la philosophie, une charge à fond contre les idées! » D'après notre censeur, la jeunesse dont nous tentions l'apologie, se signalait surtout par son *mépris de l'intelligence* : elle sacrifiait la pensée au goût de l'action, de la vie! Agathon lui-même n'était-il pas bergsonien? C'était assez pour conclure que « l'abaissement intellectuel apparaissait comme le symptôme le plus net de la renaissance de l'énergie nationale » dont on nous rebattait les oreilles! Insensible à l'opportunité de cette réaction bienfaisante, Souday s'en prenait à ce que notre enquête avait de plus personnel et, je l'avoue, de plus contestable, à son idéologie. Tous les péchés du bergsonisme, du pragmatisme, retombaient sur la tête de nos jeunes gens qui expiaient sans merci les méfaits de notre aventureuse synthèse. Bref l'agathonien, selon Souday, n'était qu'un petit jeune homme qui « pensait peu, mais bien, qui haïssait l'art et la littérature, et préférait le nécessaire de l'action positive aux intellectualités superflues » : méritait-il de « laisser une trace dans la mémoire des hommes »? Voilà ce que nous avons gagné à faire les philosophes, et nous n'en avons pas fini avec cette accusation d'anti-intellectualisme! Mais qu'avions-nous voulu dire, sinon que cette jeunesse entendait s'opposer à une génération hésitante, impuissante à briser le cercle de ses doutes et si complaisante aux jeux de sa pensée qu'elle proscrivait toute action comme méprisable et entachée de servitude? En donnant aux réalités du sentiment et de l'action une place que leur refusaient jadis les purs « intellectuels », nous ne croyions pas attenter à la suprématie de l'intelligence : de telles dispositions nous semblaient, au contraire, l'enrichir en la dissuadant de demeurer stérile. Il se pouvait, au reste, que nous eussions un jour à défendre sa primauté contre les empiètements du sens pratique, mais nous n'en étions pas encore là... Sur le fond du problème, nous n'avions pas pris position.

Je commençai pourtant d'y réfléchir et le long entretien qu'à quelque temps de là nous accorda René Boylesve, me laissa une impression profonde dont je devais plus tard me souvenir. Comment avions-nous pu, Tarde et moi, le faire sortir de ce domaine romanesque où, par une excessive réserve, il s'enfermait si jalousement? C'est que notre enquête touchait à ce qui lui était le plus sensible au cœur : au patriotisme et à la vie de l'esprit, qu'il ne séparait pas. Et nous eûmes la rare fortune de l'entendre parler de ce qu'il cachait d'ordinaire, par crainte qu'on ne le comprît mal. Qu'il avait donc de pudeur à se découvrir! Nul, au fond, n'était plus passionné, ne tenait plus fermement à ses idées, que cet « homme aux dehors si calmes, si courtois, et qui n'a peut-être jamais contredit expressément un interlocuteur »; mais il ne lui arrivait guère de se départir de sa retenue. Il se contentait de souffrir de ce qui l'offensait, et l'on voyait dans son regard brillant, une

sorte d'arrière-fond douloureux, où se découvrait une invincible solitude.

« Je m'aperçois, notait-il un jour pour lui seul, je m'aperçois que je passe ma vie avec des gens devant lesquels je n'oserais pas parler d'honneur, parce qu'ils me traiteraient de pauvre garçon. Ils ne sentent point cela qui bouillonne en moi, qui est ma suprême ressource et la source même de mon activité. Car pourquoi donc fais-je de la littérature? Et eux, qu'aiment-ils? Vivre. Mais ils vivraient partout, ils ne défendraient pas leur sol... Il n'y a rien pourquoi ils ne renonceraient eux-mêmes. Or, c'est cela qui me semble le faite de la volupté : souffrir pour quelque chose qui est bien moi-même, mais agrandi ou magnifié : honneur, œuvre, patrie. » Pour René Boylesve, le culte de la patrie mettait l'homme en état de désintéressement, en une certaine aptitude à se sacrifier à quelque chose qu'il ne voit pas, qu'il ne touche pas : le désintéressement, c'était le principe de son art, et c'était toute sa vie... Comme il s'irritait d'entendre dire que les romanciers ne sauraient avoir l'esprit que frivole, lui qui mettait dans son métier tout le sérieux de la conscience morale! Ouvert à toutes les préoccupations humaines, il n'entendait pas davantage se soustraire à l'influence des événements publics. Nul ne lui paraissait plus niais qu'un « monsieur ou une dame qui, en buvant une tasse de thé ou un verre de porto, se proclament anarchistes », et Dieu sait s'il en coudoyait! Ce Boylesve secret, tout en vibrations intérieures, au visage attentif et grave, si différent de celui qui, chaque lundi, ouvrait ses salons de la rue des Vignes à la foule des gens du monde, nous le découvrimmes vraiment le jour où, seuls avec lui, dans son cabinet de Passy, il crut devoir nous définir exactement l'impression que lui avait produite notre livre... Oui, cet entretien avait eu pour Boylesve un caractère d'obligation, et la lettre qu'il nous avait auparavant écrite le laissait pressentir :

*D'une façon tout à fait générale, nous disait-il, je crois cette manifestation de la jeunesse nouvelle utile et opportune... Il était bon que l'étranger et que même beaucoup de nationaux apprissent que la France n'était pas qu'un roseau pensant. Vous l'avez prouvé et je crois que c'est une œuvre non seulement louable, mais nécessaire. Elle peut avoir une salutaire influence sur l'état musculaire du pays. Vous décrivez une génération qui bondit sous le soufflet allemand et qui était préparée à ce mouvement par les insanités de la génération immédiatement précédente, de sorte que, même sans le choc venu de l'extérieur, la réaction se fut faite normalement à l'intérieur, mais elle se trouve décuplée en intensité. Voilà pourquoi, à mes yeux, cette génération indispensable est d'avance absoute de tous les excès qu'elle peut ou pourra commettre dans le sens où elle est entraînée. Je me sens de cœur avec elle et je ne puis retenir mon indulgence pour elle, même quand je la crois s'intoxiquer un peu de logique et s'emballer par l'effet de ce poison qu'elle condamne, jusqu'à franchir les bornes où un instinct tout à fait sain la devrait arrêter.*

Boylesve craignait, en effet, qu'il n'y eût pas que le bond généreux dans son cas, mais un esprit de réaction systématique dont elle devait se méfier; et après nous avoir approuvé, vu les circonstances, il nous répétait, avec plus de nuances d'amitié, mais d'un aussi ferme propos, ce que la critique grondeuse de Souday nous avait opposé :

*C'est la réaction, ajoutait-il, c'est la réaction contre une génération qui passe pour s'être piquée d'antipatriotisme, en même temps que d'intellectualisme, qui vous pousse à réduire le rôle de l'intelligence et du goût de la culture. Prenez garde que la paresse humaine ne profite de votre apparent dédain pour la suprématie intellectuelle, pour abaisser promptement vos jeunes gens. Le ton que je sens dans votre livre, je l'approuverais à peu près s'il était destiné à être entendu*

de tous les conscrits de France. En vous lisant, je suis obligé de me dire à toutes les pages : « Evidemment, nous sommes à la veille de la mobilisation; et il ne s'agit pas de subtiliser; nos chaussures et nos armes! Et Dieu soit avec nous! » Et je vous donne raison parce que le cas est peut-être, en effet, celui que vous me faites supposer. Mais, tout de même, votre ouvrage n'est pas une instruction pour le soldat en campagne. Le jeune Français appartenant à l'élite, qui doit assurément penser à cette campagne, ne peut tout de même pas ne penser qu'à cela. Il y aura cela peut-être; mais après cela, il y aura certainement autre chose : la vie nationale reprendra comme par le passé, espérons-le! Vainqueurs, nous ne penserons pas qu'à l'action, nous ne ferons pas un peuple de traîneurs de sabres ou de tâcherons abrutis; vaincus, même en pensant à l'action, il ne sera pas mauvais que, comme nous l'avons déjà fait après d'autres désastres, nous songions à nous relever aussi par toutes les ressources qu'offre l'intelligence!

Faut-il dire que nous avons hâte de nous expliquer avec notre grand ami et de dissiper l'équivoque. Nous avons dénoncé le faux antagonisme de la pensée et de l'action, ce n'était pas pour en créer un autre, plus dommageable encore!

— Mais, je le sais bien, nous assura-t-il avec une chaude affection après avoir entendu notre défense. Et je le revois encore, dans sa bibliothèque de style anglais, confortable comme une cabine de yacht, et dont les hautes fenêtres s'ouvraient sur de grands arbres et sur le ciel... Il s'était placé à contre-jour, dans l'angle d'un divan de velours sombre, que surmontait la rangée des reliures sous leur vitrine d'acajou. La tête appuyée sur les doigts, dont l'ombre abritait ses grands yeux farouches, sa belle tête pâle, au large front dégarni, à la barbe assyrienne, plongée dans une demi-lumière, il nous avait étonné sans rien dire : puis d'une voix grave, au « frémissement d'alto », il avait repris, une à une, les objections de sa lettre, les coupant parfois d'un petit rire, net et bref « comme une sentence ». A voir le vif battement de ses cils, on décelait combien de tels sujets lui tenaient au cœur : à son tour, il défendait sa raison d'être, celle des hommes de son âge :

— Agir, agir, dites-vous... Je n'ai connu, moi, toute ma vie, que des jeunes gens disposés à agir... Il faut proposer un sens à leurs facultés intellectuelles, et le dédain des facultés intellectuelles me semble éminemment dangereux et, je vous l'avoue, incompréhensible...

— Mais, mon cher maître, jamais génération ne fut aussi soucieuse de discernement, de clairvoyance. Seulement son esprit critique n'est point tournée vers la négation...

— Sans doute, mais en vous lisant, on a trop l'impression que vous vous adressez à d'excellents jeunes gens qui ne demandent qu'à servir et à obéir. Ce sont des chefs qu'il faut former. La modestie de ces garçons ou la vôtre est surprenante, elle est exagérée. Ah! si nous étions dans une société organisée, où la jeunesse trouvât des chefs naturels ou désignés, j'admettrais cette attitude; mais nous sommes dans une société à organiser, et la jeunesse qui sera chargée de ce soin, je la trouve trop soumise, trop disposée à dire : « Marchons », parce qu'elle aime la marche!

Et il riait, de son rire doux-amer, en ouvrant de grands yeux étonnés.

— Voyez-vous, reprit-il, rien ne m'a plus épouvé que l'inconscience. Des gens qui vivent sans penser aucunement leur vie, mais le monde en regorge, et cela me semble être un grand sujet de tristesse, bien que ce soit précisément ce qui fournit à l'homme qui pense le sujet même de la *Comédie humaine*.

Cette part-là, c'était la sienne, à lui Boileau, celle qu'il enfermait dans ses romans avec ses mépris, ses aspirations, ses dépités et ses rages, en la protégeant d'ironie, de cette ironie qu'il craignait de nous voir exclure :

— Ah! je ne m'étonne plus que vous la proscriviez, fit-il en s'animent soudain. L'ironie, c'est la fleur de l'esprit qui médite sur les choses, sur la vie, et qui prestement ou grossièrement les compare à ce qu'elles pourraient ou devraient être, et par là signale l'écart entre un certain idéal et la réalité. Vous avez tort de la proscrire : il y a une moralité inséparable de l'esprit satirique; et c'est la moralité souvent la plus efficace, en tout cas la plus élégante; si elle se dissimule, ce n'est pas par lâcheté, c'est par un certain goût, c'est par un certain tact... Croyez-moi : l'ironie est la fleur la plus fine de la littérature et de la société française; elle n'est pas qu'une forme aristocratique de la pensée, elle est « peuple » et si vous la chassez, c'est dans la rue que nous irons la ramasser comme le langage français lui-même...

Quelle réprobation dans ses yeux agrandis qu'il fixait sur nous avec une sorte de stupeur; puis avec un charmant sourire, il ajouta aussitôt en baissant les paupières : « Mais vous n'avez en vue qu'une ironie toute particulière, celle d'un homme, de ce pauvre France qui vous a tant déçus... »

— Oui, nous sommes las de cette ironie qui ne répand de lumière que sur des paysages que l'amour n'éclaire pas, de cette prétendue sagesse qui hait toute croyance, tant qu'elle est active, tant qu'il existe des humains dont elle réchauffe le cœur et anime les bras...

— Je proteste, fit alors Boileau, mais, je vous comprends... Dans votre désir de revivifier notre génie en l'arrosant des sources profondes de la foi et de toutes les eaux vraiment miraculeuses qui viennent du cœur, je comprends que vous fassiez le sacrifice de ce qui pourrait ternir pour des esprits simples la pureté de votre dessein. Cependant je crains qu'au profit de votre mystique fondamentale, vous ne détruisiez des mystiques particulières qui existaient et qui sont de première nécessité, même du point de vue national — qui, pour moi comme pour vous, prime tout.

HENRI MASSIS.

(A suivre.)

## Laure Surville de Balzac<sup>(1)</sup>

Voici des lettres écrites il y a cent années. Il se trouve qu'un siècle de recul nous place justement à cette époque du temps qui reste dans la mémoire des hommes comme une saison particulière des mœurs et de l'esprit. 1830! Un vol d'estampes s'échappe du soin aux souvenirs; autour des grandes figures romantiques, un nuage d'écharpes et de cabriolets à plumes met ses jeux gracieux. Les mouvements populaires qui, après les orages de la Révolution et de l'Empire, continuent d'enfanter le monde moderne, sont comme adoucis dans le cadre d'une frivolité ravissante. Les jeunes femmes qui frémissent aux violences solennelles d'Hernani, pensent à leur couturière en brochant des bourses pour tous les messieurs de Chavigny qui entretiennent des filles d'Opéra avec l'argent que leur prête Gobseck. Et les jeunes bourgeois vertueuses lisent à leurs filles les conseils de M<sup>me</sup> de Genlis ou les drames de Berquin.

Or, il se trouve que l'une de ces jeunes bourgeoises est la correspondante à Paris d'une amie de province; elle fait pour elle des commissions de femme, elle est son intermédiaire auprès de la couturière, de la modiste, du bijoutier. En même temps, elle lui raconte ce qui se passe dans la capitale, lui fait un rapide et vif journal de sa vie mêlée aux événements de Paris. Elle a épousé un ingénieur des Ponts et Chaussées, M. Surville, qui s'occupe des grandes affaires de cette époque où le visage de la France

(1) La librairie Plon de Paris publiera, prochainement, un volume de *Lettres de Laure Surville de Balzac*, dont nous sommes heureux de pouvoir offrir quelques extraits en premier à nos lecteurs. Le volume sera précédé de ces pages de MM. André Chancier et J.-N. Faure-Biguet.

se transforme avec les premiers chemins de fer et l'extension des voies fluviales. Les affaires ont toujours été les affaires, et M. Surville manœuvra auprès des hommes politiques, des financiers. Les femmes bavardent volontiers des projets de leurs maris; et pour peu qu'elles aient de l'esprit, elles le font avec grâce. Il se trouve aussi que la jeune M<sup>me</sup> Surville a des frères. L'un est parti pour faire fortune dans les îles et l'autre, entraîné par une vocation péremptoire, s'est lancé dans la littérature. Ses débuts ont été difficiles, il s'est engagé dans des entreprises malheureuses, mais enfin, il est sur le point de réussir. Peu à peu, sa situation s'affirme. Sans doute, il n'y a guère de grand homme pour sa petite sœur; cependant lorsque le métier d'écrivain commence de devenir lucratif, lorsque la renommée montre le bout de son nez à la porte du salon familial, les parents ne tardent pas à découvrir que le jeune écrivain possède quelque talent. Ah! s'il témoignait un plus prudent souci de la morale, s'il ne s'obstinait pas à peindre le vice tel qu'il est par amour de la vérité, Laure Surville serait toute prête à avouer à son amie, la baronne de Pommeureul, que son frère Honoré de Balzac est plein de génie. Elle parle souvent de lui dans ses lettres, elle discute ses livres, les loue ou les condamne, et, entre la description d'une robe d'organdi et d'une broche en mosaïque de Venise, elle la renseigne sur ses faits et gestes.

Beaucoup plus tard, Laure Surville reprendra ces appréciations qui lui étaient chères, sur l'œuvre de son frère. Elle leur consacra deux ouvrages: l'un, publié en 1851, sous le titre: *Les Femmes de H. de Balzac. Types, caractères et portraits*; l'autre, en 1858: *Balzac, sa vie et ses œuvres d'après sa correspondance*. Ces études dans lesquelles le portrait, l'anecdote et la critique alternent si plaisamment, nous révélèrent en Laure Surville un analyste plein de bon sens, soucieux enfin d'une gloire devenue intangible.

N'est-il pas intéressant de découvrir par des lettres intimes, écrites au fil des pensées, sans le souci du public, le premier jugement d'une sœur dont l'affection est alors plus sensible que l'admiration, et qui n'hésite pas à dire que dans *le Conseil*, « il n'y a pas de fond », que *la Bourse* manque de psychologie, et « qu'Honoré pourra arriver un jour à une réputation durable si elle est méritée par quelque ouvrage d'un ordre supérieur à ceux qu'il a produits jusqu'ici »?

\* \* \*

Si elle s'exprime, d'ailleurs, avec une aussi grande liberté, c'est que Laure Surville connaît sa correspondante, et les sentiments que celle-ci porte à sa famille.

Balzac avait en effet passé quelque temps chez les Pommeureul lorsqu'il travaillait à son premier grand roman *Les Chouans*. Son séjour avait été d'environ deux mois, vers septembre et octobre 1828. Le général baron Gilbert de Pommeureul et sa femme habitaient alors à Fougères une belle maison située à l'extrémité sud de la rue de la Douve, devenu le presbytère de l'église Saint-Léonard; Balzac y avait habité une chambre au second étage, dont les fenêtres s'ouvraient sur un vaste panorama. Dans une lettre, il parle de « cette petite table verte d'où il voyait la vallée du Couesnon ».

M<sup>me</sup> de Pommeureul avait pris Balzac en affection. Celui-ci était arrivé à Fougères minable, mal vêtu, et coiffé d'un chapeau invraisemblable. Les déboires du métier d'imprimeur l'avaient laissé dans un état voisin de la pauvreté, et assez mal en point. Maurice Serval, l'éminent historiographe balzacien, rapporte que M<sup>me</sup> de Pommeureul, en bonne maîtresse de maison, entreprit de soigner le corps et l'âme de son hôte, mais qu'elle paraît surtout avoir réussi à restaurer le jeune Balzac, qui l'avait surnommée *lady Bourrant*. Plus tard, dans une lettre au général de Pommeureul, l'auteur de la *Comédie humaine* évoquera le souvenir du beurre et ces craquelins que M<sup>me</sup> de Pommeureul lui faisait manger.

\* \* \*

Le ménage de Pommeureul possédait le château de Fougères et une magnifique demeure acquise en 1810, que M<sup>me</sup> de Pommeureul s'occupait à cette époque de remettre en état et d'embellir: Marigny. Ce domaine, que Balzac a décrit dans les *Chouans* sous le nom de La Vivetière, et dont il est souvent question dans la correspondance de Laure Surville, avait appartenu à la famille de Chateaubriand.

« Marigny, lit-on dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, château de ma sœur aînée, à trois lieues de Fougères, était agréablement située entre deux étangs parmi les bois, des rochers et des prairies. Je demeurai quelques mois tranquille, une lettre de Paris vint troubler mon repos. »

Et plus loin :

« Marigny a beaucoup changé depuis le temps où ma sœur l'habitait. Il a été vendu et appartient aujourd'hui à M<sup>m</sup>. de Pommeureul qui l'ont fait rebâtir et l'ont fait embellir (1). »

M<sup>me</sup> de Pommeureul aimait cette résidence où Laure Surville vint la voir, où lui sont adressées la plupart de ses lettres. En province, les lettres de Paris ont un attrait particulier. M<sup>me</sup> de Pommeureul qui est bien heureuse de se pourvoir par intermédiaire de toutes les frivolités parisiennes, est bien heureuse aussi de toutes ces nouvelles qui doivent lui permettre de briller dans la société de Fougères. Elle garde la correspondance de son amie, ces longues lettres d'une écriture fine et régulière qu'elle reçoit ainsi pendant sept années.

Un siècle après, on les retrouve. Les personnes qu'elles évoquent sont rentrées au silence, les faits qu'elles racontent sont devenus de l'histoire, la gloire de Balzac et son génie échauffent d'un feu définitif l'esprit de l'humanité.

ANDRÉ CHANCEREL,  
J.-N. FAURE-BIGUET.

## Lettres à M<sup>me</sup> de Pommeureul

ÉMEUTES PARISIENNES OU  
FUSILLADES ET BARRICADES  
LE CANEZOU NE PERD JAMAIS SES DROITS

12 juin 1832.

J'étais à la campagne lorsque votre lettre du 27 mai m'est parvenue. Madame et amie. De retour à Paris les premiers jours de juin, j'avais déjà commandé les bonnets, acheté la robe de M<sup>me</sup> Barraud, lorsque le convoi du général Lamarque est venu nous fournir les épisodes sanglants qui nous ont tous frappés de terreur. M. Surville, comme garde national, a été obligé de se battre comme les autres, et j'ai été treize heures dans des inquiétudes que vous pourrez comprendre, mais que je ne chercherai pas à vous peindre. Ces deux jours m'ont rendu malade, car indépendamment de l'inquiétude pour mon mari que je savais se battant rue Saint-Martin, nous avons eu sur notre boulevard et sous nos fenêtres des spectacles qu'on ne peut jamais oublier; une fusillade de deux heures qui remplissait mon salon de fumée de poudre et l'éclairait complètement à chaque décharge, nous a laissé onze blessés sous nos fenêtres, qu'on a pansés et emportés dans la nuit. La nuit a été tout aussi lugubre. Les factieux tenaient de la porte Saint-Antoine à la rue des Filles-du-Calvaire, et les sentinelles, sous nos fenêtres, tiraient sur tous ceux qui se rendaient vers ce point sans avoir de bonnes raisons à donner. Le *Constitutionnel* et le *Journal des Débats* sont les deux journaux qui ont raconté fidèlement les faits. Nous avons vu passer sous nos fenêtres ce convoi, superbe, s'il n'eût été si horriblement troublé par les amis, qu'on pourrait appeler plutôt les ennemis du peuple. Déjà ils avaient commis de graves désordres; sous mes fenêtres, ils crièrent: « Au Palais Royal! A bas Louis-Philippe! Son père est un assassin! Il mourut sur un échafaud et il y mourra aussi! A bas le juste milieu! les ministres, etc... » Mais d'une voix, mais avec des gestes et des figures qui faisaient horreur. Ma mère et ma belle-mère qui étaient là disaient: « Voilà des mines de 93! » Et mon frère et un de ses amis qui étaient aussi chez moi dirent aussitôt: « Il y a une révolution dans ces mines-là; courons au pont d'Austerlitz; c'est là où tout ceci se débrouillera. » Mon mari était en garde national assistant au convoi; comme officier, il marchait en tête d'un peloton, et nous l'aperçûmes à quelques

(1) Etienne Anbrée, Lucile et René de Chateaubriand chez leurs sœurs à Fougères.

pas avant les amis du peuple; il nous salua en passant. Tout à coup, après les discours prononcés et la *Marseillaise* chantée par toutes les voix, à la Bastille, les amis du peuple tirèrent sur les troupes qui étaient là paisibles, veillant au bon ordre. De quelle imprévoyance n'aurait-on pas accusé le gouvernement s'il n'y en avait pas eu, et si les troubles avaient éclaté! Tout à coup, dis-je, ils tirèrent sur les troupes et ceux qui étaient devant eux. Mon mari eut un homme tué à côté de lui. Il s'ensuivit une horrible mêlée où il y eut beaucoup de blessés. Mon mari nous arriva à 6 heures. Aussitôt après avoir pris quelque chose, il courut se mettre à la disposition de son colonel qui l'envoya à l'état-major, place Vendôme, chercher des munitions qui manquaient. Ainsi, il lui fallut traverser tout Paris au milieu des fusillades et barricades qui s'engageaient et s'établissaient partout. Rentré chez lui à 1 heure de la nuit, il repartit à 4 heures du matin, au rappel qui se fit à cette heure, et se trouva posté à la porte Saint-Martin et rue Saint-Martin où, comme les autres, il fit le coup de fusil au milieu des balles qui pleuvaient de tous côtés. Mon mari s'est trouvé, en 1814, à Montereau, comme amateur; il était jeune, alors, sortait de l'Ecole polytechnique, et fut offrir ses services qui furent agréés. Certes, cette affaire fut chaude et tout le monde le reconnaît; mon mari dit cependant qu'il n'y a pas de comparaison avec ces fusillades dans les rues, que rien n'est plus horrible. Il me revint à 6 heures du soir, sain et sauf par miracle vraiment. Vous comprendrez, Madame, que je fus quelques jours à me remettre de toutes ces commotions. Je pense donc que je n'ai pas besoin d'autre excuse pour avoir tant retardé votre envoi, mais comme il n'y a pas négligence ni mauvaise volonté, si vous êtes contente des emplettes, prouvez-le moi en me chargeant une autre fois de commissions, et soyez sûre que vous attendrez moins longtemps. Le petit souvenir qui y est joint se ressent un peu des troubles, le dessin est manqué. N'ayant pas le temps de recommencer cette bourse, je vous l'envoie comme elle est, vous priant de vous en servir souvent en mémoire de moi, comme si elle était jolie. A présent, je vais vous rendre mes comptes et parler de mes commissions.

Les écharpes de 18 francs pièce sont très à la mode et très solides. J'en ai une depuis deux ans de cette même étoffe de mous-seline de laine, elle est encore neuve. Je les ai choisies ainsi parce qu'elles vont avec toutes les toilettes possibles; la blanche est un peu plus habillée que la verte. Cependant elle peut aller aussi sur de jolies robes de toile, mais mieux avec la soie, la mousseline, etc... Elles sont d'hiver et d'été. Pour 12 francs, j'en avais en soie, mais ces écharpes-là font à peine un été. Ne connaissant pas la nuance de rose du chapeau de M<sup>lle</sup> Barraud, c'était de toutes les couleurs celle qui m'était par-dessus tout interdite, car deux roses dissemblables auraient bien juré. J'ai mis 14 francs au lieu de 9 francs à votre robe du matin et de voyage parce que 5 francs sur une robe sont une mauvaise économie. Celle que j'ai choisie sera toujours de mode, est bon teint et d'une belle qualité. En robe, ces raies lilas seraient très laides; en redingote, avec pèlerine à deux collets, cette toile est distinguée et de bon goût. Des guêtres grises avec cette redingote, une large ceinture en pareil, les raies en long, voilà une toilette de partie de campagne ou de voyage qui ne sera pas la toilette de tout le monde.

J'ai mis 21 francs aux six bonnets et 36 francs au canezou parce que j'ai vu que j'avais de la marge et que, malgré les augmentations, je ne dépenserais que 90 francs, et vous m'en aviez donné 100. Trois bonnets à 3 fr. 50 dont un garni pour vous faire voir la mode; je les ai trouvés d'une jolie forme. Les trois autres à 55 francs sont bien aussi, quoique plus simples; ils sont du dessin des miens à 45 francs, et j'en ai repris pour mon compte six absolument semblables aux vôtres. Le canezou est tout ce qu'il y a de mieux et de plus nouveau. Il vient d'un très bon magasin, rue Vivienne. Vous voyez donc, Madame, que je vous revoie 10 francs. Vous les garderez sur ce que les dames Barraud me doivent. Il ne me reste plus que la ceinture à ressortir pour la robe de M<sup>me</sup> Barraud, ce qui est difficile, et m'a déjà fait courir hier; puis à m'informer pour sa toile; enfin, à aller chercher les *Scènes de la vie privée* pour vous les envoyer. Ce soir, votre petite caisse sera à la diligence.

Vous concevez, Madame, que les troubles républicains et vendéens viennent encore casser le col aux affaires d'industrie et de commerce; ce n'est pas au milieu des incertitudes et des horreurs de la guerre civile qu'on organise et entreprend les canaux, aussi mon mari est-il redevenu triste. Il s'occupe en ce moment de pré-

sender aux Ponts et Chaussées les modifications demandées par l'administration pour les deux dernières parties du canal, ou fait les plans et profils nécessaires. D'ici à deux mois, ce dernier travail sera remis, et il n'y aura plus qu'à attendre la loi pour l'organisation définitive. Mais les événements permettront-ils cette organisation? Espérons-le.

Mon mari a perdu l'adresse du jeune M... N'est-ce pas rue Notre-Dame-des-Champs, n° 47? J'ai cru retenir cela. Ecrivez-nous cette adresse dans votre accusé de réception de la caisse, et mon mari ira le voir.

Je rentre de mes courses. L'homme à la toile a quitté le commerce et est reparti dans son pays. La boutique qu'il occupait rue du Mail est vide et à louer; j'en suis bien fâchée pour M<sup>me</sup> Barraud et pour moi-même, car il y avait souvent de belles occasions en tous genres et surtout en toile. J'avais bien envie pour les 10 francs qui me restent à vous de vous envoyer une jolie ceinture et un joli ruban de canezou pour mettre autour du col, mais j'ai eu peur que vous grondiez et que vous ne m'employiez plus dorénavant pour vos commissions; ce qui me fâcherait, car je vous vois bien raisonnable pour votre toilette, et il me semble qu'avec mes trente et un ans, je dois approuver cette raison-là et l'encourager même en ne vous montrant pas toutes les jolies futilités de Paris qui ruinent tant de ménages.

Cependant, si M<sup>me</sup> Barraud ne trouvait pas sa ceinture bien rassortie, j'espère que vous la prendriez pour vous, parce que cette ceinture irait bien sur du blanc, et même sur votre foulard à ce que je crois. Quelle écharpe choisirez-vous? Ecrivez-moi tout cela, je suis bien curieuse d'apprendre si vous serez contente de votre fondée de pouvoir?...

Je n'ai rien dit encore pour MM. de Pommereul. Songez bien, s'il vous plaît, que je pense à vous tous, que je vous aime beaucoup et voudrais bien vous l'aller dire quelquefois. Tâchez de me rendre un peu de cette amitié. Il y a tout à parier que nous vous verrons au mois de septembre, car le canal des Pyrénées ne s'arrangera pas plus maintenant que celui de la Basse-Loire, et nous restons par conséquent à Paris pour vous y recevoir. Nous allons quitter notre joli appartement du boulevard pour une espèce de pied-à-terre à Paris (1) en attendant que notre sort se décide. Puis je vais renvoyer ma bonne femme de chambre. Deux économies que le budget du ménage commande et auxquelles je me soumetts presque sans regret, parce que la vanité ne m'a jamais tourmentée et que je trouve la tranquillité intérieure au-dessus de tout. Puis, j'ai bonne confiance en l'avenir.

Adieu, Madame, voyez comme il faut compter sur votre amitié pour vous mettre ainsi au courant de notre situation. Répondez-moi de même car sans cela je croirais avoir fait une indiscretion et ne dirais plus un mot; promettez-moi aussi de m'écrire et dites-moi que vous viendrez à Paris en septembre.

Mes amours, Sophie et Valentine (2), vont bien. On trouve la dernière jolie et vous riez bien quand vous la verrez. Et l'aînée comme elle n'est point jolie, on la tient pour un prodige. Mon frère est à Tours chez M. Margonne, que MM. de Pommereul connaissent sans doute. Maman se rappelle à vos souvenirs par mille choses gracieuses, et moi, je vous embrasse, si vous le permettez, et je vous aime.

LAURE SURVILLE.

Je n'ai rien compris au filet? Je n'ai rien vu qui ressemble à des coiffures en filet?...

26 juin 1832.

Nous avons décidé que vous étiez trop jeune et trop jolie pour porter une petite vieille coiffure qui, n'étant pas gracieuse, ne vous va aucunement. Il a été décidé à l'unanimité de M. M... et moi, que nous attaquerions cette coiffure de face, de côté et toujours, et n'aurions de repos que lorsque nous aurions triomphé de ladite coiffure par sa démolition complète. Attendez-vous donc un de ces jours à avoir une « grecque », ou une « chinoise », selon ce que votre figure décidera. Songez que le libre arbitre n'a été donné aux femmes que pour être les plus jolies possibles afin de bien

(1) Au n° 28 du faubourg Poissonnière.

(2) Les deux filles de M<sup>me</sup> Surville. Sophie, la plus âgée, a neuf ans.

charmer nos maris, et leur faire faire par ce moyen tout ce que nous voulons. Songez que ceci est une bonne et saine morale que les femmes doivent soutenir, pratiquer et propager depuis le commencement jusqu'à la fin des siècles. J'espère donc que ces graves considérations, que j'appellerai même de haute politique, vous décideront et vous feront adopter les jolies coiffures basses. J'espère encore que vous reconnaîtrez à ces conseils une amie véritable, qui s'élève au-dessus de la jalousie et de l'envie, en vous conjurant de profiter de tous vos charmants avantages. Faites-moi le plaisir de faire lire ce paragraphe à M. Henri de Pommereul si vous l'avez auprès de vous. Nous verrons s'il osera encore soutenir que les femmes n'ont point d'amitié les unes pour les autres! Ah! Madame! si vous l'aviez entendu nous contrefaire et nous faire parler au nom de : *Ma bonne amie, ma chère amie*, vraiment vous auriez bien ri!

MODES ROMANTIQUES OU  
LES EMPLETTES NUPTIALES

Ce lundi 13 mai 1883.

Madame,

Votre caisse beaucoup trop retardée sera mise à la diligence contenant toutes vos commissions. Je vous dirai qu'elles m'ont causé quelques tortures, parce que, cette fois, j'ai eu peu de confiance en mon goût. Je vous avais acheté d'abord une divine robe de foulard à fond noir, car les fonds noirs font fureur, avec de délicieuses fleurs violettes, roses, rouges, jaunes, vertes. Mais les MM. de R... et de A... ont condamné le fond noir! « Cependant, Messieurs, disais-je, il s'aperçoit à peine, il fait seulement ressortir ces fleurs si gaies et de si bon goût. » Mais comme ils revenaient toujours à dire : « C'est un fond noir! » je l'ai été rechanger, et j'ai pris à la place une robe de mousseline de laine, fond vert clair, avec un dessin de sept ou huit couleurs, dessin parfaitement frappé; c'est aussi ce qu'il y a de plus joli dans les dessins de cette année. Ce sont ces messieurs qui l'ont choisie : les messieurs ont bon goût, c'est pour eux que nous nous faisons belles; puis, vous aimez mieux la mousseline de laine. Tout cela m'a décidée. On la fait en ce moment. La couturière la trouve une des mieux des cent ou cent cinquante qu'elle a faites cette année; tout cela me rassure, mais ce n'est pas moi qui ai choisi. N'allez pas croire que la robe de foulard était un dessin dans le genre de celui de votre foulard, ni un de ces horribles grands dessins où l'on a trois fleurs ou trois carreaux ou trois ogives dans son jupon. Je ne donne pas dans de pareilles extravagances, qui sont pourtant portées dans les équipages à Paris, et sur les boulevards aussi, en toile, mousseline laine ou foulard. Votre chapeau est joli et vous ira bien, mais je le trouve encore un peu rose! L'écharpe de M<sup>me</sup> de V... est, avec celle de M<sup>me</sup> de A..., les deux plus jolies des cinq cents qui sont, cette année, chez Delille. Elles auront toutes les deux un beau succès, et il est impossible qu'on ne les trouve pas jolies. Celle de M<sup>me</sup> de A... est fond noir à fleurs de toutes couleurs : c'est la plus grande mode. Celle de M<sup>me</sup> de V... est fond blanc, elle est charmante aussi. Je vais ce matin rechanger la robe de M<sup>lle</sup> Barraud. Je ne la trouve pas assez jolie; elle est plutôt distinguée que jolie, et je comprends qu'une gentille jeune personne qui attend une robe de Paris en veuille une charmante, charmante comme ses dix-huit ans. Mais il est impossible qu'elle veuille ce que son imagination inventera! Puis elle a une écharpe verte; il n'y a que le rose ou le lilas qui aille bien; le bleu n'est pas possible, le jaune non plus. Il y a bien des épines dans tout ceci, Mesdames!...

Je vous répondrai par votre caisse aujourd'hui pour vous faire sourire un peu. Voulez-vous de petits caquets que nous mangerons à nous trois : vous, M<sup>me</sup> Sidonie et M. de Pommereul?

M. de A... m'a plu à un point que si je n'étais M<sup>me</sup> Surville, je serais sans aucun effroi M<sup>me</sup> de A... (mais je vous dis cela bien bas). Je ne voudrais pas être M<sup>me</sup> de R... M. de A... m'a l'air de bien aimer sa femme, puis il a bien vite décidé ce qu'il veut, puis il ne tient à l'argent que comme il faut. Il porte à sa femme robe, mousseline, laine, écharpe, chapeau de paille de riz, mantelet divin, etc... Et il disait : « Croyez-vous qu'une robe comme cela lui fera plaisir? » Moi qui connais les femmes, je disais toujours oui, même je lui donnais des idées, en disant traîtreusement :

« Si vous achetiez une écharpe? Si vous achetiez une robe? » Puis, en deux minutes, il choisissait et il payait!... N'allez pas même conter à M. votre frère ce que je pense de M. de R..., parce que de cousin à cousin on peut causer, et je serais honteuse que M. de R..., qui a été si poli, si parfait pour moi, sût que je me suis permis des suppositions, que j'ai eu des pressentiments sur son compte que rien ne justifie, car il a acheté, sans trop d'angoisses, chapeau et robe pour Madame sa mère. Mais voyez-vous, il faisait des yeux si effrayés quand M. de A... achetait tous ces jolis cadeaux pour Madame, et lorsque nous faisons les emplettes de noce, que je traduisais son effroi par ces mots : « Jamais M<sup>me</sup> de R... n'aura de fantaisies si chères, ou je ne les satisferai pas ». Oh! quand nous avons été chez la célèbre M<sup>lle</sup> Delatouche, rue Vivienne, et que nous avons acheté pour M<sup>me</sup> de A... le divin mantelet de 110 francs, alors il s'écria en tirant M. de A... par le bras : « 110 francs un chiffon de mousseline; mon ami, vous allez acheter cela... 110 francs, grand Dieu!... ». Moi qui lui semblais satan, serpent, etc... je criais : « Ah! le divin mantelet! Achetez cela, M<sup>me</sup> de A... me remerciera, et vous donc! » Alors, je suis sûre qu'il pensa qu'il aimait bien mieux que je fusse M<sup>me</sup> Surville que M<sup>me</sup> de R... Puis, rentrée dans la voiture, je dis :

— Voilà comme les maris sont aimables! Voilà comme on les aime! Voilà comme est M. Surville.

— Quel démon de femme, disait M. de R...

Il en avait la figure contractée, et je suis sûre qu'il dira en confidence à M. de Pommereul que ces dames ont là une bien mauvaise et pernicieuse connaissance!... (Moi qui achète trois robes par an!) Ah! je ne lui ai pas fait tourner la tête, allez! Car ayant compris qu'il tournait à l'avarice, je lui dis en confidence, toujours dans le fiacre et à côté de M. de A... tout ce que je pensais des avares, toujours le prenant pour juge. « Enfin, lui dis-je, en résumé, j'aimerais mieux un prodigue!... » Ses cheveux se dressaient!... Puis je pris des airs de légèreté, et d'aimer le luxe. N'allez pas croire au surplus que cette petite comédie ait été trop loin. Il y a eu toute la mesure qu'il devait y avoir; je lui ai dit que lorsqu'il se marierait, je me ferais un plaisir d'acheter la corbeille de M<sup>me</sup> de R..., que je prendrais tout ce qu'il y aurait de plus joli alors!... Il ne voulait pas quitter tous les paquets, les portait impitoyablement avec lui dans tous les magasins, sans les y vouloir seulement déposer. Je n'ai pas pu lui mettre dans l'esprit qu'en fiacre fermé, et le numéro dans la mémoire, on ne pouvait rien perdre. Mais, grand Dieu, n'allez pas me compromettre! Si je me trompais! J'ai peur que ce soit mal tout ce que je vous écris là; brûlez ma lettre, oubliez tout ceci, Si par hasard toutes mes suppositions étaient des fables!...

Adieu, je n'ai plus le temps de me repentir et d'écrire une autre lettre. Pour la caisse, une réponse détaillée et des nouvelles. Adieu, Madame et amie, mille amitiés sincères.

LAURE SURVILLE.

10 décembre 1834.

Madame et amie,

Vous me demandez des détails de ma famille, et voilà déjà une lettre bien longue. Je vais abrégé autant que possible. Ma mère voyage depuis trois mois et ne doit nous revenir qu'en janvier. Mon frère aîné va partir pour Rome pour se délasser de ses écrasants travaux, et il aura gagné cette année avec sa littérature 40,000 francs. Il vient de vendre 28,000 francs les *Etudes de mœurs au XIX<sup>e</sup> siècle*, ouvrage où quelques *Scènes de la vie privée* entrent, refondues et corrigées; il y aura du nouveau, mais c'est presque une réimpression. Malgré ces travaux et ces gains, ce n'est qu'à la fin de l'année prochaine qu'il sera entièrement libéré des 150,000 francs de l'imprimerie et de la fonderie, folie dans laquelle il fut entraîné par d'imprudents amis ou ennemis, parce qu'il voulait conquérir l'indépendance que ma mère lui refusait. Si elle avait eu la sagesse de lui faire à cette époque 1,500 ou 2,000 francs de rente, il serait bien riche aujourd'hui et ma mère aussi. Sa littérature, c'est ce qu'il voulait, c'était une irrésistible vocation, ayant refusé notariats, avocat, etc... Malgré toutes les études, et le droit, que mon père lui avait fait suivre, il était né pour cette littérature dans laquelle il se distingue vraiment. Avez-vous lu son dernier ouvrage, *Le Médecin de campagne*?

Venant à mon second frère, cet article est bien plus triste; n'en ayant pas reçu de nouvelles depuis deux ans, nous sommes tous bien inquiets. Quant à nos affaires et aux vôtres, M. Lainé de la Villé-veque et mon mari s'en occupent à force; on tâche de faire un traité d'alliance avec le canal d'Orléans, fortement intéressé au canal de la Basse-Loire. Mon mari a combattu, dans une série d'articles, imprimés dans les journaux des départements que cela intéresse, le chemin de fer que l'on veut établir d'Orléans à Nantes. Il paraît que le commerce est assez éclairé sur les inconvénients de ce dernier mode de transport coûteux et renfermant une foule d'exclusions. Enfin mon mari vient de faire un ouvrage sur les canaux et les chemins de fer, qu'il fait imprimer en ce moment. Le directeur général des Ponts et Chaussées qui a lu cet ouvrage en manuscrit est entré tout à fait dans l'opinion qu'il contient, aussi a-t-il dit confidentiellement à M. Surville que le Gouvernement s'emparait et se mettait à la tête des chemins de fer, pour empêcher les compagnies de s'y ruiner, et qu'un exemple éclairerait bien vite l'opinion. On attend les Chambres pour la loi, on espère que le cautionnement va se faire pour le canal d'Orléans; en tout cas, les Ponts et Chaussées sont bien disposés pour la loi, qu'ils défendront avec conviction aux Chambres. Voilà où l'on en est. Quant à notre intérieur, nous sommes toujours en bonne harmonie; nos deux filles s'élèvent. Sophie a dix ans et demi, elle est déjà avancée dans ses études, assez bonne musicienne, bien douce et bonne enfant. Quant à Valentine, je suis un peu sa proie; il n'y a pas de lutin plus décidé. Mon existence est assez triste en ce moment. Je suis bonne d'enfant, ménagère. Plus d'arts du tout, plus de loisirs; des soins domestiques, de l'économie à force, tout cela n'est pas très gai. Il faut prendre le temps comme il vient, et c'est précisément pour ces temps que la philosophie a été inventée. Adieu, Madame et amie, nous nous aimons bien; répondez-moi vite une grande lettre pour me prouver que la mienne ne vous a point effrayée.

Toute à vous.

LAURE SURVILLE.

Bien des choses à M. de Pommereul, choses aimables et affectueuses.

6 juin 1834.

Je crois que vous avez fait une mauvaise affaire de vous abonner au *Journal des Jeunes Personnes*. Les écrits de femme, qui pleuvent comme grêle de notre temps, me rendent confuse de ma qualité de femme. C'est d'une médiocrité à dégoûter de l'espèce, et plus que jamais je trouve que la réputation de femme-auteur n'est point désirable, car elle donne un brevet d'incapacité bien plus souvent que d'*éternité*! Même en ce cas, cette réputation n'est bonne que dans le passé. De notre vivant, elle nous isole de notre sphère, de nos affections, de notre genre, nous devenons ni homme ni femme. Que pensez-vous de tout ceci? Notre mission est si belle ailleurs! Je veux vos réflexions, s'il vous plaît. Ecrivez-moi, que je prenne patience de ne point vous voir, aimez-moi, c'est un des souhaits qui me charment le cœur.

Mille amitiés bien sincères et toute à vous.

LAURE SURVILLE.

24 janvier 1835.

Ici nous avons une grande révolution dans la science du célèbre Gall. Une idiote, à la Salpêtrière, se trouve une aptitude extraordinaire pour l'harmonie, comprenant toutes les mélodies, les retenant toutes sur-le-champ, finissant celles inachevées et d'une manière merveilleuse, dans l'esprit et le style du commencement, entrant en extase avec les sons du pianiste Liszt. Et elle n'a aucune des bosses de l'harmonie; loin de là, au lieu de bosses, elle a des dépressions à l'endroit de la musique! Je ne puis vous dire quel bien cela m'a fait, et comme ce système, à mon avis, écrivait l'âme humaine! Mais les gallistes ne trouveront-ils pas les bosses en dedans? Ils ont tant de faits pour eux! Combien il y a d'incerti-

tudes dans les sciences humaines! Les arts ont moins de déceptions; les espérances religieuses n'en ont point du tout, car, ne pouvant se démontrer, pas plus que le néant des matérialistes, quand on a la foi, on traverse la vie, supportant tout, et arrivant à la mort presque avec joie. Mais il faut la foi, et je ne connais que les hypocrites qui en achètent par spéculation terrestre.

Adieu, Madame, bien de l'amitié de votre dévouée.

LAURE SURVILLE.

Ma santé est bonne. Mes petites filles vont bien; Sophie fait notre joie.

N'allez pas me ranger d'après les lignes précédentes dans les esprits qu'on appelle forts (je ne sais pourquoi). L'âme d'une femme (à moins qu'elle n'ait été changée en nourrice) contient toujours des sentiments religieux, mais j'espère plus que je ne crois, et c'est là ce qui me rend parfois triste. J'aimerais mieux croire, mais je ne puis me tromper moi-même.

A quel proposai-je remué ces sujets aujourd'hui? Pardonnez ces excursions sur les terres sacrées.

\* PRINCIPES D'ÉDUCATION; FEMMES DE LETTRES; BALZAC VEUT ÊTRE LE PEINTRE DE SON ÉPOQUE; DÉFENSE DES « LYS » (Fin 1836.

Sophie a fait avant-hier sa rentrée dans la maison paternelle pour ne plus la quitter que lorsqu'un mari nous l'emportera. Elle a treize ans et demi. Son retour me jette dans la solitude la plus absolue. Bals, soirées, spectacles, adieu, et adieu sans regrets, car je trouve qu'on y est souvent mécontente de soi et des autres. Je ne fais pour son éducation ni projets, ni systèmes; les caractères et les circonstances les déjouent si vite qu'on est pris ensuite au dépourvu quand on a tracé sa route d'avance. Je regarde autour de moi, je vois les exemples à suivre, les écueils à éviter, et probablement, malgré ces regards et ces bonnes volontés, comme les autres, je ferai mal et bien. Si elle reste simple et naturelle, si je puis la garder des coquetteries et prétentions de tous genres qui déparent si bien les femmes, si je puis lui donner à une dose juste, la bonté, l'espoir, l'amour-propre, si elle a des talents inconnus, des perfections ignorées, si elle fuit et redoute l'éclat, si ces qualités sont assez enveloppées pour que le premier soit ne puisse juger en une heure ce qu'il vaut ou ne vaut pas, enfin si elle n'est connue que de ceux qui l'aimeront, je crois que je serai contente, car je lui aurai donné un noble orgueil et lui aurai fait comprendre sa mission de femme.

Oh! comme je lui montrerais le ridicule et le danger de n'importe quelle célébrité! C'est une science triste, mais il faut l'apprendre vite, pour en finir de bonne heure avec les tentations de l'esprit qui mène mal. Et comme les exemples ne me manqueront pas! Quel siècle que le nôtre, Madame, et quel déluge de célébrités si médiocres que cela fait pitié! Quel génie et quelles extrémités ne faut-il pas pour nous faire pardonner la gloire qui nous déplace toujours?...

O Mmes Tastu, Valmore, comtesse Merlin, duchesse d'Abrantès, Delphine Gay, Sand, Loïsa Puget, etc... que je vous plains! Vous qui mettez en vers, en prose, en mémoires, en chants, en pleurs, en rires, toutes vos émotions, tous vos sentiments, tous vos souvenirs! Qu'avez-vous donc pour vos amis, vous qui donnez tout aux indifférents, vous qui, pour une méchante couronne que personne ne vous offre, perdez tous vos voiles et toutes vos chastetés!...

Voilà une conversation bien longue, un sujet bien épuisé! Pardonnez-moi, mais il me touche et m'intéresse et je parle sans appréhension; ne m'avez-vous pas dit que vous m'aimiez, vous qui êtes une personne si vraie!...

J'en arrive à la dernière partie de votre lettre, relative à vos opinions et à vos sentiments sur les œuvres d'Honoré; je pense comme vous sur beaucoup de points, mais non pas sur tous. Honoré a la prétention (qui sera bien ou mal justifiée) de peindre les vices et les vertus de son époque; en un mot, de faire le tableau complet de son temps en atteignant toutes les classes; hommes, femmes, petits et grands, et toutes les professions qui régissent, soutiennent, nourrissent la société. Nous ne pourrions juger cet

ensemble que lorsqu'il sera achevé. J'attends patiemment; si de ce tableau ne sortent pas de hautes moralités, l'œuvre pourra ne pas être mauvaise, artistement parlant, mais elle sera sans but utile.

Jusque-là, connaissant la pensée qui dirige ses labeurs, chaque fois que je vois un vice, une vertu, un état peint avec vérité, avec la couleur du temps, je me dis : « encore une pierre pour l'édifice ».

Si nous venons aux critiques de détail, croyez bien que les choses de mauvais goût ne peuvent me plaire, croyez bien que je suis chagrin de reconnaître que des œuvres d'Honoré ne peuvent pas être lues à la veillée de famille; mais enfin, il n'a pas la prétention d'écrire pour les demoiselles; et ceci devait être, d'après son ambition, de peindre la scène du monde, d'en montrer tous les ressorts, tous les fils, tous les abus, etc... De pareils enseignements, une pareille expérience ne vont point à la première jeunesse.

Quant au *Lys*, je ne suis pas de votre avis, Madame; Henriette est vraie; la vertu coûte, ainsi le veut notre humanité. Pour que les moralités puissent servir, il faut qu'elles soient à notre portée, il faut qu'elles traversent les âmes et les événements de notre monde. Quels sont les gens que Grandillon a formés! Grandillon est faux de la tête aux pieds, sa vertu n'est pas praticable. Si Henriette n'avait pas eu un regret, elle n'eût pas appartenu à notre humanité; on eût crié que celles-là seulement sont vertueuses qui ne sentent rien! Et quel ménage l'auteur n'a-t-il pas mis à ses plaintes; c'est quand la souffrance physique a engourdi l'âme un instant, qu'elle exhale des regrets, que la vertu étouffe aussitôt. Si vous m'aviez dit que le caractère et les passions de l'Anglaise sont trop chaudement colorées, je vous aurais avoué qu'il y a une page de ce portrait que je voudrais ôter; je n'ai pas pardonné à l'auteur son trop grand amour de l'art qui veut qu'on procède par opposition et par d'éclatants contrastes. Une page de moins là, quelques expressions effacées, quelques longueurs ôtées, je trouverais cette œuvre belle.

Adieu, Madame, je n'ai plus le temps que de vous assurer de tous mes sentiments bien affectueux.

LAURE SURVILLE.

## Henri Bate de Malines

Ce nom ne réveille sans doute, chez bien des lecteurs, aucun souvenir : Henri Bate a partagé jusqu'ici la fortune de tant de nos gloires nationales dont les Belges ignorent jusqu'au nom. Heureusement, cet oubli va cesser, grâce au labeur infatigable autant qu'éclairé du chanoine Gaston WALLERAND, le distingué professeur de philosophie à la Faculté de l'Institut Saint-Louis. M. Wallerand vient, en effet, de publier le premier fascicule d'un ouvrage de longue haleine qui aura pour titre général : *Henri Bate de Malines, Speculum divinarum et quorundam naturalium*. (*Etude critique et texte inédit*). Cet ouvrage constituera le tome XI de la collection « Les Philosophes Belges », fondée et dirigée par M. Maurice De Wulf, professeur à l'Université de Louvain.

Je me hâte de dire que le terme « fascicule » est ici d'une modestie trompeuse : ce premier fascicule est, à lui seul, un imposant volume in-quarto (33 x 25 cm.), de 274 pages. Son titre (le sous-titre de l'ouvrage) en indique nettement le contenu : *Etude bio-bibliographique-Epistola ad Guidonem Hannoniae — Tabula — I<sup>a</sup> et II<sup>a</sup> pars* (1). Il n'est pas exagéré de dire que la lecture de ce fascicule est une révélation, même pour les professionnels de la philosophie médiévale : ce premier contact direct avec l'œuvre du maître malinois éveille une intense curiosité et fait surgir une foule

de problèmes historiques. Au reste, l'histoire de la pensée médiévale nous réserve encore maintes surprises. C'est dire avec quelle impatience nous attendons la continuation et l'achèvement d'un travail si heureusement commencé!

Cette impatience, je voudrais la communiquer aux lecteurs de la *Revue Catholique*, en leur révélant, à la suite de M. Wallerand, la figure si intéressante de maître Henri Bate.

\* \* \*

Et tout d'abord, que sait-on de l'homme et quelle fut sa carrière? M. Wallerand nous offre, au début de son *Etude sur Henri Bate*, une *Notice biographique* dont les éléments sont pris aux meilleures sources. Je la reproduis intégralement, en l'allégeant toutefois des abondantes notes d'érudition :

Les renseignements que l'on possède sur Henri Bate sont empruntés à ses œuvres, et à quelques documents relatifs au chapitre de la cathédrale Saint-Lambert à Liège.

Henri Bate est né à Malines, « au cœur du Brabant », dans la nuit du vendredi 23 au samedi 24 mars 1246, l'avant-dernier d'une nombreuse famille. Ses parents moururent, à un âge avancé, avant 1280.

Un de ses écrits astrologiques, qui relate divers événements de sa vie jusqu'à l'âge de trente-cinq ans, contient une description détaillée de sa propre personne. On pourrait la résumer comme suit : visage rond, port droit, mouvements plutôt lents, tempérament sanguin, naturel jovial, intelligence supérieure, esprit extrêmement subtil. Il agissait toujours avec jugement et équité car, chez lui, la raison dominait le sentiment.

Il paraît avoir joui d'une excellente santé dans son enfance et son adolescence. A vingt et un ans, il est atteint de dysenterie grave, avec rechute trois ans plus tard. Au cours de sa trentième année, il souffre d'une affection très dangereuse des yeux, et, l'année suivante, d'abcès à la gorge et dans la région maxillaire. A la tête se forment des nodosités que le chirurgien fait disparaître.

Une éducation soignée vint développer harmonieusement une nature riche de dispositions littéraires, artistiques, scientifiques qu'on trouve rarement réunies.

Bate, qui avait de remarquables aptitudes musicales, apprit à jouer des instruments les plus variés. Il composa des poèmes, en plusieurs langues, et les mit en musique. Ajoutons, pour ne rien omettre de ses talents de société, qu'il aimait de chanter, de diriger des chœurs et, à l'occasion, de danser. « Ce ne sont pas là, écrit-il, choses ennemies des études, surtout chez les jeunes gens ». Il avoue cependant qu'il se désintéressa de ces jeux, dès qu'il aborda la philosophie.

Les sources ne contiennent que peu d'indications sur ses études. Quand Bate s'efforce de déterminer les influences astrologiques qui orientèrent sa vie, il laisse entendre assez clairement que son activité intellectuelle s'exerce dans de multiples domaines : poésie, mathématiques, astronomie, astrologie, médecine, philosophie, théologie, etc. Il devint certainement maître ès Arts. Seul le manuscrit n° 271 de la Bibliothèque Royale de Bruxelles mentionne sa qualité de maître en théologie de Paris. D'après le règlement de l'Université de Paris, alors en vigueur, Bate ne pouvait obtenir la maîtrise à la Faculté des Arts avant 1266, ni devenir maître en théologie avant 1280.

A Paris, Bate entendit Thomas d'Aquin, qu'il appelle « famosus expositor ». Il y rencontra sans doute ses compatriotes Gilles de Lessines, Henri de Gand, Siger de Brabant, Bernier de Nivelles. Fut-il disciple d'Albert le Grand, comme certains l'ont pensé? Rien ne nous autorise à l'affirmer, mais ce n'est pas impossible. D'autre part, Pierre Duhem fait remarquer que Bate séjourna à Paris « au moment où s'y formaient des astronomes comme Jean de Sicile et Guillaume de Saint-Cloud. Il nous est permis, ajoute-t-il, de le rattacher à l'école à laquelle ceux-ci ont appartenu ».

Grâce à ses connaissances scientifiques comme à ses talents littéraires et artistiques, Bate se créa de bonne heure d'utiles relations dans la noblesse. Entré dans les ordres, de hautes protections lui assurèrent, malgré les oppositions, bénéfiques et dignités. Il vécut dans l'entourage de grands seigneurs, vraisemblablement de la maison d'Avesnes. Il nous dit lui-même qu'il fut « secrétaire de princes » et nous savons qu'il enseigna la philosophie à Guy,

(1) Louvain, Editions de l'Institut Supérieur de Philosophie, 1931. Prix : 50 fr.

frère de Jean II d'Avesnes, comte de Hainaut. Personnalité de première valeur, doué au plus haut point de finesse et d'habileté, Bate était fort estimé et il rendit, dans ses délicates fonctions, les plus précieux services.

La haute considération dont il jouissait fit des jaloux. De ses nombreux amis, bien peu lui demeurèrent fidèles. En butte aux critiques malveillantes et à d'odieuses machinations, entouré de compétiteurs acharnés à sa perte, Bate se déclare impuissant à vaincre tant de méchanceté et de perfidie. Il se résigne à souffrir en philosophe et en chrétien, heureux de s'appliquer la parole de l'Écriture : *Cum his qui oderunt pacem, eram pacificus*.

Les événements de la vie de Henri Bate auxquels on peut assigner une date certaine ne sont pas nombreux.

En 1264, il observe une comète, de dimensions peu ordinaires, qui demeura visible, dans nos régions, du 25 juin au début d'octobre. Il reçoit un premier bénéfice ecclésiastique en 1273, grâce à la protection d'un prince célèbre par ses faits d'armes. A la fin de cette année-là, il est à Malines s'occupant de travaux astrologiques.

Il assiste au concile de Lyon qui se tint du 7 mai au 12 juillet 1274. Le 11 octobre suivant, il termine, à Malines, une description, qui lui avait été demandée par Guillaume de Moerbeke, d'un astrolabe de son invention.

Au cours de l'année 1275, il est question de lui conférer un second bénéfice, plus avantageux; il l'obtient, du même protecteur, en mai 1276. Peut-être s'agit-il d'une place au chapitre de Saint-Lambert à Liège. Les d'Avesnes ne manquaient pas d'influence à Liège: Guy de Hainaut et l'un de ses frères, Bouchard d'Avesnes, comptèrent parmi les hauts dignitaires du même chapitre.

C'est en 1281 que l'on rencontre pour la première fois Bate à Liège. On le retrouve à Malines en octobre de la même année. Il est cité, dans un acte du 6 avril 1289, avec le titre de chantre du chapitre de Saint-Lambert. Le 9 août 1290, « maître Henri Bate, chantre et chanoine de l'Église de Liège » est du nombre des arbitres désignés pour applanir un différend.

Peu après, l'évêché de Liège est agité par la question particulièrement laborieuse de la succession de l'évêque Jean de Flandre, mort le 14 octobre 1291. Il semble que le chapitre de Liège ait voulu saisir cette occasion pour libérer la principauté de l'influence de la maison de Flandre. Le 27 octobre 1291, il confère la régence de l'évêché pendant la vacance du siège à Jean, comte de Hainaut, frère de l'archidiacre Guy. Peu après, celui-ci est élu évêque de Liège par une partie du chapitre, tandis que le choix de l'autre partie se portait sur Guillaume Berthout, de Malines, soutenu par le comte de Flandre Guy de Dampierre.

Les deux candidats soumièrent le litige au Saint-Siège et partirent pour Rome. Entretemps, Guy, ayant obtenu confirmation de son élection par son métropolitain, l'archevêque de Cologne, prenait en main l'administration du diocèse. Le 23 janvier 1292, il nomme mambour son frère le comte de Hainaut et, après la renonciation de celui-ci, un autre de ses frères, Bouchard, évêque de Metz depuis 1282.

Le procès, à peine commencé, fut interrompu par la mort du Pape Nicolas IV (4 avril 1292) et Guy rentra aussitôt à Liège.

Il est peu probable qu'on s'occupa de la succession de Jean de Flandre pendant le court pontificat de Célestin V (5 juin-13 décembre 1294). Ce fut Boniface VIII qui régla l'affaire. Les élections faites par le chapitre étaient annulées et Hugues de Chalon, nommé évêque de Liège le 12 décembre 1295, prenait possession de son siège le 1<sup>er</sup> septembre 1296.

Guillaume Berthout reçut, en compensation, l'évêché d'Utrecht, tandis que Guy de Hainaut, à qui Rome reprochait d'avoir exercé juridiction sans attendre la décision du Souverain Pontife, repréna ses fonctions au chapitre de Liège.

A la mort de Guillaume Berthout (4 juillet 1301), Guy de Hainaut fut nommé évêque d'Utrecht, grâce au crédit de son frère Jean devenu comte de Hollande. Il fut appelé au concile de Vienne (1311-1312) par Clément V qui lui offrit le chapeau de cardinal. Guy refusa par modestie. Il mourut le 29 mai 1317.

Guy de Hainaut se fit accompagner en Italie par son ancien maître sur le dévouement de qui il pouvait compter. Bate y demeura, sans doute pour observer les événements, après le retour de Guy à Liège. Nous constatons sa présence à Orvieto, où se tenait la cour pontificale, de juin à octobre 1292; il emploie ses loisirs à traduire des ouvrages astrologiques.

Nous ne savons que bien peu de choses sur le reste de sa vie.

Le 19 novembre 1297, il est à Liège exerçant toujours les fonctions de chantre du chapitre. D'après Sanderus, Bate se trouvait en 1309 à l'abbaye des Prémontrés de Tongerlo. Enfin, dans le *Speculum*, il relate l'observation de l'éclipse de soleil qui eut lieu le 31 janvier 1310. La date de sa mort est inconnue.

\* \* \*

On le voit, Henri Bate n'a rien du savant livresque, ni du penseur replié sur lui-même. Sans doute, son information littéraire est énorme et sa réflexion personnelle ne manque pas d'originalité; mais il garde également contact avec le monde de son temps et accorde, d'autre part, beaucoup d'importance à l'observation et à l'expérimentation scientifiques.

Ces préoccupations et cette heureuse tournure d'esprit déteignent, naturellement, sur ses œuvres, que M. Wallerand range en trois catégories.

La première renferme les traductions et les commentaires d'ouvrages arabes d'astronomie et d'astrologie. Il n'y a pas lieu de s'y arrêter ici.

Dans la seconde catégorie prennent place les ouvrages d'astronomie et d'astrologie composés par Henri Bate lui-même. J'emprunte à l'étude de M. Wallerand la description de ces travaux, en laissant tomber, comme tantôt, les renseignements techniques et les références aux sources :

1. Parmi les travaux originaux de Henri Bate, il faut placer en tout premier lieu les *Tabulae Mechlinienses*. Il parle avec une légitime fierté de ces tables astronomiques qu'il a établies pour sa ville natale en se fondant sur les observations des astronomes les plus réputés comparées avec les siennes. Il les cite dans un opuscule qui date peut-être de 1274, dans la *Nativitas* (1280) et, dans une addition au *Speculum* faite après le 31 janvier 1310, il met en relief avec complaisance leur incontestable valeur. Il les avait d'ailleurs corrigées trois fois.

2. *Magistralis compositio Astrolabii*. Bate décrit un instrument qu'il a construit en vue de résoudre divers problèmes astronomiques et astrologiques. Il composa cette œuvre à la demande de Guillaume de Moerbeke et l'acheva à Malines, le 11 octobre 1274.

L'introduction de l'*Astrolabe* donne le plan général de l'opuscule et fait discrètement allusion aux perfectionnements apportés par son auteur aux instruments de ce genre alors en usage.

3. Bate construisit aussi un *Aequalorium planetarum*, pour déterminer mécaniquement la position exacte des planètes. Cet *Aequalorium* se compose de deux instruments, l'un pour le Soleil, Saturne, Jupiter, Mars et Vénus, l'autre pour Mercure et la Lune.

La *Magistralis compositio Astrolabii* et l'*Aequalorium* de Henri Bate ont été imprimés notamment à Venise en 1485 et à Augsburg en 1491.

4. *Nativitas magistri Henrici Mechliniensis*.

Bate étudie longuement les rapports entre certains mouvements des astres et divers épisodes de sa vie. Il prend soin de dire qu'il emploiera la méthode *a posteriori*, conformément à l'enseignement d'Aristote. D'autre part, il tient à assurer à ses lecteurs qu'il ne fera état d'aucune théorie personnelle, s'inspirant seulement des travaux des « philosophes » en la matière. Au moment où il compose cet ouvrage, l'auteur vient d'entrer dans sa trente-cinquième année. La *Nativitas* a donc été écrite dans les premières semaines qui suivent le 24 mars 1280.

5. Le manuscrit latin de la Bibliothèque Nationale de Paris 10269 contient un *Centiloquium Belemi de consuetudinibus planetarum in iudiciis astrorum*. Cet opuscule et le *De horis planetarum* du même auteur ont été édités à Venise à la fin du XV<sup>e</sup> et au début du XVI<sup>e</sup> siècle. Il est possible qu'il s'agisse d'œuvres du savant malinois dont le nom aurait été légèrement altéré par un copiste.

6. C'est à tort qu'on a attribué à H. Bate une *Critique des Tables du roi Alphouse* composée en 1347. L'erreur est ancienne. On la rencontre dans le manuscrit 2816 de Wolfenbüttel, datant de 1461, dans les œuvres du Cardinal Nicolas de Cues, dans une note ajoutée au XVI<sup>e</sup> siècle à une copie de ladite critique (ms. lat. 7281 de la Bibliothèque Nationale de Paris), et, depuis, chez la plupart de ceux qui ont cité les œuvres de Henri Bate.

La troisième section est réservée à l'œuvre principale du maître malinois : le *Speculum*. Laissons parler M. Wallerand.

Le *Speculum divinarum et quorundam naturalium* est une vaste compilation scientifique et philosophique en vingt-trois parties, écrite par H. Bate à la demande de Guy de Hainaut, devenu évêque d'Utrecht. La table analytique des matières qui accompagne l'ouvrage et l'introduction permettent de saisir le plan suivi par l'auteur et d'apprécier l'ampleur des développements.

Guy de Hainaut désirait un exposé détaillé, tant pour résoudre des difficultés rencontrées autrefois que pour s'initier à des questions nouvelles. Pour le satisfaire, Bate réunit, sur tous les problèmes qu'il aborde, des extraits ou des commentaires d'auteurs choisis. Il les cite d'après les meilleurs textes en précisant, autant que possible, les références et en signalant, quand la chose lui paraît utile, différentes versions. Il corrigera d'ailleurs les fausses interprétations des doctrines enseignées par les philosophes. S'il lui arrive de se prononcer — et très nettement — entre plusieurs opinions ou de tenter des rapprochements, le plus souvent il s'en remet pour le choix à faire au jugement du lecteur.

Le *Speculum* présente une physionomie particulière. « C'est, écrit M. De Wulf, un des rares ouvrages de philosophie médiévale qui ne soit ni le résultat de leçons publiques, ni quelque travail d'école, mais un *compendium* destiné à l'instruction privée d'un prince. »

Le *Speculum* contient des indications assez précises sur l'époque de sa composition.

L'épître dédicatoire est adressée à Guy « *Hannoniae pariter ac Hollandiae comitis germano... Traiectensis Ecclesiae praesuli...* » Guy devint évêque d'Utrecht vers la fin de 1301 et son frère Jean d'Avesnes, comte de Hainaut, mourut le 11 septembre 1304. Il faut donc placer cette dédicace entre ces deux dates.

Au chapitre 16 de la XVIII<sup>e</sup> partie, l'auteur note qu'il écrit vers la fin de 1301, c'est-à-dire dans les premiers mois de 1302. Une addition intitulée *Mirabile quoddam* relate un meurtre survenu quelques années après l'achèvement du *Speculum*. Or cet événement doit être rapporté à l'année 1305 ou peu après. Dans une autre addition, celle-ci insérée par un copiste dans le corps de l'ouvrage, l'auteur parle d'une éclipse de soleil qui eut lieu le 31 janvier 1310.

Il semble donc que le *Speculum* ait été achevé dès le début de 1302, mais il faut y rattacher plusieurs notes complémentaires rédigées plus tard.

On l'aura remarqué, de toutes les œuvres originales et certainement authentiques de Bate, seuls quelques opuscules ont été imprimés, à l'époque de la Renaissance. Son principal ouvrage, le *Speculum*, est resté inédit jusqu'à ce jour. M. Wallerand entreprend, le premier, de le rendre accessible. Travail monumental et plein de mérites, que l'éminent professeur exécute avec maîtrise, en appuyant son édition sur les sept manuscrits connus du *Speculum*.

\* \* \*

Je sortirais des cadres de la *Revue* en m'arrêtant à l'examen des théories scientifiques défendues par l'auteur du *Speculum* dans les deux premières parties de son œuvre. On ne s'attend pas, non plus, à trouver ici l'inventaire des 560 questions annoncées dans la *Tabula capitulorum Speculi*. Essayons plutôt de situer Henri Bate dans l'histoire de la pensée européenne, et de montrer le bénéfice que les chercheurs peuvent attendre de l'édition du *Speculum*.

Dans son *Avant-Propos*, M. Wallerand caractérise en quelques lignes le rôle historique de son héros :

La fin du XIII<sup>e</sup> et le début du XIV<sup>e</sup> siècle marquent un tournant dans l'évolution de la pensée scientifique et philosophique. Cette époque, peu explorée jusqu'ici, est agitée par des mouvements complexes d'idées, dont l'orientation est encore imprécise, et d'où sont issus les courants mieux caractérisés du XIV<sup>e</sup> siècle.

Une étude sur Siger de Courtrai nous a fourni l'occasion de signaler des conceptions nouvelles pénétrant dans l'enseignement

de la grammaire spéculative et de la logique (1). L'œuvre de Henri Bate, peu antérieure à celle du sorboniste courtraisien, est révélatrice des préoccupations du moment dans tous les autres domaines du savoir, hormis peut-être celui de la théologie.

Astronome et astrologue, physicien dans le sens le plus large du mot et philosophe, le savant malinois étale une érudition prodigieuse, citant les auteurs hébreux, grecs, arabes, latins, avec des commentaires qui témoignent d'un sens critique avisé et de rares talents de polyglotte, voire de philologue. Ses doctrines, ses essais de rapprochement, ses tentatives de conciliation révèlent un chercheur probe et consciencieux, un esprit large et accueillant, libre de toute influence d'école.

C'est dire que Bate est une source précieuse pour l'histoire des sciences et de la philosophie et qu'il mérite amplement — M. De Wulf l'a déjà fait remarquer — « une place d'honneur dans la galerie des Belges illustres ».

Ce tableau succinct renferme les traits principaux de la physionomie intellectuelle de Bate. Il suffira de les souligner ici d'un bref commentaire.

Remarquons en premier lieu, que Bate s'occupe de tout, sauf de théologie. Il appartient à ce *courant exclusivement philosophique et scientifique* qui se forme, dès le début du XIII<sup>e</sup> siècle, à la Faculté des Arts de l'Université de Paris. Avant le XIII<sup>e</sup> siècle, les écoles où l'on enseignait les « *Artes liberales* » étaient demeurées sous la tutelle des écoles de théologie; l'enseignement philosophique se limitait à la dialectique, septième et dernier degré de l'échelle des Arts; on fréquentait principalement ces écoles des Arts libéraux en vue de se préparer aux études théologiques, à l'acquisition de la vraie sagesse ou de la « *sacra doctrina* ». Mais l'invasion massive des œuvres d'Aristote et des autres philosophes grecs, juifs et arabes, bouleversa profondément cette situation : au cours du XIII<sup>e</sup> siècle, le programme de la Faculté des Arts subit des transformations de plus en plus profondes, les différentes disciplines philosophiques y prennent place à côté de la dialectique, et la Faculté devient le foyer d'un mouvement scientifico-philosophique qui se développe parallèlement au mouvement théologique et se trouve plus d'une fois en opposition avec lui. Ce fait capital, dont l'importance apparaîtra de plus en plus, à mesure que les œuvres des maîtres des Arts seront davantage connues, inflige un démenti de plus en plus cinglant aux historiens qui ont fait du Moyen âge l'ère de la médiocrité intellectuelle, fruit de l'asservissement de la raison au dogme et à la théologie.

Il convient de relever, en second lieu, les *préoccupations philologiques et scientifiques* (au sens restreint du mot) que trahit l'œuvre de Bate et qui se manifestent par un double souci : souci d'information, souci d'observation. Bate, on l'a entendu, a une immense érudition; sa curiosité de lecteur et de traducteur ne connaît pas de bornes. C'est d'ailleurs un trait qu'il partage avec plusieurs écrivains scolastiques et qui témoigne, encore une fois, en faveur de leur probité scientifique. Par son esprit d'observation et ses recherches expérimentales, Bate s'apparente à des hommes comme Roger Bacon et Albert le Grand, qui ont donné le branle au développement des sciences d'observation, bien avant le siècle de François Bacon.

Enfin *comme philosophe*, Henri Bate se rattache, malgré sa tendance assez électrique, au mouvement aristotélicien, issu de l'Université de Paris au XIII<sup>e</sup> siècle. Cet aristotélisme, on ne l'a peut-être pas assez souligné jusqu'ici, est presque toujours nuancé de néoplatonisme : c'est le cas chez Albert le Grand, chez saint Thomas lui-même, chez Siger de Brabant; et c'est naturel, car le néoplatonisme grec et arabe apportait, en métaphysique, d'heureux compléments à la philosophie d'Aristote. Rien d'étonnant, dès lors, si cette influence se retrouve aussi chez Henri Bate,

(1) G. WALLERAND, *Les Œuvres de Siger de Courtrai* (Étude critique et textes inédits), tome VIII de la collection « Les Philosophes Belges », 1 vol. de 74-175 pp. Louvain, 1913.

à côté d'autres influences non moins certaines, celle de la pensée chrétienne, en particulier.

Où git surtout l'intérêt historique du *Speculum*? A en juger par les deux premières parties, le *Speculum* est une source de premier ordre pour l'histoire de la philosophie dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle : c'est une mine de renseignements sur les discussions d'idées de cette période, et l'on peut espérer que bien des problèmes critiques y trouveront des éléments précieux de solution.

Il m'est agréable de renouveler publiquement au terme de cette notice, l'expression de mes cordiales félicitations au savant éditeur du *Speculum*.

FERNAND VAN STEENBERGHEN,  
Chargé de cours à l'Université de Louvain.

## Les pierres vivantes

par M. WENCESLAS BERENT.  
(Traduction de Paul Cazin.)

Ce livre, à première vue, donne l'idée péjorative d'un ouvrage. Logiquement conçu, habilement écrit, assez bien inventé, justement proportionné, il semble aveuglément répondre à la définition morose du roman historique selon la rhétorique. Voilà bien, vous dites-vous, des pierres un peu trop froides pour être appelées vivantes.

Et si vous l'abordez en lecteur ordinaire, celui qui se borne à feuilleter les pages, « suivre le fil en gros », lire des yeux, au hasard, l'impression loin de disparaître subsiste et se confirme. Abondance des symboles et des évocations classiques : « Bacchus Dionysios, Cybèle aux seins multiples, Atlantes accroupis, Lancelot et Parsifal. Usage des tournures helléniques et des comparaisons du plus pur académisme : « Déjà la reine, qui s'amusa à chasser au faucon, avait entendu ses demoiselles d'atour... Comme la biche sort du fourré, ainsi la ballerine attardée... A peine le coureur arrivait-il sur la place... etc. »

Et si vous apprenez alors, comme en jouant de malheur, que l'auteur est à la fois : premièrement, docteur ès sciences; deuxièmement, ès sciences biologiques; troisièmement, de l'Université de Zurich, vous vous souvenez fatalement d'une infinité de créations de ce genre dont le *Quo vadis* d'un autre auteur polonais reste l'exemple, et vous semblez décidé à vous en tenir là.

Vous ne savez pourtant quelle hésitation vous arrête, quel attrait vous retient, quel charme exige de vous un examen plus attentif. Ces évocations historiques perdent bientôt le caractère du sujet de devoir qu'un professeur s'imposerait pour servir de modèle à ses élèves. Ce sont des images ressuscitantes. Il ne vous appartient plus de faire mauvaise figure. En peu de pages, vous êtes entraîné par le mouvement d'une foule irrésistible, aux chaudes figures, aux traits accusés et passionnés, où rien ne paraît conventionnel, pas même les pierres, car elles vivent.

Mendiants et vilains, pèlerins et artisans, joueurs de gobelets, clercs vagants, « jeunes lurons soupirant après la guerre », moines « infestés d'hétérodoxie », « pitres bariolés à la figure obscène », ballerines et ménestrels dont la toque est « posée à l'écart sur un banc pour mendier toute seule », graves bourgeois rigides, « en toque de zibeline, des rosaires d'ambre à leurs doigts chargés de bagues », chanoines en personne paraissant aux petites fenêtres, dames aux longues manches « comme les ailes d'un

oiseau captif », pour lesquelles le mariage n'est pas excuse d'amour, « pasteurs aux pelisses ballonnées sur des jambes grêles comme des pattes de chèvres », moines pareils à des alouettes grises, et tranchant sur cette cohue ordonnée, sur ces « pelotons de joie dansante », au cours d'une succession de scènes « bousculées », le goliard cleric-type, « chef de bande en pèlerine courte et vaste capuchon », le maître vagant « redoutable à la ville, qui tire le roi par son manteau et fait rire et pleurer les gens avec des vers », vous n'assistez pas seulement à leurs ébats, mais en les coudoyant vous sentez la chaleur de leur sang sous leurs vêtements, vous participez à leurs élans.

Et dès que vous avez respiré la rose que laisse la reine au petit frère franciscain, « le plus doux ami de toute créature », sans même vous douter que c'est ici le roman des âmes vagabondes et de l'éternelle inquiétude de l'esprit humain, vous partagez leurs joies et leur misère, vivez de leur existence médiévale, passez d'une scène à l'autre avec ravissement.

Le tableau de la rose et celui du pardon où les dames s'offrent généreusement aux lutineries des écoliers, où les danseuses se pâment dans les bras des éqipans, celui du goliard ivre et de la ballerine dans la taverne, le réveil des vagants à la voix des chevaliers, leur départ en croisade à la suite du goliard, cette foule torrentielle précédée du maître-mire « monté à cheval à poil », le pitoyable retour du franciscain au couvent lorsqu'il se blottit au pied de la pierre vivante, la réconciliation du prieur et du goliard, le nouveau départ de cet indomptable qu'entraîne « la colombe de l'hérésie », sa rencontre avec la ballerine et leurs confidences, la scène des fileuses et des faunes légendaires, le monologue farouche du goliard, sa mort, ses funérailles « à l'ombre de la tour monastique » etc... aussi bien par la façon large et fleurie dont cet ensemble est traité que par le choix des détails *vécus* et pittoresques, loin de succéder comme les différents chapitres d'un ouvrage, s'enchaînent et se déroulent avec cette palpitation frémissante qui est le propre de l'art et forment vraiment une œuvre.

Enfin, vous dites-vous, la rude affaire pour un pasteur littéraire de peindre semblable troupeau. Voici un livre de grand style. Quel mystère a modifié à ce point mon impression première? Et dans votre ignorance de la langue de l'auteur, encore tout ébloui de la volupté de cette lecture, de sa richesse verbale, de son harmonie musicale, vous êtes contraint de conclure : c'est grâce à la magie de la langue de Paul Cazin.

JOSEPH JOLINON.

## Conférences CARDINAL MERCIER

Le mardi 2 février, à 5 heures (salle Patria),

LECTURE par

M. Jacques COPEAU.

SUJET :

LE THÉÂTRE d'ALFRED de MUSSET.

Cartes en vente à la Maison F. Lauweryns, 20, Treurenberg, au prix de 20 francs par séance.

# Les idées et les faits

## Chronique des idées

### Histoire militaire des Belges

par le vicomte Charles Terlinden

En refaisant du point de vue militaire l'histoire de la Belgique avec sa clarté, sa précision habituelle et sa vaste information, le vicomte Charles Terlinden nous donne du passé une connaissance plus approfondie et dégagée, pour l'avenir, d'importantes leçons. Il tire aussi de la pénombre pas mal de grands Belges dont le souvenir mérite d'être popularisé et, glorifiant les ancêtres, il entraîne à leur suite les héritiers de leur renommée. Pour combien de familles belges portées ainsi à l'ordre du jour, cette histoire sera un livre d'or et comme un mémorial public! A la lecture d'ailleurs de ce palmarès national, tous les Belges prendront conscience de leurs magnifiques traditions et se sentiront, s'ils y dérogeaient, indignes d'être Belges.

C'est l'idée que je voudrais suggérer par le simple rappel de quelques faits et de quelques noms.

Je cite, par exemple, le siège d'Ostende qui, dans l'ouvrage de Terlinden, revêt enfin toute sa signification et son ampleur. Parmi les innombrables villégiaturistes qui envahissent chaque année la cité balnéaire, surnommée la reine des plages, qui évoque ce que sa reconquête sur les Hollandais a coûté de temps, de sang, d'héroïsme, sous les Archiducs? Il nous la fallait cependant à tout prix. Le siège commence le 5 juillet 1601 et cette autre Troie ne tombera en notre pouvoir que le 20 septembre 1604. Il a fallu pour l'emporter le génie de Spinola, mettant fin aux rivalités, en assignant à chaque nation son secteur d'attaque. Il a fallu une légion de héros belges — il y en avait dans les deux camps — les Daniel de Hertaing de la Marquette, les Nicolas de Catrinx, les François de Bergh, l'incomparable Bucquoy, et les François de Berlaymont, les Maximilien de Hennin, les Charles de Lalaing, tant d'autres qui ont versé leur sang dans cette longue tragédie. Dans cette fournaise fondaient des régiments, plus de cent mille hommes, assaillants et assiégés, y ont péri. La chute de la nouvelle Troie eut un retentissement européen, l'événement releva le prestige de l'Espagne et il s'ensuivit la Trêve de Douze Ans qui nous permit de respirer. Détail tout à fait typique : il s'était élevé en avant des remparts une cité en planches de mouvement et de pittoresque, où, Ostende n'étant plus qu'un vaste monceau de ruines, les vainqueurs, après la levée du siège, offrirent aux vaincus un splendide banquet.

Il faut lire dans l'auteur cette page si prenante, si suggestive, admirablement illustrée, pour se rendre compte du captivant intérêt d'un récit qui déploie le fait avec cette envergure et l'offre ainsi à la méditation.

\* \* \*

Le plus dramatique chapitre de ce livre est, peut-être, celui qui est consacré aux grands soldats belges de ce XVII<sup>e</sup> siècle que Kurth a baptisé le « siècle des malheurs. »

La Belgique, assurément, perdit alors plus d'un tiers de son territoire, mais elle doubla son patrimoine de gloire. Au sein de la décadence générale du pouvoir et des institutions, de la déchéance commerciale et industrielle que favorise l'affaiblissement progressif de la monarchie espagnole, nos soldats sont avec nos artistes les cariatides qui supportent l'édifice de nos grands hommes. Quelle part décisive ont prise nos illustres capitaines à la guerre de Trente Ans! Ce sont eux, les t' Serclaes, les Bucquoy, les Tilly qui ont reconquis la Bohême pour le compte de Ferdinand II, après avoir remporté la victoire de la Montagne Blanche. Ce Bucquoy est un héros légendaire qui, une balle dans le ventre, se fait porter en litère et s'obstine à commander ses troupes et à diriger leurs opérations. C'est encore grâce à Tilly que l'Empereur sort victorieux de la

période palatine, Tilly qui mène le combat contre Christian IV de Danemark et se mesure avec Gustave-Adolphe de Suède. Ces généraux belges commandaient les intrépides Wallons que l'Europe se disputait, devant lesquels on s'écriait « C'est un Wallon, respect pour lui! » au témoignage de Schüller qui a mis dans la bouche de Waldstein le plus éclatant éloge de leur droiture et de leur bravoure. Et Tilly passe le flambeau au Luxembourgeois Aldringen, comme celui-ci à Jean de Weert. Car, si au cours de la période française, la victoire change de camp, les Belges poursuivent leurs exploits avec Jean de Weert, avec Henri de Mercy qui tint tête à Condé et à Turenne, qui, à l'endroit où il tomba, fut honoré par Condé d'une stèle portant cette inscription fameuse : *Sta, Viator, heroem calcas*; Arrête, voyageur, tu foules un héros.

A la reprise de la guerre en Belgique, il est un fait d'armes qui devrait hanter toutes les mémoires et dont l'anniversaire, célébré chaque année à Louvain, par une cérémonie religieuse en l'honneur de la *Sedes Sapientiae* libératrice devrait exciter un enthousiasme général : c'est la délivrance de Louvain en 1635. Ce jour-là, la Belgique devait périr, attaquée à la fois par la Hollande de Frédéric-Henri et la France de Richelieu qui avaient juré notre perte et s'étaient partagé nos dépouilles. Elle fut sauvée par l'héroïque résistance de la bourgeoisie et des étudiants.

C'est à Honnecourt que l'armée hispano-belge remporta sa dernière victoire sur les Français, le 26 mai 1642; elle est due à une gloire nationale trop oubliée, Jean Beck, le dernier représentant de la race des grands soldats au cours de la guerre de Trente Ans. Ce Bastognard, fils d'un modeste messager, fut créé baron et gouverneur de Luxembourg. A un grand seigneur qui se plaignait d'être placé sous les ordres de ce vilain, il fit cette fière réplique : « C'est vrai, Monsieur, j'ai été messager et je suis devenu général, mais vous, si vous aviez été messager, vous le seriez demeuré toute votre vie ».

C'est le même mot qui se retouve sur les lèvres de l'illustre Jean Bosseau, marquis de Chateaufort, chevalier de la Toison d'or, enfant de Nismes, près de Couvin, fils de paysan, porcher dans son enfance, qui fournit une splendide carrière militaire, aux Pays-Bas, en Espagne et mourut à Zamora, à l'âge de septante-trois ans, comblé de gloire et d'honneurs. Devant un hidalgo qui en sa présence vantait sa noblesse avec insolence, Bosseau fit entendre cette parole : « Il fait bien de s'applaudir de sa naissance car s'il avait été porcher comme moi, nul doute qu'il le serait encore ».

Avec quelle joie tout humaniste belge restituera, dans ce chant d'épopée qui s'appelle l'oraison funèbre du prince de Condé par Bossuet, aux quatre mille Wallons massés autour de l'héroïque podagre octogénaire Fontaine, l'éloge de l'infanterie espagnole à Rocroy « la tour imprenable ».

Il ne faut pas croire d'ailleurs que les humbles soient sacrifiés dans ce livre aux illustres. A la fin du siècle des malheurs, les marins flamands et les « pèlerins brabançons » ont accompli sur mer des exploits que l'historien prend plaisir à célébrer comme les derniers rayons de notre gloire militaire du XVII<sup>e</sup> siècle, et à ces paysans il est heureux d'associer ces simples bourgeois de Bruxelles qui, en moins de cinq ans, avaient réédifié, sur les ruines accumulées stupidement par les mortiers de Villeroi, au bombardement de 1695, les merveilleuses architectures de la Grand-Place.

A parcourir les chapitres suivants, c'est la même moisson de gloire que nous récolterions; mais j'ai voulu, en insistant sur la période des jours les plus sombres, marquer la puissance avec laquelle l'historien s'est placé à la hauteur des événements.

\* \* \*

De cette magnifique exploration à travers notre passé, le vicomte Terlinden n'a pas manqué de déduire une importante leçon. Déjà, à la suite du récit de la Révolution brabançonne, il avait

rappelé ce jugement de Vilain XIII dans ses *Mémoires militaires* « qu'elle doit faire sentir le prix d'une exacte discipline, de l'expérience, de la connaissance du service, puisque ce sont les seuls moyens d'assurer le succès des entreprises militaires, car la bonne volonté, l'enthousiasme et le zèle, la valeur et le courage, même, dépourvus de ces soutiens, sont obligés de céder devant des troupes disciplinées ».

La leçon de la Révolution liégeoise complète d'ailleurs celle de la Révolution brabançonne « même contre les médiocres soldats des *Cercles*, contre les tristes et cocasses milices de Westphalie, ainsi que les appelle M. Pirenne, les volontaires liégeois, en dépit de leur zèle patriotique et de leur bravoure, n'étaient jamais parvenus à s'assurer un succès durable. Comme l'écrit M. Leconte, conservateur du Musée royal de l'armée, dans son travail sur la *Révolution liégeoise* : « Toute cette histoire ne démontre que l'impossibilité absolue des peuples de faire respecter leur territoire » sans troupes régulières convenablement équipées, armées, instruites et commandées ».

A la dernière page de son magistral ouvrage, l'auteur, partant de la constatation d'un fait évident : Pays plus exposé que tout autre aux horreurs de la guerre, la Belgique, écrit-il, doit plus que tout autre exalter et encourager les initiatives qui se proposent de doter le monde de la paix perpétuelle. Mais en attendant que par une complète évolution dans la mentalité de certaines nations et par la répudiation de tous les rêves d'impérialisme ou de revanche, le désarmement universel devienne possible et durable, il serait dangereux pour un petit pays comme le nôtre, de renoncer à une armée dont le seul office est de nous assurer une légitime sécurité.

« Tant qu'un stade idéal de civilisation n'aura pas été atteint et tant que les guerres resteront possibles, il faut que la Belgique soit assez forte pour produire une rupture d'équilibre entre les forces d'éventuels belligérants. Il nous faut donc une armée qui, au point de vue de l'instruction, de l'armement, de l'outillage, de la valeur combattive et manœuvrière, de la solidité et de la discipline, ne le cède en rien aux armées de nos puissants voisins. Les Belges possèdent toutes les qualités nécessaires pour réaliser

ce programme... Malheureusement, ils n'ont pas toujours compris qu'une armée ne s'improvise pas et que la bravoure est insuffisante quand elle n'est pas guidée par une solide formation militaire. Les douloureux épisodes de la lutte contre Philippe II, de la Révolution brabançonne; de la campagne des Dix Jours et de 1914 l'ont prouvé à l'évidence. « La Belgique, a écrit justement Paul Crokaert, a été trop souvent en retard d'une armée. Par contre nos éclatants succès de l'offensive libératrice de 1918 ont montré tout ce dont nos soldats sont capables lorsqu'ils ont reçu une formation militaire sérieuse et complète. »

Telles sont les leçons qui découlent de toute cette Histoire, et dont les preuves sont fournies par toutes ces pages. Quiconque les aura lues et méditées se convaincra de la nécessité des sacrifices qu'exige notre sécurité et ne les marchandra pas à la Patrie, s'il la veut glorieuse et prospère.

J. SCHYRGENS.

## LA ROYALE BELGE

Société anonyme d'assurances sur la Vie  
et contre les Accidents  
Fondée en 1853

Fonds de garantie : plus de 300.000.000 de francs

VIE — ACCIDENTS — VOL

Adresse télégraphique :  
Royabelass

Téléphones :  
12.30.30 (5 lignes)

SIÈGE SOCIAL :

68, RUE DES COLONIES, 68  
BRUXELLES

## L'Assurance Liégeoise

Compagnie anonyme d'assurances et de réassurances  
contre tous risques.  
Fondée en 1895.

Capital : 15.000.000. — Réserves : 30.000.000.  
Registre du commerce, Liège n° 50.

Agréée par le Gouvernement pour la réparation des dommages  
résultant de la loi du 24 décembre 1903.

La Compagnie traite :

Assurances Accidents de travail;  
Assurances Accidents de toute nature;  
Assurances Automobiles;  
Assurances de responsabilité civile des particuliers.  
— Patronages. — Comités sportifs, etc.  
Assurances contre le vol; bris de glaces;  
Assurances Vie. — Rentes Viagères.

## La Foncière Liégeoise

Société anonyme. Fondée en 1913.

Capital : 10.000.000 de francs.

Registre du Commerce, Liège n° 51.

Traite toutes opérations hypothécaires, par annuités,  
avec ou sans assurance-vie.

Emissions d'obligations rapportant un intérêt  
de 5,50 % net de tous impôts.

Placement de capitaux pour compte de particuliers.

Tous renseignements sur simple demande.

S'adresser aux sièges sociaux des Sociétés :

Boulevard d'Avroy, 39 — Rue Bertholet, 5 — Place St-Jacques, 6, LIÈGE  
Téléphone 12880 (quatre lignes)